This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08169564 9

1-16-58 1373

Belle Kermit Roosevelt

VOYAGE

AU RIO BRANCO

AUX MONTAGNES DE LA LUNE

AU HAUT TROMBETTA

PAR H.-A. COUDREAU

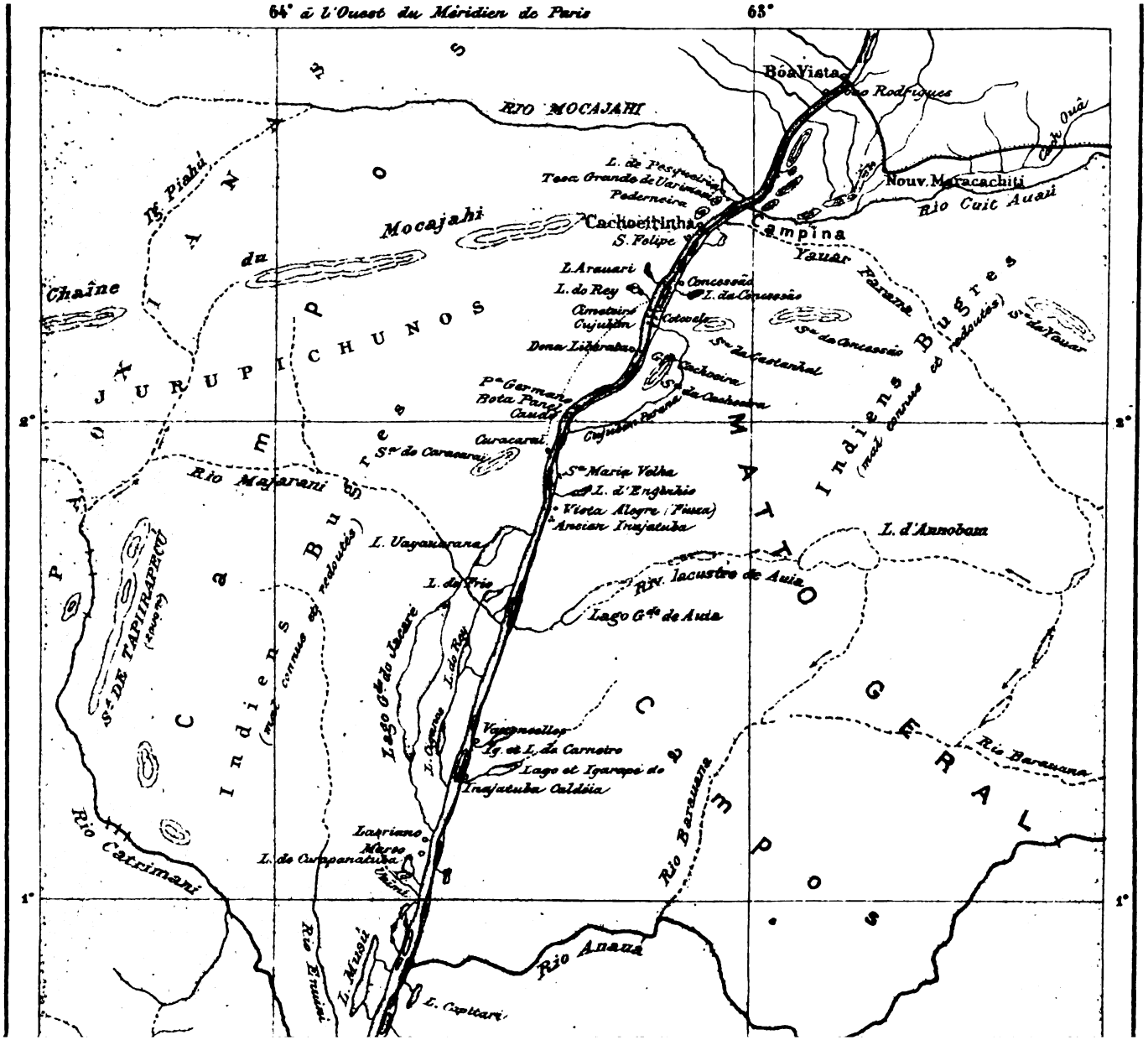
(MAI 1884-AVRIL 1885)

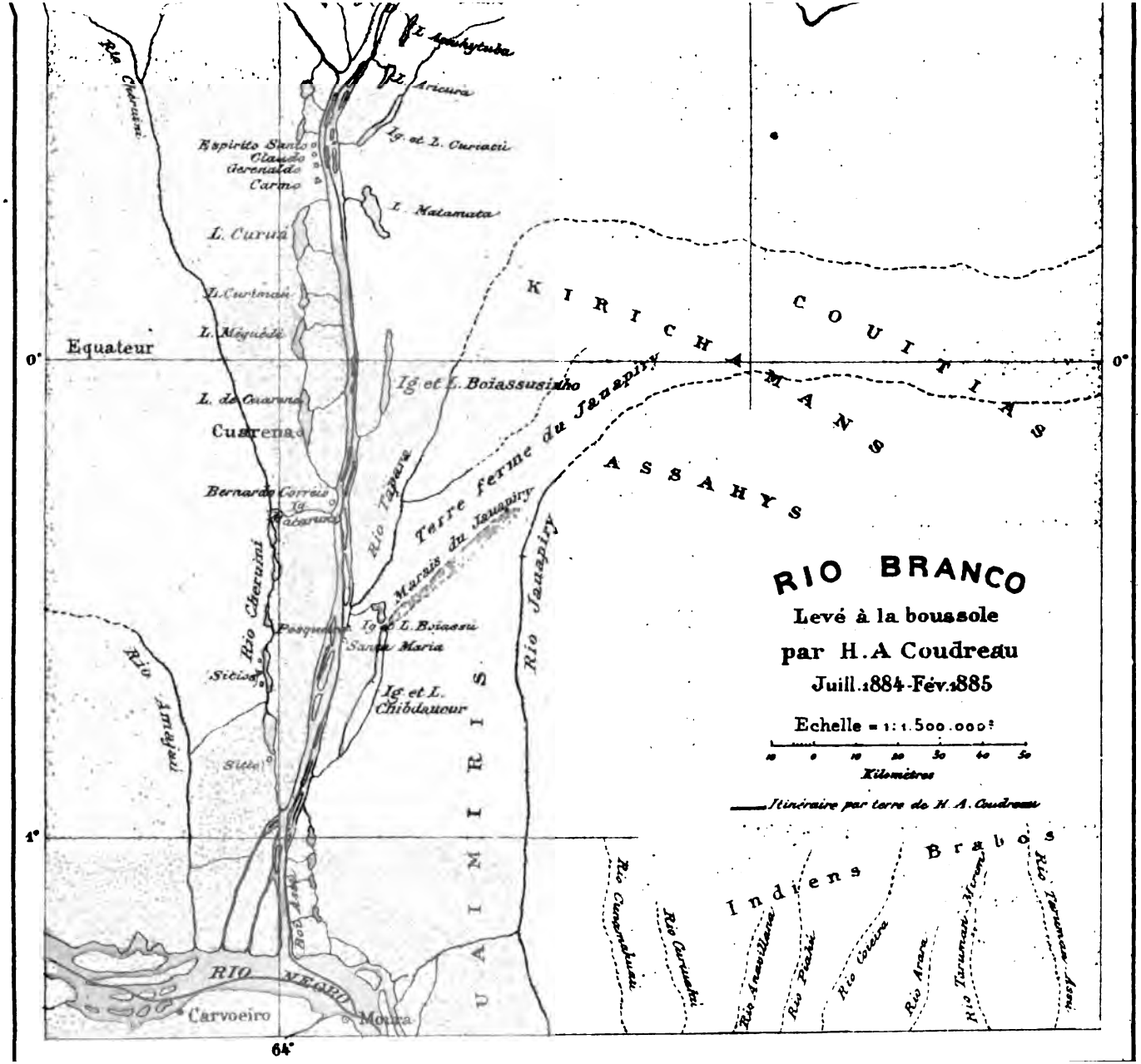
ROUEN
IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD
Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1886

Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie


64° à l'Ouest du Méridien de Paris
63°
Boa Vista
Rio Rodrigues
RIO MOCAJAHI
Rio Quiá
Nouv. Maracachiti
Rio Cuit Auari
Campina
Yauar
Parane
Mocajahi
Cachoeirinha
S. Felipe
L. Arauari
L. do Rey
Concessões
L. de Concessões
Cimeteiro
Cujubim
Cotovelo
Dona Libérata
Cachoeira
P.e Germano
Bota Pano
Caudé
Curacaraí
S.ra do Curacaraí
S.ra Maria Velha
L. d'Enganhão
Vista Alegre (Fiusa)
Ancien Inajatuba
L. Vagaumirana
L. do Prio
Rio lacustre de Auia
Lago G.de de Auia
L. d'Anmobam
Rio Barauana
Rio Catrimani
Rio Branco
Rio Anana
L. Capitari
L. Misuá
L. Eruini
Lago G.de do Jacare
L. do Rey
Vaupnecillos
Lg. et L. do Carneiro
Lago et Igarapé de Inajatuba Caldéia
Lagriano Muro
L. de Curupanatuba
Chaîne du Jurupichunos
Rio Piabá
Indiens Bures
Indiens Bustes
(mal connus et réduits)
S.t DE TAPIIRAPECÚ
Campos Generaux
2°
1°


RIO BRANCO
Levé à la boussole
par H.A Coudreau
Juill.1884-Fév.1885
Echelle = 1:1.500.000
Kilomètres
Itinéraire par terre de H. A. Coudreau
Equateur
0°
1°
64°
Rio Cherumi
Espirito Santo
Claudio
Gerenaldo
Carmo
L. Curuá
L. Curimah
L. Méguéle
L. de Cuarana
Cuarana
Bernardo Correia
Rio Tapera
Terre ferme du Jauapiry
Marais du Jauapiry
Rio Jauapiry
Rio Cherumi
Rio Jauapiry
Posqueira
Santa Maria
Sitiá
Ig. et L. Chibdauour
Rio Jauapiry
Rio Mapuera
Rio Negro
Carvoeiro
Moura
KIRICHANS
COUTIAS
ASSAHYS
UAIMIRIS
Indiens Brabos
Rio Cunumbueu
Rio Curiuaki
Rio Anauilana
Rio Piaki
Rio Cicera
Rio Arara
Rio Turuma-Mirim
Rio Tarumã-Assu

VOYAGE AU RIO BRANCO

AUX MONTAGNES DE LA LUNE, AU HAUT TROMBETTA

I. — LE RIO BRANCO.

9-20 juillet.

Difficultés et dangers du voyage. — Après plus d'un mois d'attente à Manáos (31 mai-9 juillet), je trouvai enfin une occasion pour le Rio Branco : un senhor José Thomé Gonçalves, fils des Alagôas récemment établi à l'Uraricuera, m'offrit passage à bord de son batellão. Quinze jours auparavant j'avais déjà cru rencontrer une occasion : le 14 juin je m'étais rendu à Tauapeçaçu m'informer d'un batellào qu'on m'avait dit en partance pour le Haut Rio Branco. C'était une fausse alerte; le 22 j'avais dû rentrer à Manáos.

On ne peut guère trouver qu'à Manáos des occasions pour le haut de la rivière : ce sont les grands bateaux des fazendeiros, qui descendent chargés de bétail et remontent chargés de marchandises. Mais on peut arranger, à Moura ou à Carvoeiro, un canot et trois ou quatre hommes pour remonter jusqu'à Bôa Vista. Toutefois, ce n'est pas du jour au lendemain, et on peut parfaitement perdre quinze jours, même un mois, avant d'avoir trouvé son affaire.

Le voyage n'est pas sans présenter quelques dangers. D'abord vos hommes peuvent très bien vous abandonner sur une plage où vous aurez des chances sérieuses de mourir de faim. Ensuite il y a les Indiens du Jauapiry. Ces ex-cannibales ont été si singulièrement domestiqués par le directeur du Musée Botanique de l'Amazone, M. Barbosa Rodrigues, que les pauvres sauvages se livrent presque quotidiennement aux fantaisies

les moins rassurantes : pillent les gens de Moura et les batellaõs qui passent et massacrent de temps à autre quelques civilisés.

Enfin, deux incidents tragiques tout récents donneront à mon voyage un cachet de pittoresque et de dramatique assez alléchant. Quelques mois auparavant, un employé de mon hôte à Manáos, M. d'Anthonay, un nommé Miranda, mourait aux environs de Vista Alegre, dans ce même batellaõ qui m'emportait. Le mystère de sa mort se compliqua encore de la disparition de toutes ses valeurs, qui ne furent jamais retrouvées. Le second incident avait pour moi un intérêt tout spécial. Fernando, fazendeiro du Haut Rio Branco, partit en 1882 de Saõ Joaquim, se dirigeant sur Manáos. Il emmenait avec lui une vingtaine d'Indiens, qui tous l'abandonnèrent bientôt. Celui qui s'enfuit le dernier fut le ouapichiane José, qui se trouvait précisément être le patron de mon hôte, José Thomé Gonçalves. Depuis, Fernando ne reparut plus. José l'avait abandonné vers la source de l'Anauá. Les uns disent que ce José aurait assassiné Fernando ; d'autres que Fernando seraient mort de faim ou auraient été tués par les Indiens « brabos » ; d'autres, enfin, que l'infortuné voyageur serait prisonnier d'une prétendue Maloca des Femmes. Or, l'itinéraire que suivit Fernando jusqu'à l'endroit où il disparut est aussi celui que j'entends parcourir.

Une légende du Rio Branco : la Maloca des Femmes. — Cette Maloca des Femmes est une légende du Rio Branco, que là-bas chacun vous raconte pour le pittoresque sans y ajouter grande foi, que chacun, Indien ou civilisé, arrange un peu à sa manière, et que nous reproduisons ici pour montrer de combien de façons l'imagination populaire est capable de triturer cette malheureuse légende des Amazones. D'ailleurs, la Maloca des Femmes a peut-être un fond de vérité ; pourquoi pas ?

Il y aurait, assure-t-on, dans l'intérieur, du côté des sources de l'Anauá ou du Jauapiry, une tribu de femmes vivant seules, ou du moins gardant pour elles, avec un soin jaloux, le gouvernement de leurs malocas. Ce ne seraient ni des femmes répudiées ni des guerrières ; il faudrait chercher l'origine de la petite nation dans une association d'hétaïres. Ces femmes sont de couleur claire et d'une beauté remarquable, beauté surtout passionnelle et provocante, ce qu'expliquerait la sélection et l'atavisme. On trouverait chez elle un phénomène fort rare chez les populations indigènes de l'Amérique : la pratique habituelle du vice lesbien avec la particularité physique qui y a donné lieu. La Maloca des Femmes ne serait qu'une asso-

ciation de plaisir, un couvent de jouisseuses, héréditairement expertes, savamment et passionnément voluptueuses. Le plaisir constituerait leur principale occupation, le but de leur vie, et elles s'y adonneraient autant que peut le supporter leur constitution physique. Elles feraient peu de cas des hommes qu'elles ne connaîtraient que comme à-point, pour varier le plaisir, et aussi pour en obtenir des filles. Pour les enfants mâles, elles les immoleraient peu après leur naissance dans des cérémonies solennelles. Elles ne veulent point créer de castes d'hommes asservis, elles les prennent de rencontre, le plus souvent en les faisant prisonniers sur quelque tribu voisine. C'est plus piquant, et en somme moins périlleux pour le maintien de leur état social. Elles admettraient aussi des engagés volontaires. Les femmes se nourrissent bien et nourrissent bien leurs hommes ; l'usage des aphrodisiaques est fréquent. Elles ont entre elles des amantes dont elles se montrent fort jalouses, mais elles ne le sont pas de leurs hommes, dont elles se partagent honnêtement les forces surexcitées par le « conguérécou ». Elles ont des magasins, des cuisines, des maisonnettes privées, des salles communes de plaisir, des bosquets. Elles usent d'ornements de fêtes, de parures a la mode des anciens Tupis, mais vont ordinairement dans un état de nudité complète, sans tangue. De même les hommes n'ont pas de calembé. Quand ceux-ci sont arrivés à un état d'impuissance incurable, ce qui arrive généralement aux approches de la quarantaine, tout en les utilisant pour certaines jouissances secrètes qui ne sont pas sans douceur ni compensation pour ces malheureux, bien qu'ils les provoquent sans les partager, les femmes emploient ces retraités de l'amour à la culture des roças et à la pêche. Pour elles, elles se réservent la chasse et la guerre. Ce qui leur assure le succès dans les expéditions qu'elles entreprennent ou dans les attaques qu'elles ont à repousser, est une habileté extraordinaire à déployer des ruses vraiment diaboliques et aussi la connaissance profonde qu'elles ont de poisons subtils avec lesquels elles empoisonnent leurs flèches. Elles sont d'ailleurs fort habiles au tir de l'arc. Et pourtant, en somme, leur humeur est douce, pacifique et bonne. Dans leurs fréquentes orgies elles ont assez souvent des accès de fureur hystérique, mais qui, cependant, n'engendrent que bien rarement des maladies nerveuses, des rixes ou des violences.

Région des Jauapirys. — C'est dans le Bas Rio Negro, en face de la Région des Jauapirys, que me fut racontée pour la première fois l'histoire

de la Maloca des Femmes. Je ne rencontrai jamais les Lesbiennes de l'Amazone, qu'il est permis de traiter en mythe. Malheureusement on ne peut se conduire de même vis-à-vis des Jauapirys. Les trop fréquents assassinats et les quotidiennes exactions commises par ces Tobas du Rio Negro, ne permettent pas aux civilisés de douter de leur existence. Hâtons-nous d'aborder à cette région peu hospitalière, mais fort intéressante

Le Bas Rio Negro est plutôt un archipel qu'une rivière. De chaque côté du cours d'eau véritable sont les paranas, espèces de fausses rivières, canaux naturels, parfois au nombre de huit ou dix de chaque côté, se rattachant à l'artère principale, et coulant entre des îles innombrables. Parfois ces paranas ne sont pas plus larges qu'un ruisseau, parfois ils sont plus larges que la Seine ou la Loire à l'embouchure. Ils présentent une topographie de labyrinthes, des perspectives bizarres, des échappées fantastiques qui animent la monotonie de ces forêts vierges, toujours silencieuses, que ne réussissent pas à égayer les rares oiseaux qui les habitent. On ne rencontre personne dans ces paranas : c'est le désert. A peine, de myriamètre en myriamètre, quelque petit sitio caché dans la forêt et révélé le plus souvent par la pirogue du seigneur du lieu, un pauvre diable d'Indien qui va *marescar* (pêcher). Encore le poisson est-il fort rare; on en trouve seulement dans les lacs et pendant la saison sèche. Le centre de pêcherie de toute la région est un grand lac d'environ dix kilomètres de longueur, sur la rive gauche de la rivière, en face d'Ayrao. C'est dans ce lac-golfe que se jettent le Cunamahuaũ et le Curiuahũ, le double affluent d'entre Anavillana et Jauapiry. Seulement rattachés entre eux par les besoins de la pêche et de la navigation, les sitios perdus dans le désert des bois et des eaux, vivent dans un état d'isolement presque complet. Actuellement (juillet 1884), par frayeur de la *bichiga* (variole), qui sévit à Manáos et fait de terribles ravages dans les rangs de la population indigène, ils se mettent mutuellement en quarantaine. Quand la variole s'abat sur l'un d'eux, elle tue toute la famille, et le dernier attaqué meurt sans avoir personne pour lui fermer les yeux et préserver son cadavre des vautours.

Ces sitios, de Manáos à Ayrão, sont beaucoup plus nombreux sur la rive droite que sur la rive gauche. D'Ayrão à l'embouchure du Rio Branco, il n'y a plus un seul sitio de ce dernier côté, tous sont rive droite. La rive gauche ne possède réellement qu'une maison civilisée : le sitio-fazenda du capitão Hilario, petit vieux mameluk intelligent et hospitalier. Ce sitio est situé sur le grand parana d'Anavillana, entre la rivière du

même nom et le Rio Piaú. Tous les villages, tous les centres en formation : Tauapeçaçu, Muirapinim, Ayrão, Moura et Carvoeiro, sont rive droite.

Cet abandon presque complet de la rive gauche est dû à la présence des Jauapirys et autres Indiens brabos. C'est dans les forêts de cette rive qu'habitent, des portes de Manáos à la bouche du Rio Branco, des Indiens féroces qui, depuis la fin du siècle dernier, sont la frayeur du Bas Rio Negro. Les plus connus de ces Indiens sont ceux qui habitent le Rio Jauapiry, en face de Moura, qu'ils ont attaqué plusieurs fois, ce qui leur attira à diverses reprises de terribles représailles de la part des habitants du village. Une chaloupe de guerre stationne à Moura pour protéger les civilisés. On appelle ces Indiens Jauapirys, du nom de leur rivière, mais ils se donneraient, paraît-il, à eux-mêmes le nom de Ouaïmiris. Où, peut-être encore, ce nom ne serait-il qu'un sobriquet donné par les autres Indiens, mansos, de la contrée. Il est bien difficile de faire l'ethnographie de ces tribus, et à plus forte raison leur histoire; cependant il est un certain nombre de données qui paraissent aujourd'hui incontestables. Les Ouaïmiris seraient de la même famille que les Krichanas du Haut Uraricuera. Il y a une vague histoire d'un exode par le Takutú, exode à la suite duquel la nation Krichana se trouva divisée en deux parties, celle du Haut Uraricuera, celle du Jauapiry. La langue des Ouaïmiris offre beaucoup d'analogie avec le krichana, le porocoto, le macuchi, le chiricuma (la langue de ces derniers est connue par l'intermédiaire des Chiricumas mansos du Haut Amajari). Krichanas, Macuchis, Yarecunos, Porocotos, Chiricumos, formaient au siècle passé, dans le haut bassin du Rio Branco, un groupe compacte de tribus brabas. Mais les Ouaïmiris ne doivent pas être de race krichana pure. La population indigène du Bas Jauapiry et du Bas Taruman, est composée en majeure partie d'Aroaquis et de Pariquis subjugués par les tribus brabas venues du nord. Les Ouaïmiris doivent renfermer beaucoup d'éléments Aroaquis et Pariquis. Ces Ouaïmiris habitent au bas de la première cachoeira du Rio Jauapiry. Au-dessus de la cachoeira se trouvent d'autres familles krichanas, plus pures, ou peut-être mélangées de Coucoichis et de Chiricoumes. Ce sont les Kirichamans et les Couitias qui habitent le Rio Jauapiry, les premiers au sud, les seconds au nord ; les Assahys qui habitent entre le Moyen Jauapiry et le Moyen Urubu (de Silves), occupant probablement les sources du Piaú et de la Coieira. Ce sont ces Assahys qui empêchent la tribu manso des Ouayeoués de descendre à Manáos. Ceux qu'on a vus de Ouaïmiris, Kirichamans, Couitias, Assahys, étaient peu

adroits au tir de l'arc et leurs flèches étaient grossières et primitives. Ils ne connaissaient pas l'urari et l'art d'empoisonner les armes.

Le Taruman Assú, petite rivière qui débouche dans le Rio Negro, un peu en amont de Manáos, est presque aussi redouté que le Jauapiry, au-dessus de la première cachoeira du Taruman Assú, on trouve, paraît-il, des *mucambos* d'esclaves fugitifs et de soldats de Manáos, assassins déserteurs. Ces mucambos sont fort hostiles et les civilisés ne s'y aventurent pas. Au-dessus de ces mucambos, le rio, bordé, dit-on, de petites savanes longues et étroites, serait habité par une tribu féroce et nombreuse, puis plus haut par les Assahys, de famille krichana.

Ce groupe compacte de tribus « brabas » se continue jusqu'au versant sud de la cordillère de Caïrrit par les Coucoichis et les Chiricoumes. Ces tribus ne sont point des tribus belliqueuses faisant la guerre aux civilisés et aux mansos, ce sont des tribus *canaémés*, comme disent les Indiens du Haut Rio Branco, c'est-à-dire des tribus d'assassins de profession, élevés de génération en génération au meurtre et au vol, tuant pour le plaisir de tuer, ne mangeant point leurs victimes mais utilisant leurs tibias pour faire des flûtes, leurs dents pour faire des colliers. Tout ce qui n'est pas de la tribu ou de l'association de tribus est immolé par les Canaémés aussitôt qu'ils le peuvent. C'est leur façon à eux de comprendre le patriotisme et d'appliquer le précepte antique : étranger, ennemi. Ces canaémés font penser à telles sectes sivaïstes de l'Inde. Les tribus mansas ont une peur terrible de ces bêtes fauves, avec lesquelles elles n'entretiennent aucune relation, si ce n'est celle de victime à assassin. Des Indiens d'une douzaine de tribus différentes, m'ont affirmé qu'il existait chez les Canaémés une corporation de pagets (prêtres-sorciers), disposant d'une grande influence. La chose paraît d'autant plus probable que l'on sait que les diverses tribus canaémés sont alliées et plus ou moins solidaires.

II. — VOYAGE AU RIO BRANCO

Laissant derrière moi la rive des Canaémés, j'arrivai enfin à la bouche du Rio Branco. C'était le 14 juillet. Je ne manquai pas de fêter comme je pus le glorieux anniversaire. José Thomé Gonçalves, républicain ardent, s'associa avec enthousiasme à ma manifestation. Les hommes civilisés n'ont

qu'un petit nombre de moyens de manifester leur joie. José et moi nous étions pauvres, nous brûlâmes de la poudre toute la journée, les échos ordinairement muets du Bas Rio Branco, retentirent des décharges répétées de notre mousqueterie à bon marché. Je guettai l'effet sur les Indiens qui ramaient le batellão. Ils avaient cru d'abord à une attaque des Canaémés, puis ne voyant pas apparaître le moindre Jauapiry, ils nous regardèrent avec étonnement. Le patron, un Ouapichiane, expliqua à ses camarades : « Nrouaré caraï aouna caïmène, » dit-il. Ce qui signifie à peu près : « Tous ces blancs sont à moitié fous. »

Navigation au gancho et à la forquilha. — Pour remonter le Rio Branco à l'époque des grosses eaux, on grimpe lentement et péniblement le long de la rive en s'accrochant avec le *gancho* (crochet), et en poussant à la *forquilha* (fourche), dans les branches des arbres, les lianes, la végétation aquatique.

L'été le batellão est poussé au *varejaõ* (perche) dans l'étroit et peu profond chenal qui serpente entre les plages sablonneuses presque ininterrompues de la rivière.

Dans le Rio Negro les batellaõs ne naviguent que dans les paranas. On évite de prendre le large, à cause des *trovoadas* (tempêtes) presque toujours terribles dans cette rivière, d'autant plus qu'il est impossible de trouver un refuge, les *ingapós* (marais, terres noyées) qui bordent les rives des îles ou de la terre ferme, s'étendant pendant l'hiver à de très grandes distances et constituant un infranchissable labyrinthe. En avril, au Bas Rio Negro, les deux rives de terre non inondées sont certainement distantes de plus de soixante kilomètres, depuis Ayraõ jusqu'à Tauapeçaçu.

L'hiver comme l'été, au Rio Negro, à la descente de la rivière, on laisse toute la nuit le batellaõ aller à la dérive, ce qui fait toujours faire un peu de chemin. Dans cette rivière, la rame longue (une pagaye emmanchée d'un long bâton) est seule employée.

Pour descendre le Rio Branco, l'été, on va au varejão comme pour remonter (à la même époque). L'hiver, on va à la rame longue comme au Rio Negro.

Dans les deux rivières, la différence entre la crue et l'étiage est d'environ dix mètres dans le bas et quatre dans le haut.

Les batellâos, employés d'une façon spéciale et exclusive, pour transporter le bétail, sont de grands bateaux plats pouvant charger de dix à

trente bœufs. Leur équipage se compose de huit à dix hommes, presque toujours Indiens du Haut Rio Branco, et d'un patron.

Pendant l'été, on met jusqu'à vingt jours pour descendre le Rio Branco en batellão, et dix seulement pendant l'hiver. En hiver, on met de cinq à dix jours pour descendre le Rio Negro, et en été à peu près le même temps. Pour remonter, on perd en moyenne quinze jours au Rio Negro, et au Rio Branco quarante l'été, soixante l'hiver.

Une montaria bien équipée monte de la bouche du Rio Branco à Bõa Vista en dix ou quinze jours. L'été, il faut qu'elle prenne par la bouche de Boyassú, les deux autres embouchures sont presque à sec. Une bonne chaloupe à vapeur peut monter en trois jours et descendre en deux.

Pour la navigation de Manáos aux campos du Rio Branco, il faut tenir compte de cette particularité que l'itinéraire étant coupé par l'Equateur, on a l'été au Rio Branco (de Carmo et au-dessus) quand on a l'hiver au Rio Negro, et inversement. Au Rio Branco, l'été dure de septembre à mars et au Rio Negro de mars à septembre.

C'est avec les plus grosses eaux que nous remontons le Rio Branco. Le courant est tellement fort que nos rames longues ne peuvent le vaincre. Nous improvisons les deux instruments de rigueur. Le *gancho* est une latte de quatre à cinq mètres, munie à une extrémité d'un bâtonnet solidement fixé par des cordes ou des lianes et faisant crochet. La *forquilha*, un peu moins longue mais plus forte, est munie à une extrémité d'une fourche naturelle. Le batellão rasant la rive, les Indiens accrochent leur gancho et tirent fortement sur leur instrument pendant que deux hommes font effort en sens contraire avec les forquilhas.

On navigue ainsi sous bois, les branches éraflant la tolde, fragile toit en voûte, fait de feuilles de palmier, insuffisante protection de l'embarcation contre les intempéries et les accidents du voyage, abri médiocre qu'envahissent les fourmis projetées par les secousses des branches frôlées. Les piáos, les carapanas, les mosquitos, les carapates, dérangés par notre manœuvre, se répandent en nuages autour de nous. Il faut être occupé sans cesse à chasser ces insectes et à se débarrasser des fourmis, des punaises et des carapates qui se promènent sur le corps. Les conditions les plus avantageuses pour naviguer de la sorte, sont de rencontrer des arbres ou des arbustes assez élevés, donnant prise aux ganchos et aux forquilhas, et sous lesquels le batellão puisse passer librement.

Souvent, plusieurs fois par jour, quand le courant est trop fort, on

envoie la montaria donner de l'espie au batellão, ce qui augmente un peu la vitesse. L'espie est un gros et long câble, généralement fait de piaçaba, que l'on attache devant à quelque forte branche et sur lequel on tire. On remorque ainsi la lourde embarcation comme si l'on était dans les cachoeiras.

Parfois le gancho n'accroche pas bien aux branches et le courant emporte le batellão pendant quelques centaines de mètres, lui faisant perdre ainsi plusieurs heures de peine.

Fréquemment les hommes des ganchos, et surtout ceux des forquilhas sont, à la suite d'une impulsion trop vive, projetés à la rivière, ce qui provoque une hilarité générale de la part des camarades plus heureux ou moins maladroits.

Vu de la rive opposée, le batellão allant au gancho et à la forquilha, fait l'effet d'une immense araignée, cheminant avec lenteur le long de la rive, à laquelle elle se cramponne avec ses longues pattes.

Et l'on va ainsi, dans les insectes, car il y en a beaucoup pendant l'hiver sur les rives du Rio Branco. Le voyageur anglais B. Brown (1860), prétend le contraire. C'est que le voyageur remonta la rivière pendant l'été, en décembre. Il est évident que dans le chenal que les eaux se ménagent entre les plages de sable, il ne saurait y avoir beaucoup d'insectes. Mais si Brown était allé chasser sur les rives et quelque peu dans l'intérieur, il aurait, bien qu'il se trouvât alors en été, gardé au moins pendant quelques jours un cuisant souvenir de ces « pragas », qu'il représente comme n'existant qu'en quantité négligeable. Les carapanas, mosquitos et principalement les piaõs, cessent à l'entrée de la région des campos qui en est complètement libre. Mais toute la région de la forêt vierge en est infestée, principalement aux environs de Carmo et de la Caxoeira. Toutefois, même dans ces endroits « privilégiés », les « pragas » du Rio Branco sont encore bien inférieurs à leurs émules, ceux du Mapa et du Purús.

Le Rio Branco est plein d'îles comme le Rio Negro. Au Rio Branco, elles forment le plus souvent une ligne occupant le milieu de la rivière. Pendant tout l'hiver, ces îles sont inondées ainsi que les rives à une grande distance dans l'intérieur. On ne peut alors s'aventurer qu'en montaria dans les ingapos.

Des lacs innombrables, immenses ou minuscules, bordent les rives jusqu'à la région des campos. Au siècle passé, les habitants des povoaçaõs, aujourd'hui disparues, ne naviguaient guère dans la rivière, mais par les

lacs qui bordent son cours et qui communiquent presque tous entre eux ou avec la grande artère.

Les marais occupent aussi une immense étendue. Quand on voyage l'hiver dans cette contrée, on entend poser à chaque instant cette question : « Est-ce terre ferme ? »

L'hiver, la navigation n'est pas sans présenter quelques périls. Plusieurs fois, de gros arbres ou des palmiers pourris, ont manqué d'écraser le batellão dans leur chute. Plusieurs fois ils s'abattirent à quelques pieds de notre embarcation, cinglant le flot avec violence et nous faisant danser comme sur une mauvaise mer.

En quelle saison que ce soit cette navigation présente peu d'attrait. Les rives sont bordées d'embaübas, petits arbres à tige creuse et aux feuilles larges, dans le genre de celles du figuier. Chaque pied d'embaüba est couvert, de la ligne des eaux aux dernières feuilles, d'une multitude innombrable de ces fourmis terribles que les Brésiliens appellent « *formigos de fogo* ». Ce supplice, joint à celui des pragas, suffirait à enlever tout charme à la navigation au Rio Branco, surtout pendant l'hiver. De plus, il y a l'ennui de ne pouvoir se livrer à aucun travail intellectuel dans une embarcation où règne à peu près en permanence un nuage de fumée. Il y a toujours un Indien occupé à faire la cuisine de l'équipage. La préparation d'une cuisine dont un nègre ne voudrait pas, vaut au passager des maladies d'yeux. Pour descendre, il y a encore un inconvénient de plus. Le batellão étant chargé de bœufs, on ne peut que vous aménager à l'arrière une petite prison d'un mètre carré, où vous ne pouvez même pas tendre votre hamac. Le bétail, enfin, ne pouvant supporter un long voyage sans amaigrir considérablement ou mourir en forte proportion, on n'accoste pas une seule fois de Boã Vista à Manáos. Le batellão cheminant, un Indien va, dans la montaria, couper le *capim* (l'herbe) pour la nourriture des bœufs.

Fuite d'Indiens. — Avant de poursuivre notre description du Rio Branco, parlons de suite de l'inconvénient ordinaire et le plus grave des voyages en batellãos : la fuite des Indiens.

Ces Indiens sont fugitifs en diable, le meilleur traitement n'y fait rien, les plus horribles perspectives ne les effraient pas.

Voici deux histoires de fuites arrivées au début de notre voyage :

Un Indien est en fuite, il a volé une des deux montarias du bord. Le

maître, mon ami José Thomé, se jette dans l'autre et poursuit le drôle deux jours et deux nuits. L'Indien, après s'être perdu dans les paranas, ne trouvant plus sa route et craignant de mourir de faim dans ces déserts, guette le passage du batellão, qu'il finit par rencontrer. José Thomé raille amèrement le fugitif, mais il ne le touche pas. Il lui dit simplement : « On t'exécutera ce soir. » Après le dîner, sur l'avant, long interrogatoire à la lueur d'une lampe fumeuse, qui fait plus noire encore la nuit obscure qui nous environne. Remontrances sévères, puis l'exécution. Un Indien, celui dont la toile qui paye son travail avait été volée par le fugitif, s'arme d'un fer de bèche et en frappe à plat de grands coups dans la main du pauvre diable, qui hurle de douleur avec des contorsions pitoyables, mais bientôt passe à des lamentations déchirantes, quand José Thomé lui inflige à son tour, avec une ardeur croissante, le cruel châtiment. Les autres Indiens sont là, rangés en cercle, impassibles et silencieux, autour du supplicié et du bourreau. Le supplicié reçut environ une cinquantaine de coups. Ensuite José Thomé lui fit attacher les mains derrière le dos, lui fit mettre les poucettes, et l'envoya se coucher dans cette position sur une planche de l'avant, le ventre en bas, à la pluie. Le lendemain, malgré ses mains endolories et meurtries, il rama tout le jour comme les camarades. José Thomé était blanc, il avait été élevé à Rio de Janeiro, et en somme n'était pas cruel. Il pensait qu'à chaque milieu spécial convient un genre spécial de pénalité. Les Mameluks sont moins humains. C'est sur la plante des pieds, le fugitif étant maintenu sur le dos, qu'il font appliquer jusqu'à cent coups de fer de bèche, avec des raffinements qui mettent le malheureux dans l'impossibilité de marcher pendant plus de quinze jours. Très habile : l'Indien pourra toujours travailler, mais il ne sera pas de sitôt en état de prendre la clef des champs.

Veut-on savoir pourquoi et comment les Indiens fuient ? Voici l'autre histoire. Le batellão avait encore plus d'un mois et demi à faire avant d'arriver à Boã Vista. La *tripolaçaõ* (l'équipage) se composait de cinq Indiens. Les hommes étaient bien traités : café le matin, thé le soir, bonne farinha, carna secca, cachaça, et José Thomé et moi nous nous donnions la peine d'aller chasser pour nous et ces messieurs. Une nuit, après une chasse pénible sous la pluie, nous dormîmes profondément. Deux Macouchis profitèrent de la circonstance pour s'enfuir. L'un d'eux était une espèce de brute, un être stupide ; l'autre, un garçon de mine avenante, doux, souriant, aimable, intelligent et soumis. Tous deux paraissaient satisfaits, contents de leur

sort. L'un dormit, l'autre resta éveillé pour prévenir son compagnon quand l'heure serait venue. A minuit, ils pénétrèrent sous la tolde où José, moi et un Macouchi, dormions. Les deux fugitifs s'emparèrent des paquets de toile qui constituaient leur paiement (un paiement véritablement généreux), volèrent de la farinha, du fromage, des biscuits, du tabac, des outils pour la culture de la roça, causèrent longuement à voix basse avec le troisième Macouchi, burent ensemble notre cachaça, firent un *chibé,* un cigarette, puis les voleurs firent présent de quelques biscuits à leur compatriote, qui restait parce qu'il n'aurait pu retirer sa malle sans nous réveiller, et les deux drôles partirent après avoir fait leurs adieux à l'ami qui les chargea de commissions pour la maloca. José et moi, fatigués de notre chasse sous la pluie, dormions d'un sommeil de plomb. Ils volèrent la seule montaria qui restât, et entreprirent leur voyage avec une mauvaise pagaye. Le lendemain, le troisième Macouchi, sans se faire prier, raconta tout, sans forfanterie comme sans embarras, simplement, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde, et nous mit au courant des particularités les plus accessoires du projet de voyage de ses amis. Le complot était fait depuis plusieurs jours, le Macouchi en question savait tout, mais dans ce cas, jamais un Indien ne trahit un autre Indien, à moins qu'il soit d'une tribu différente. Le lendemain, notre homme rama tout le jour et toute la nuit de l'air le plus calme et le plus indifférent. La dissimulation et la placidité sont les caractères distinctifs de l'Indien. Les fugitifs savent qu'ils seront probablement pris et rossés (et en effet ils le furent), que José Thomé, après leur avoir repris ce qu'ils lui ont volé ne les paiera peut-être pas, ils savent tout ce qu'il leur en coûtera, ils sont bien nourris et bien traités à bord, pourquoi se sont-ils enfuis, violant leurs engagements, laissant le batellão dans la presque impossibilité de continuer le voyage? « Parce que, dit le Macouchi dénonciateur, ils s'ennuyaient à bord. » Que faire avec de pareilles gens? Mais la fuite de deux Indiens n'est rien, il arrive de temps à autre que toute la tripolaçaõ s'enfuit laissant l'*encarregado* (le patron) tout seul, dans quelque région déserte, avec le batellão chargé de bœufs ou de marchandises. Et il est impossible d'obtenir une pénalité quelconque contre ces misérables. Si le fazendeiro a la naïveté de s'adresser aux autorités, il lui sera répondu par ce cliché d'une école connue : « Les pauvres sauvages, ils ne savent ce qu'ils font, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. »

Sitios et povoaçaos. — L'alimentation n'est pas difficile à se procurer

dans les voyages au Rio Branco, le gibier et le poisson sont abondants, par suite de l'état désert de la rivière. Il n'y a pour ainsi dire pas d'habitants de la bouche à Boã Vista. La population a suivi les Indiens, que l'on ne trouve plus aujourd'hui que dans la région des Campos.

Aussi le Rio Branco jusqu'aux Campos est-il le paradis du chasseur et du pêcheur. Pacas, cutis, viados, antes ; mutums, cujubims, araras sont très communs. De nombreuses bandes de pécaris traversent les forêts. On dit ceux du Mocajahi et de l'Anaua les plus féroces de la contrée. Les onças (jaguars) sont rares. On n'en trouve guère qu'aux environs des Fazendas Nationales où les Indiens les chassent à pied, au fusil, et à cheval, au lazzo. Parmi les poissons, il faut citer comme les plus intéressants de la faune du Rio Branco, le pirarucu, le peixe-boï, la pirahyba, la piranha, les gynmotes, les botos, le surubi, le jandiá, le tucunaré. Parmi les tortues, les tracajas et des matamatas très nombreuses ainsi que les énormes tartarugas. L'été, les tartarugas se rencontrent en quantité innombrables, et les plages de sable sont pleines de leurs œufs. Parfois tel batellão revient avec une économie de cinq à six douzaines de tartarougas, économie faite sur le nombre de celles *tournées*, en passant, pour la nourriture quotidienne.

L'embouchure du *Chérouini*, rivière lacustre de peu de cours, est à peu près à égale distance de l'embouchure du Rio Branco et de l'ancienne povoaçaõ de Santa Maria. Il y a, au Chérouini, un peu dans l'intérieur, dans la région des lacs de cette rivière, quelques sitios, une demi-douzaine au plus, peuplés d'Indiens, de Mameluks et de Zambos, qui y vivent de chasse, de pêche, et de la culture des roças.

Santa Maria était rive gauche. Il n'y reste plus rien. Il est même impossible de dire d'une façon précise : la povoaçaõ était ici. Les Portugais avaient établi le village sur une bande de terre ferme d'environ deux kilomètres de largeur sur dix de longueur, la première que l'on rencontre depuis la bouche du Rio Branco. Par derrière est un marais qui, l'hiver, s'étend, complètement inondé, jusqu'au Rio Jauapiry qui est voisin. C'est cette particularité qui permit autrefois aux Indiens du Jauapiry de se montrer à Santa Maria, qu'ils pillèrent, ce qui contribua à faire abandonner la povraçaõ bientôt désertée par les Indiens mansos qui la peuplaient. Ce marais du Jauapiry est peut-être une ancienne bouche de la rivière qui se serait déversée alors dans le Rio Branco par le lac Boyassú ou le lac Chibedaucur. La région entre ces lacs et le Rio Branco, sauf la terre ferme de Santa Maria, est inondée tout l'hiver.

Un peu en amont de Santa Maria, sur la même rive, se trouvait *Pesqueiro,* ancienne pêcherie royale pour l'approvisionnement de la petite garnison de Saõ Joaquim. Pas un vestige, la forêt a tout repris.

L'Igarapé Grande d'Agua Bõa de *Tapará* débouche un peu au-dessus de Pesqueiro et du lac Boyassú. On a remonté cette importante rivière pendant douze jours sans trouver de caxoeira ni d'Indiens. On dit que Tapará et Jauapiry ont un cours à peu près parallèle.

Le premier sitio que l'on rencontre sur les rives du Rio Branco est celui du vieux portugais *Bernardo Correio,* qui fait du bois pour les chaloupes à vapeur et s'occupe des pêcheries. Ce sitio est rive droite, un peu au-dessous du lac de Cuarena et à une portée de fusil en amont d'un canal naturel qui fait communiquer le Cherouini et le Rio Branco, canal appelé du nom caraïbe de Matarouni.

Le lac de *Cuarena* qui débouche dans le Rio Branco, un peu au-dessus de Bernardo Correio, se relie à une série de lacs qui s'étendent vers le Nord, et dont le dernier débouche près du Carmo. Ce sont les lacs Méguédé, Curimaú, Curuáu. L'hiver, chacun de ces lacs communique avec le Rio Branco. Ces lacs établissent la communication la plus directe entre Bernardo Correio et le Carmo. Au lac de Cuarena il y a une douzaine de cases habitées. Les habitations sont peu dispersées et forment un village qui est le plus important du Bas Rio Branco. La population est composée d'Indiens, de nègres, et de métis des deux races.

En face de cette série de lacs, sur l'autre rive, se trouvent les deux grands lacs Boyassúsinho et Matamatá.

On ne trouve absolument aucun vestige de l'ancienne povaçaõ du *Carmo.* Elle était située en terre haute et jamais inondée, comme Santa Maria. Un peu au-dessus du Carmo existent actuellement trois sitios de métis, vivant de privations et de fièvres plutôt que de travail : *Gerenaldo, Claudo* et *Espirito Santo.* En face, sur l'autre rive, on trouve le grand lac Curiacú.

On remonte ensuite l'embouchure d'une importante rivière, le Catrimani, aux sources lointaines et mystérieuses. Il viendrait de la Parime et communiquerait avec le Padauiri et le Daïmini. On dit que le Catrimani, le Mocajahi, le Padauiri et le Maraca, prennent leurs sources dans un marécage, au pied de la serra Parime. Quelques débris de la nation Paochiana parcourent les forêts du Catrimani.

Un peu en amont, même rive, c'est l'embouchure de l'Igarapé d'Agua

Bôa d'Enuini, embouchure aussi large que celle du Catrimani. L'Enuini n'est cependant qu'un petit cours d'eau. Il descendrait de la haute serra de Tapiirapecú et traverserait les campos qui sont au pied de cette chaîne de montagnes. On a vu, paraît-il, dans le haut de l'Enuini quelques bandes de ces Indiens « *bugres* », mal connus et redoutés, que l'on signale également dans les campos de Caracaraï et à la cordillera de Concessão.

Après avoir trouvé sur la rive droite la bouche du grand lac Musú, et sur la gauche, celles des lacs Aricurá, Assahytuba et Capitari, on arrive au confluent de l'Anauá et du Rio Branco. L'*Anauá* est désert dans son cours moyen et son cours inférieur. Au siècle passé, Gama d'Almeida fit de cette rivière, jusqu'aux environs des sources, un excellent relevé. Aujourd'hui Coucoichis et Chiricoumes défendent le Haut Anauá. On trouve des campos de peu d'extension au Moyen Anauá et au Barauana. C'est dans ces campos que s'établirent quelques Ouapichianes, il y a une quarantaine d'années, mais ils durent se retirer à cause de la longueur et de la difficulté des communications avec le Rio Branco. Ces campos de l'Anauá et du Barauana ne se rattachent pas à ceux du Takutú. On y rencontre, assure-t-on, une quantité considérable de bœufs sauvages, qui se seraient enfuis des fazendas au commencement de ce siècle.

En montaria, on remonte l'Ananá cinq jours sans rencontrer de cachoeiras, puis elles se succèdent sans interruption jusqu'aux sources. On en compte plus de cinquante principales. Dans cette région, la rivière est étroite de vingt-cinq à quinze mètres ; l'hiver, elle n'a pas plus d'un mètre d'eau, et l'été elle est à peu près à sec. Au siècle passé, les Indiens du Moyen Anauá communiquaient avec ceux des sources. Ils comptaient dix jours par terre, des premières cachoieras au Ouachare. L'Anauá, disent les pêcheurs d'aujourd'hui, est la « casa » des tartarugas et des mutums.

Un Indien ouapichiane, Bento, qui habite aujourd'hui le Cahuamé, fut pris enfant par les Coucoichis, qui massacrèrent son père et sa mère, imprudents visiteurs venus de Carmo chez ces Canaémés. Les Coucoichis élevèrent l'orphelin. Ils vivent, dit celui-ci, dispersés dans les bois, habitant de petites huttes, très peureux des civilisés, se réunissant par petites bandes pour attaquer les Indiens mansos des tribus voisines.

Après avoir passé sur la rive droite de l'Igarapé Uaïmi et la bouche du lac de *Carapanatuba*, on arrive à deux sitios situés sur une plage à laquelle on a donné le même nom qu'au lac. *Carapanatuba* se compose de deux cases ouapichianes fort misérables, celle de Março et celle de Laoriano.

Un peu en amont, même rive, est la bouche de l'émissaire du Lago Grande do Jacaré, et ensuite, rive gauche, l'igarapé, le lac et le village d'*Inajatuba*. Inajatuba est plus important que Carapanatuba. Près de la bouche de l'émissaire du lac se trouve le village, composé de quatre cases. La population se compose de Ouapichianes descendus du Haut Rio Branco. Dans l'intérieur, sur les bords de la rivière qui tombe dans le lac d'Inajatuba, se trouvent des campos qui communiquent peut-être avec ceux du Barauana. Il existe dans les campos d'Inajatuba des bœufs sauvages que les Ouapichianes du village vont chasser. Les seigneurs du lieu sont les quatre indiens Gaëtano, Maximiano, Simaõ et Laoriano. Ils parlent plus ou moins le portugais.

Un peu en amont, même rive, à la bouche de l'igarapé do Carneiro, le portugais Vasconcellos a établi un grand seringal. Le caoutchouc est très abondant dans ces parages et d'excellente qualité.

On laisse ensuite, rive droite, les lacs des Ciganos et do Rey, et l'on rencontre ensuite le Majarani, grand déversoir du Catrimani, bras septentrional du delta de cette rivière. Pendant l'hiver le Majarani communique avec le Mocajahi par l'intermédiaire de l'Igarapé Piahú.

Du Majarani au Mocajahi, sur la rive droite, on ne trouve pas une seule rivière, mais seulement de petits igarapés et de petits lacs de savane.

En face de la bouche du Majarani se trouve celle de l'importante rivière lacustre d'Auiá. L'Auiá communique, dit-on, avec le Barauana par le lac d'Annobon. De son côté, le Barauana communiquerait dans son cours moyen avec le cours moyen du Yauá Parana par une rivière lacustre étroite, espèce de canal naturel. Et ce canal naturel communiquerait aussi avec l'Auiá. Les Ouapichianes établis il y a quarante ans dans les campos du Barauana et de l'Anauá, vérifièrent à plusieurs reprises ces diverses communications. Ce serait le lac Annobon qui serait le grand distributeur des eaux dans ce district géographique, alimentant à la fois le Barauana, l'Auiá et le Yauá Parana.

Plus haut, on trouve, rive droite, les bouches des lacs do Frio et Uuayauarana, et ensuite Vista Allegre.

Vista Allegre est construit sur l'emplacement d'un petit village disparu : Inajatuba l'Ancien. Il n'y a encore qu'une case à Vista Allegre, celle d'un gentilhomme portugais, Bento Manoel da Cunha Fiuza, qui, après je ne sais quelle tempête, trouva là le port et le refuge. Il se laisse vivre, encore jeune, dans sa chaumière de Vista Alegre, chassant et pêchant, en

compagnie d'une Indienne Ouapichiane, qui lui a donné deux jolis garçonnets blonds et pâles.

Au-dessus de Vista Allegre, même rive, on laisse le lac d'Engenhio où il y eût, au siècle passé, une usine à sucre.

Un peu plus haut, toujours même rive, l'emplacement de l'ancienne povoaçaõ de *Santa Maria Velha*, dont il ne reste pas le moindre vestige.

En amont, de l'autre côté, *Caracaraï*, point où aboutit l'estrada (chemin) du docteur Haag. Cette estrada contourne les cacheiras, les fazendeiros la délaissent, prétendant qu'elle ne saurait leur être d'aucune utilité. Il n'y a pas la moindre baraque à Caracaraï.

On entre ensuite dans la région des caxoeiras. En face de la grande chute (cordillera de Saõ Felipe) se trouve un sitio appartenant à Dona Liberata, de Bõa Vista, et gardé par un Paochiana et sa famille.

On passe la caxoeira sans difficulté, grâce aux deux bons pratiques du pays, le nègre Antonio Baretto Muratú et le zambo Peixote da Silva. Les Indiens de la contrée, fils des campos ou des montagnes, n'entendant rien à la navigation des grandes rivières, ces pratiques sont nécessaires.

La caxoeira. — La caxoeira qui occupe une si grande place dans les conversations des fazendeiros du Rio Branco, la maudite caxoeira qui paralyse les communications entre les Campos et Manáos, est une série de rapides causés par la cordillère qui limite au sud les bassins du Mocajahi et du Yaua Pamana. Le Rio Branco coule entre trois des chaînons de cette cordillère, chaînons peu élevés et assez distants du fleuve puisqu'on ne les distingue que confusément des deux rives. A l'ouest, c'est la Serra de Caracaraï, à l'est, celle de la Caxoeira et de Castanhal. Les rapides sont au nombre de sept, qui sont, du sud au nord : Caudo ou Rabo, Bota Panel, Pancada Germano. La caxoeira ou cordillère de Saõ Felipe, Cujubim, Cotovelo et Cimeteiro. Cujubim est sur la rive orientale, on ne le passe que quand on suit le parana du même nom, qui commence à ce rapide et s'unit au Rio Branco après un cours long et sinueux, au-dessus du Rabo. Il y a aussi à la Cachoeirinha un rapide dangereux pendant quelques mois de l'année. Le Parana de Cujubim passe entre la Serra do Castanhal, riche en toukas, et celle de la Caxoeira. On met trois jours pour le remonter en batellão et cinq heures pour le descendre, quand le courant est rapide. Mais, outre qu'il n'évite ni Cotovelo ni le Cimetiro, il est presqu'à sec pendant l'été et donne à peine passage aux petites montarias.

Ces rapides font un tort considérable aux fazendeiros du Haut Rio Branco. Sans ces rapides les batellãos pourraient en tout temps remonter jusqu'à Bõa Vista, et une petite chaloupe à vapeur appropriée pourrait faire un service mensuel qui ne serait pas interrompu, même pendant les trois mois de grand été et viendrait prendre les bœufs aux ports mêmes des fazendas.

Pour obvier à l'inconvénient de ces rapides on a essayé ou proposé les moyens les plus fantastiques.

On a d'abord fait l'estrade Haag, qui n'a guère d'utilité, car, ne faisant que contourner la caxoeira, elle obligerait à embarquer les bœufs pour les débarquer à la bouche nord de l'estrade et les rembarquer à la bouche sud. Or, l'hiver, l'estrade est noyée, et, de plus, on n'en a pas besoin, les batellãos passant alors la caxoeira sans difficulté. L'été, la bouche sud de l'estrade aboutit à une plage immense, sans port, et où on ne trouve pas même un corral pour recevoir le bétail.

Plus tard, sous le ministère Dantas, on donna 180 contos de reis à un M. Alexandre Dantas, sous le fallacieux prétexte d'ouvrir une picada de Manáos aux campos du Rio Branco. La picada, dont la longueur serait d'au moins 500 kilomètres, aurait à traverser plus de 200 kilomètres de terres noyées et se tiendrait presque constamment sur les territoires des tribus brabas. Etant connues la ténacité et l'habileté de tels beaux fils, on peut prédire qu'aux mains de certains faiseurs de contrats avec les provinces, la picada du Rio Branco deviendrait une source de revenus faciles. On pourrait voir chacun de ces messieurs, après quelques lieues parcourues et quelques contos dépensés, revenir la poche lourde de rapides économies, se disant vaincu par les fièvres ou les Indiens brabos. La picada supposée faite, en voilà pour un mois et demi de voyage pour un bon marcheur. Dans un désert aussi malsain, sans ressources, le piéton mourrait infailliblement de fatigues et de faim si les Indiens brabos ne le tuaient pas. Pour des bœufs, c'est trois mois de voyage dans cette forêt vierge. On pourrait en conduire dans l'estrade autant qu'on voudrait, il n'en arriverait jamais un seul à Manáos. Il est vrai que les enthousiastes qui ont entendu parler du Transcontinental et du Transsaharien, parlent de faire un chemin de fer de Manáos à Saõ-Joaquim. Voyez-vous d'ici le gouvernement brésilien, dont les finances sont si prospères, qui a déjà couvert tout l'empire de voies ferrées (celle de Rio à Bahia n'est pas encore achevée), qui va dépenser quelques dizaines de millions pour un chemin de fer destiné à conduire huit cents bœufs par an à une capitale de province !

Un projet plus sensé, pratique et raisonnable, est celui d'une estrade qui irait du Mocajahi, limite sud du campo, à un point muni d'un port, même l'été, au sud de la cachoeira. On éviterait ainsi d'embarquer les bœufs plus d'une fois. L'estrade coûterait peu, car elle traverserait des campos sur plus des deux tiers de son parcours.

Mais l'idée rationnelle par excellence, idée dont tous les fazendeiros se font les apôtres, est celle de la canalisation de la caxoeira. Une faible somme, comparativement, suffirait pour faire sauter les pierres à la dynamite, régulariser et approfondir le canal. Ce qu'on reproche ici à l'administration, ce n'est pas d'enrichir ses protégés, c'est de ne pas les enrichir dans des entreprises intelligentes, utiles à la chose publique.

Citons, avant de laisser la caxoeira, le joli parana mirim de Matapi, marqué, mais à tort, sur quelques cartes, comme affluent de gauche.

Au-dessus de la caxoeira. — Au-dessus de la caxoeira, après avoir laissé, sur la rive droite, le lac do Rey (près duquel commence l'estrade Haag), et le lac Arauari, et sur la rive gauche, le lac da Concessão, dont les environs sont très riches en bois de construction pour les batellãos, on trouve également, rive gauche, l'ancienne povoaçaõ de *Concessaõ,* dont il n'existe plus aucun vestige.

Au-dessus de l'île de Concessaõ et de l'île de Saõ Felipe, se trouvait, rive droite, la povoaçaõ de *Saõ Felipe,* dont il ne reste pas trace aujourd'hui.

Un peu plus haut, rive droite, en face de l'embouchure du Yaua Parana, se trouve *Cachoeirinha,* où l'on compte quatre sitios cultivés par des Paochianas civilisés. Le Yaua Parana a plus d'eau et est plus important que le Cuit Auaú. Il a beaucoup de caxoeiras. Le bréo abonde dans ses forêts. Personne ne l'a remonté jusqu'à ses sources. Un peu en amont de l'embouchure du Yauar (yauaou, yauar : chien), sortant du lac do João, se trouve le double igarapé Sabina, ainsi appelé du nom de la maîtresse d'un commandant du fort, qui, mal traitée par son seigneur, se réfugia dans les forêts de ce ruisseau.

Après avoir passé l'embouchure du Cuit Auaú, on arrive à celle du Mocajahi, rivière malsaine, aux sezoẽs (fièvres intermittentes) terribles, mais riche en bois de construction navale. La température y est extrêmement humide, et la terre riche, fertile et puissante. C'est dans le Mocajahi que se trouve le gros de la nation des Paoxianas, au-dessus de la troisième

cachoeira, dans une contrée fiévreuse, froide et humide, parmi des forêts de cacaoyers sylvestres, dont on ne se donne pas la peine de récolter les fruits, près de grandes forêts de miritis, que les Paoxianas utilisent en fabriquant des hamacs aves les fibres du précieux palmier. Ces Paoxianas sont du type de la race aborigène à laquelle appartiennent les Macús. Ils sont osseux, barbus, ont les yeux obliques et les pommettes saillantes, comme des Annamites. Ils s'attachent plus aux blancs que les autres Indiens, sont moins fugitifs, moins voleurs, mais sont maladifs.

On ne s'imagine généralement pas combien est désert le bassin du Rio Branco. Dans tout le bassin sud-ouest on ne trouve qu'une seule tribu. Entre le Mocajahi, le Rio Branco, le Rio Negro et le Padauiri, il n'y a que les Paoxianas. Jadis les Paoxianas occupaient la serra Tapiirapecú, les campos qui s'étendent au pied de son versant oriental, le Catrimani, le Majarani, l'igarapé Piahú, tout le Mocajahi et une partie du Daïmini. Aujourd'hui on n'en trouve plus guère que dans le cours moyen du Mocajahi où on compte six malocas. Soit au plus cent cinquante Paoxianas au Mocajahi et peut-être deux cent cinquante dans toute la région !

On rencontre ensuite, rive gauche, la grande serra Carauma, qui est la plus haute du Rio Branco moyen. Le baromètre y donne au sommet 1150 mètres. On y trouve beaucoup de porcos do matto, de veados, et, au sommet de la montagne un lac où abondent des poissons petits et moyens. Le Carauma est coupé au sud par une entaille profonde où coule l'igarapé Memek où l'on a trouvé de l'or. Le Rio Branco coule pendant une vingtaine de kilomètres au pied de cette imposante masse de Carauma. Dans le prolongement nord, Santa Rita, qui fait partie du même massif, la Pointe Araracuara, qui se détache du Carauma pour s'avancer sur le Rio Branco, le lac de Santa Rita, riche en poissons.

Un peu au nord, même rive, se trouve la serra Pelada, peu élevée et composée de trois massifs distincts. A la serra Pelada vivent deux célébrités. Pepena, tuxaú des Macouchis du Takutú, fut malheureux. Une fois il annonce solennellement au commandant du fort de Saõ Joaquim que toute la tribu des Yarecunas va se révolter. Levée de boucliers chez les civilisés du Rio Branco. On marche, à pied et à cheval, contre la tribu rebelle et on ne rencontre pas un seul guerrier sous les armes. Pepena paya de quelques semaines de ceps la panique qu'il avait causée. Depuis, ses Indiens allèrent se civilisant, oublièrent l'obéissance, ses filles se mirent à chausser des bottines et à exercer l'industrie très civilisée de la prostitution. Vieux, fati-

gué, ennuyé : « Je ne veux plus être tuxaú, » dit un jour Pepena, et il ne l'est plus. Il a abandonné la maloca du Tucano, sa capitale, et avec toute sa famille, y compris ses intéressantes demoiselles, coqueluche des gourmets du campo, il s'est retiré à la serra Pelada, non loin d'un autre grand débris, l'illustrissimo senhor lieutenant Lima, qui n'ayant pu s'entendre avec ses supérieurs, prend ici une douce retraite dans la fazenda d'un de ses amis absent. Deux Dioclétiens à la Nouvelle Salone de la serra Pelada.

Nous sommes en plein campo. Dans le bas Mocajahi on trouve déjà deux fazendas, celles d'Eduardo et celle de José Thomaz, à Agua Boã et à Auaye Grande ; rive droite, deux autres appartenant à Dona Iximiana, au Saõ Lourenço; rive gauche, celle du Carense Barbosa. Puis c'est Auaye sinho avec le sitio de João Antonio, rive droite ; puis même rive, celui de João Rodrigues; ensuite, rive gauche, la fazenda de Cavalcante à Cunhan Poucan ; au delà de l'igarapé du Pani, même rive, les deux fazendas de Saõ Pedro, celle de Coelho et celle de Carlos ; et enfin, un peu en aval de Saõ Pedro et en amont de Cunhã Pucan, sur la rive droite, Bõa Vista, la capitale des campos du Rio Branco.

Le village le plus important, ou pour mieux dire le seul village du Rio Branco, est Bõa Vista. Ce fut le 20 juillet que j'y arrivai, après avoir rapidement remonté le Rio Branco, ayant eu la bonne fortune de rencontrer une chaloupe à vapeur, mais malade pourtant, des fatigues de mon précédent voyage. Ma bonne chance, qui dura encore vingt-quatre heures, me fournit, le 21, l'occasion de partir pour l'intérieur avec une tripolaçaõ toute prête. José Thomé, qui venait lentement avec son batellaõ, n'ayant pas voulu payer une remorque, n'arriva à Bõa Vista qu'après quarante-cinq jours passés à remonter le Rio Branco : seize de l'embouchure au Carmo, six du Carmo à l'Anauá, six de l'Anauá à Carapanatuba, six de Carapanatuba à Vista Alegre, un de Vista Alegre à la caxoeira, deux pour passer la caoxeira, huit de la caxoeira à Boã Vista

Boã Vista date de vingt ans environ. Le village, bâti sur un côteau dominant la rivière, en plein campo, se compose d'une vingtaine de cases assez petites, toutes couvertes de paille, parfois blanchies à la chaux, mais généralement propres et confortables. L'église est encore en construction. Boã Vista a une école primaire, fréquentée avec une remarquable assiduité : j'y compte quarante garçons et vingt filles. La population de Boã Vista se compose de blancs, de Mameluks et d'Indiens, qui servent de

domestiques et travaillent pour les blancs. Je compte à Boã Vista deux européens, le sympathique José Campos, de nationalité portugaise, et l'italien Salvator Baroni. Les autres blancs sont Amazonenses, Paraenses et Cearenses.

Grâce à sa situation dans un endroit élevé, Boã Vista ne souffre pas des grosses eaux. La plupart des cases des civilisés, au Rio Branco et à l'Uraricuera, situées presque toutes sur le bord de la rivière, prennent aux années de grande crue, un mètre d'eau et plus.

Ces années de grande crue se constatent à peu près tous les dix ans, ainsi que les années de grande sécheresse.

Aux années de grosses eaux, la petite crue (repiquete) de novembre, appelée Boyassú, gonfle tellement la rivière que son flot, trouvant alors le Rio Negro presqu'à sec, descend tout entier sans se mêler jusqu'à Moura, et est reconnaissable jusqu'un peu au-dessus de Manáos. Aux années de grande sécheresse cette repiquete n'a pas lieu et le Rio Branco reste presque sec jusqu'en mars, avril et même mai, et pendant tout ce temps la navigation est interrompue.

Les environs de Boã Vista, bien que beaucoup plus sains que les terres du Matto Geral sont moins salubres que les terres du reste des campos. L'été, des sezoẽs spéciales, assez bénignes, il est vrai, s'abattent sur la population, la toux de guariba, espèce de coqueluche, fait des victimes chez les enfants et attaque même les adultes. De plus, ce canton est peu fertile. La terre est sablonneuse et très sèche. Quand l'été se prolonge la sécheresse est funeste aux pâturages et encore plus aux plantations, aux roças, d'ailleurs fort rares dans ce district.

Tel apparaît le Rio Branco de l'embouchure à Boã Vista. Cette région, aujourd'hui presque déserte, était jadis plus peuplée. Comme au Rio Negro, on va foulant des ruines sur un sol vierge.

En 1787, les povações du Bas Rio Branco, aujourd'hui abandonnées, comptaient 931 habitants : 165 pour Santa Maria, 215 pour Carmo, 244 pour Saõ Felipe, 286 pour Concessaõ, 21 pour Saõ Martinho (à la bouche du Cahuamé, près de l'actuel Boã Vista). Mais dès lors, à la suite de révoltes d'Indiens, la décadence commença et fut tellement rapide, qu'en 1797, le Rio Branco était presque désert. Le voyageur portugais Francisco José Rodrigues Barata, qui visita alors le Rio Branco, dit, en substance, ce qui suit :

A cette époque les fazendas ne faisaient que de naître. La fazenda de

Sua Majestade comptait environ 300 têtes de bétail, et deux fazendas particulières, chacune autant, soit en tout 900 têtes. Barata ne croyait pas à la prospérité des fazendas du Rio Branco, parce que, disait-il, l'été, il y a peu d'eau, et les troupeaux sont obligés d'aller loin pour boire, et que les serras où le bétail peut aller se mettre à l'ombre sont très éloignées. Aujourd'hui (1885) on compte dans les campos du Haut Rio Branco, 32 fazendas particulières, et, au total, ces fazendas et les fazendas nationales possèdent 20 000 têtes de bêtes à cornes et 4 000 de chevaux.

La population de Santa Maria n'était plus que d'une trentaine d'Indiens sans agriculture ni commerce. Pesqueiro, qui était au XVIIIe siècle une importante factorerie de poisson et de tartarugas pour les employés aux démarcations au Rio Branco, était ruinée en 1798. On n'y trouvait plus que quelques Indiens cultivant le manioc, et un soldat. Elle fournissait encore un peu de farinha, de poisson et de tartarugas à la petite garnison de Saõ Joaquim. Il n'y avait plus au Carmo qu'une vingtaine d'habitants. Personne à Santa Maria Velha, personne à Concessaõ. A Saõ Felipe, une douzaine d'Indiens sans commerce ni agriculture. A Saõ Joaquim, en 1798, il y avait un lieutenant-commandant, un sergent, un caporal, une vingtaine de soldats réguliers et quelques Indiens du Rio Negro, soldats auxiliaires. Un anspeçada (espèce de sergent) était chargé de l'administration de la fazenda de Sa Majesté. Aujourd'hui il n'y a plus à la bicoque de paille et de boue de Saõ Joaquim qu'un sergent et quatre hommes. Encore ces cinq factionnaires ont-ils élu domicile à côté, ils passent la plus grande partie de leur temps à la fazenda voisine de Saõ Bento, où l'on héberge par pitié ces pauvres diables, qui sont des mois sans toucher leur paye. L'hiver, la *forteresse* est inondée, l'été, les fourmis de feu la rendent inhabitable.

Après avoir recueilli à la hâte ces renseignements historiques et statistiques je regardai de l'autre côté de la rivière. Les derniers contreforts des montagnes centrales se dissimulaient à demi dans les brumes de l'horizon oriental. A Boã Vista on dit aller à l'Uraricuera, aller au Mocajahi, au Catrimani, mais quand il s'agit d'aller là, de l'autre côté de la rivière, au Levant, alors on dit : « aller dans l'intérieur ». De l'autre côté de la rivière, une fois passées les montagnes qui sont derrière Saõ Pedro et Cunhã Pucã, c'est l'intérieur, l'inconnu, redouté, formidable. « Puis, quelle idée d'aller à pied, est-ce qu'on va à pied dans ces contrées ! On va à cheval ou en montaria, on fait un tour puis on revient. Et vous allez vous enfoncer, à pied, dans l'intérieur, toujours plus loin dans l'intérieur, jusqu'où ? Jusqu'à la

mer ! Et seul, tout seul, dans une région où l'on massacrait, il y a trois ans, Fernando et ses vingt hommes, mais qui êtes-vous donc ? C'est folie, vous voulez vous suicider ? » Je partis de suite et quand on me vit traverser la rivière et accoster à Saõ Pedro les bonnes gens de Boã Vista n'étaient pas encore revenues de leur ahurissement.

III. — PREMIER VOYAGE VERS L'EST, DE BOA VISTA A PARAOUNAME-DEKEUÓU.

20 juillet-28 octobre 1884.

Malade. — Je partis et m'enfonçai rapidement dans l'intérieur avec mes hommes. Malade de mes précédents voyages, livré et pour de sérieuses raisons, au plus cruel accablement moral, je m'affaissai vers la fin de juillet pour ne plus me relever de trois mois. Tantôt en proie à une sombre prostration, tantôt agité par les surexcitations de la fièvre, passant de l'atonie du désespoir à un bruyant délire qui frisait la démence, j'allais, de maloca en maloca, lentement, chaque jour de marche nécessitant plusieurs jours de repos, obligé de perdre du temps pour arranger très souvent des hommes, ceux qui avaient vu pendant quarante-huit heures mon état inquiétant ne voulant plus m'accompagner.

Je ne les oublierai jamais ces heures sombres. Je revois encore mon spectre pâle, amaigri et débile, errant au milieu d'une douzaine de sauvages dans les déserts du Rio Branco.

Les pieds enflés et couverts de pustules, le corps couvert de plaies, des dartres qui vous rongent aux articulations, la fièvre dans le sang, pas de nourriture, des Indiens qui ne cherchent qu'à vous aider à mourir pour piller vos bagages : si ces tortures peuvent effacer quelques péchés, il devra m'être beaucoup pardonné.

Quand on est exténué par la marche, la fièvre et les privations, on éprouve une répugnance physique insurmontable à faire le moindre mouvement et une incapacité presque absolue de penser. Il semble que les nerfs ni le cerveau ne fonctionnent plus. Les idées sont confuses, difficiles, on est beaucoup au-dessous d'un enfant. Et c'est souvent dans ces moments qu'il faudrait avoir la décision énergique, prompte et sûre. La pensée s'en va, les yeux se troublent, vous ne pouvez ni lire ni écrire, vous rêvez constamment, cheminant machinalement dans le campo ou la forêt, sous le feu d'un soleil de 45° ou dans l'atmosphère humide et tiède du grand bois.

Votre surexcitation nerveuse devient du délire, vous parlez, criez, gesticulez, menacez, pleurez, et quand quelque Indien vous demande ce que vous venez de dire dans cette langue qu'il ne comprend pas, vous répondez tout étonné qu'il ne vous souvient pas d'avoir ouvert la bouche. Vous arrivez enfin à ce moment après lequel vous avez si ardemment soupiré, à chaque pas que vous faisiez dans la voie douloureuse : vous vous laissez tomber dans votre hamac. Alors tous les membres tremblent, les dents se serrent, les lèvres se contractent, agitées d'un mouvement convulsif, les yeux roulent dans leurs orbites, aucune position n'est bonne, impossible de dormir, la tête est pleine d'un feu pesant, la respiration est oppressée et haletante, une soif inextinguible vous serre la gorge et toute l'eau du ruisseau ne vous désaltérerait pas ; le cauchemar de la marche se poursuit, les nerfs, fortement ébranlés, continuent à transmettre au cerveau les sensations de fatigues et de douleur récemment éprouvées, vous ne connaissez plus là sensation de la faim, mais une autre plus générale et plus profonde, celle de l'épuisement, vous sentez votre énergie vitale brisée, évanouie et comme gisante à terre. Après une heure environ, tout l'organisme s'étant affaissé dans une prostration profonde, on commence à éprouver une volupté spéciale, on croit que l'on meurt et on s'abandonne avec joie à cette âpre jouissance. Il paraît doux de fuir l'horrible vie et de descendre enfin dans le néant. Pendant la nuit, la sensation de la douleur revient vive et tenace et avec elle la conscience de la vie. Il faut souvent deux jours pour que l'équilibre se rétablisse et un jour de fatigues et de privations le détruira de nouveau.

Je ne les oublierai pas ces journées lugubres. Vivant de la vie sauvage, sans cesse aux prises avec la maladie, n'ayant en perspective que la mort ou l'exil, j'en arrivai à m'abstraire de toutes les circonstances extérieures, à m'isoler dans un mode d'être profondément intime, tout métaphysique et de spéculations abstraites et qui dédaignait ou même ignorait la vie réelle.

L'effort de la méditation philosophique nous élève au-dessus de la souffrance et de la douleur, au-dessus du plaisir et de la joie, au-dessus de l'ennui, au-dessus de la vie. C'est la délivrance, le nirvâna entrevu par le philosophe oriental.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans un voyage d'exploration, ce sont les observations psychologiques qu'il permet de faire sur soi-même. Il est vrai que cela ne fait guère le compte des Sociétés de Géographie. Toutefois.

ce ne fut pas la préoccupation du « connais-toi toi-même » qui m'empêcha de prendre des notes pendant mon voyage à Paraouname. C'est que je n'avais jamais été aussi près de mourir d'épuisement, c'est qu'il m'est arrivé alors à plusieurs reprises de craindre sérieusement de perdre la raison. J'écrivais peu, mes notes de ce premier voyage sont vagues et confuses, et si je n'avais repassé une autre fois dans cette contrée, je ne me hasarderais pas à en parler aujourd'hui. Arrivé à Paraouname Dekeuou, j'y restai longtemps, quinze jours, peut-être un mois, mourant, seul, abandonné, aux mains d'une vieille Atorradi. Je me rabattis dès que je pus sur Maracachite, où j'achevai de me guérir. Je commencerai par l'étude de Maracachite, mon itinéraire de Maracachite à Paraouname Dekeuou.

Maracachite. — Maracachite se compose de deux villages distants de huit kilomètres environ l'un de l'autre. Le Nouveau Maracachite est à l'est des chaînes du Surrão et du Uandrá, l'Ancien Maracachite est sur les bords de l'Igarapé du Caual, affluent du Cuit Auaú. Il y eût jadis un autre Maracachite, le Maracachite Antique, sur la rive septentrionale du Cuit Auaú, mais il n'en reste plus aujourd'hui vestige. L'Ancien Maracachite fut fondé à la mort d'un tuxaú vénéré du Maracachite Antique. Le Nouveau Maracachite a la même origine. Une fois, il y a quelques générations de cela, le tuxaú du Vieux Maracachite mourut des fièvres. Depuis cette époque tous les enfants moururent en bas-âge dans le village. Le successeur du tuxaú décédé dût fonder un autre village, le Nouveau Maracachite, situé dans des conditions moins avantageuses, mais qui aura du moins l'avantage de n'être pas maudit, au moins jusqu'à la mort du tuxaú actuel.

Il y a aujourd'hui six cases au Nouveau Maracachite, celle du tuxaú Louc et celles de Raymundo, de Domingo, de João, de Clementino et de Laoriano. Au Vieux Maracachite il y en a sept, celle de José Caraco, de José Grande, d'Antonio, de Pedro Ayrup, de Manoel, de Manduk, de Pedro. Total : treize cases pour les deux villages et une cinquantaine d'habitants. Tous sont ouapichianes, dix environ entendent et parlent le portugais, encore le parlent-ils fort rarement. Je n'ai entendu parler que ouapichiane à Maracachite.

Ils sont vêtus, mais ils se donnent souvent le plaisir d'oublier qu'ils sont civilisés. De fréquents cachiris leur rappellent la vie antique. Encore aujourd'hui, la plupart se passent une épingle dans la lèvre inférieure, et, en temps de cachiri se tatouent le visage avec une aiguille trempée dans le

génipa. Les femmes, au-dessous de leur jupe et de leur chemise, conservent des anneaux de perles, à la cheville, au-dessus du mollet, à l'avant-bras et en sautoir sur la poitrine. Toutefois leur accoutrement à l'européenne les a fait renoncer à la tangue.

Le type des habitations est exactement l'ancienne maloca, sans absolument rien de civilisé. Il n'y a pas la moindre différence entre une case de Maracachite et une case du Haut Trombetta. C'est un rectangle ou un cercle de gros pieux fichés en terre et attachés entre eux avec des lianes, avec un toit de feuilles supporté par des poutres non équarries et très légères. C'est le réfectoire, le dortoir, le « home » de la famille indienne. C'est très chaud, mais parfois ce n'est pas trop malpropre et cela ne sent pas trop mauvais.

Les gens de Maracachite ont de bonnes roças avec du manioc, des bananiers, des ananas, des papayes, de la canne à sucre, des ignames, des batates, des giromons. Ils n'usent que de cassave, mais ils font de la farinha pour la vendre à Boã Vista. Leur territoire de chasse et de pêche est excellent. Les petites montagnes du Surrão et du Uandrá abondent en gibier de plume et de poil, le Cuit Auaú en poissons délicats.

Ils sont assez laborieux pour des Indiens. Ils n'aiment pas beaucoup à aller faire des voyages de batellãos pour les blancs, ils estiment que vingt milreis (quarante francs) pour trois mois de travail, ne constituent pas une rémunération suffisante. Mais ils vont sans répugnance travailler à Boã Vista ou aux environs, tirer et équarrir des bois, aider au calfatage des batellãos, construire des cases.

Les femmes sont assez bien traitées. On les charge, il est vrai, des plus lourdes corvées : la culture de la roça, la charge des fardeaux, mais on ne les maltraite pas. On voit passer ces malheureuses, ployant sous le faix de leurs panacous chargés des produits du jardin ou de bois à brûler, qu'elles vont elles-mêmes couper avec la hache, elles sont presque souriantes et ne souffrent pas de leur sort. Il est vrai que pendant les vingt-six mois que j'ai passés en contact quotidien avec les Indiens, je n'ai jamais vu un homme battre une femme, mais non plus jamais l'embrasser, lui faire des caresses, lui prendre la taille, la regarder tendrement.

A Maracachite, on laisse les enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de dix à douze ans, vaquer dans le costume sauvage. C'est-à-dire qu'ils portent des bracelets de perles, blanches, bleues et surtout rouges, la couleur la plus appréciée, au-dessus de la cheville, au-dessus des genoux et quelquefois à

la ceinture, mais qu'ils ne font que plus tard connaissance avec la toile. Les petites filles sont ornées d'une tangue mignonne, en perles fines.

Hommes, femmes et enfants portent tous des noms portugais à Maracachite. Pourtant pas une femme, pas un enfant ne parle cette langue. Les mariages réguliers sont inconnus dans la contrée, le mariage régulier est le mariage religieux, mais il n'y a pas un seul prêtre dans tout le Rio Branco. Pourtant, bien que mariés à la sauvage, les couples paraissent affectionnés, unis, et les divorces, qui seraient pourtant si faciles, sont rares.

Leur vie est calme et douce. Ils se lèvent avant le soleil, prennent presque de suite leur premier repas et en font deux autres dans la journée. Il y a aussi des jours de disette où l'on ne connaît que la cassave et le piment. Ces jeûnes sont dûs à la paresse, l'incurie, l'imprévoyance des Indiens. En général les gens de Maracachite vivent bien. Cependant avec leurs excellentes roças, leurs excellents territoires de chasse et de pêche, ils devraient vivre beaucoup mieux encore. Mais ils ne peuvent faire violence à leurs habitudes nationales. De temps à autre, environ deux fois par semaine, ils vont chasser ou pêcher, font un *mouquin* de leur chasse ou de leur pêche et laissent complètement épuiser la provision avant de faire une nouvelle battue. De là les jours de famine. Ils ne s'en vont travailler à Boã Vista que quand ils ont besoin de quelques-uns des objets indispensables à leur ménage primitif : toile blanche, toile bleue, indienne, fusil, plomb, poudre, capsules, haches, sabres, couteaux, malles. Dès qu'ils ont les objets qu'ils désirent, ils vont se reposer à la maloca. Ils aiment beaucoup la cachaça, mais ils ne pensent jamais à travailler quelques semaines de suite pour s'en faire une provision. Ils cultivent un peu de tabac, qu'il préparent mal et qui ne suffit généralement pas à leur consommation. La plus grande partie de leur vie se passe dans le hamac, à se balancer en fumant des cigarettes ou à se promener les uns chez les autres pour causer et boire le cachiri.

Il existe bien peu de différence entre le caractère de l'Indien civilisé, ayant plusieurs générations de civilisation, et celui de l'Indien sauvage. C'est toujours la même placidité, la même froideur, la même indifférence, et aussi — je ne parle que des Indiens de Guyane, — je ne sais quel esprit pacifique, peut-être plus apparent que réel. A Maracachite on ne me donnait qu'un titre : caraï (blanc), et tous me tutoyaient. Il y a quelques bonnes gens parmi eux, honnêtes et dociles. Mais la plupart sont malins, sournois,

inhospitaliers, insolents, et ne cherchent qu'à tromper le blanc, le gruger, le voler et se moquer de lui. Mais il n'est pas exact que ces défauts soient exclusivement l'apanage de ceux qui sont civilisés.

La vie à la maloca. — J'étais là, installé dans la maloca de Joaõ, m'habituant à vivre de la vie indienne. C'est le matin, le premier éveillé frappe sur un tambourin jusqu'à ce que tous sautent du hamac, et, en attendant, il promène à pas accéléré sa barbare musique autour de la case. Puis c'est le balayage. Chaque groupe de la famille balaye le coin de la maloca où il dort. Alors je vois arriver la petite fille « Déésoûli » qui vient, en se frottant les yeux, donner à manger aux tortues captives. Ces petits jabutis sont amarrés par un trou pratiqué à l'arrière de la carapace et fixés dans l'intérieur de la maloca à un piquet quelconque, dont ils ne peuvent s'éloigner de plus de cinquante centimètres. Moins heureuses que les chèvres, les pauvres tortues n'ont là rien à brouter, elles doivent attendre que leur jeune geôlière leur apporte la pitance. Maintenant le soleil se lève derrière les montagnes de Caïirrit. Le campo devient un lac d'or. Les cordillères de la caxoeira, de Concessão, du Yauar, de Caïrrit, d'un bleu intense, doré aux sommets, nous dérobent les mystères de la Terre du Levant. L'air est frais, le ciel souriant, les monts sont nobles et solennels, le calme, la joie de vivre descendent d'en haut. « Caïmène » me dit Déésoûli. Elle a raison la petite sauvagesse : c'est beau en effet. Il n'est âme si empoisonnée qui ne se sentirait renaître ici telle qu'elle était aux anciens jours. Recommandé aux élégiaques, s'il y en a encore.

La campagne de Maracachite. — Parfois, fatigué de la solidarité de la maloca : on est jusqu'à quarante sous le même toit, et quand l'un fait un mouvement dans son hamac tous les autres le ressentent, j'allais, pour être seul avec moi-même, errer dans la savane. Les promenades sont agréables aux environs de Maracachite, tout le campo est sillonné de sentiers qui mettent à nu le sol sablonneux aussi blanc que les roches de mica qui émaillent la prairie et les montagnes. De jour et de nuit, par endroits, la fumée du campo qui brûle, monte droite vers le ciel dans une chaude et lourde atmosphère que n'agitent pas les vents endormis. Les Indiens n'ont pas de bétail, ils brûlent la prairie l'été pour détruire les serpents et les insectes et aussi pour éclaircir les serradas (jungles) que traversent les sentiers. Je me rendais du Nouveau Maracachite au Vieux Maracachite distant

d'une heure et demie et du Vieux Maracachite au Cuit Auaú, distant d'une demi-heure. Le Cuit Auaú est le vivier de Maracachite. Nous allions y faire de grandes pêches. Nous attaquions à la flèche ou au harpon les poissons délicats : le surubi, le jandiá, le tucunaré, ou nous semions dans la rivière des herbes enivrantes, qui nous permettaient de faire des pêches miraculeuses. Je faillis m'y noyer une fois, dans ce Cuit Auaú, et sans le tuxaú Louc, qui me ramena inerte à la rive, j'eusse incontestablement péri. Toutefois cette noyade fut moins complète que ma première de la rade de Cayenne. D'abord l'eau douce est plus agréable à boire que l'eau de mer, et ensuite je m'essayai au Cuit Auaú à nager un peu. A ma troisième noyade je nagerai parfaitement. Toutefois après l'incident de mon ami Louc, à qui je décerne ici une médaille de sauvetage, je pris garde à ne plus m'embarquer dans des pirogues trop chargées, destinées à la navigation d'une rivière encombrée de bois tombés. Cette leçon me coûta toute ma pharmacie et tous mes instruments de précision, sauf une montre et une boussole. Mais qu'importait cela ? Ne nourrissai-je pas un peu alors le projet très sérieux de me faire Indien pour jamais, sans aucun esprit de retour, et de me mettre à fonder ma tribu ! Le Cuit Auaú est embarrassé de sinuosités nombreuses, de caxoeiras, et est plein, par endroits, d'arbres tombés. Pour le remonter au montaria, on met trois jours, de l'embouchure au Maracachite Antique, et trois autres jours de ce point au confluent du Capiuara. Du Maracachite Antique à Boã Vista, par le Cuit Auaú et le Rio Branco, on met quatre jours. La voie du Cuit Auaú n'est pas pratique. C'est au port du Maracachite Antique, sur les berges et au fond du lit de la rivière, que se trouve la maracachite (le malachite) qui a donné son nom au village. Le malachite est blanc, brillant, transparent, d'aspect gélatineux, de la forme et des dimensions des écailles de poisson. On le trouve en cet endroit en petite quantité. Au troisième massif de la serra du Uuandrá, à l'extrémité méridionale de cette montagne, on en trouve davantage. Les Indiens disent que la nuit : « La maracachite ronfle ». Plusieurs fois je me rendis du Nouveau Maracachite à Saõ Pedro. Il y a six heures de marche. Cette voie est bonne pour l'été, de septembre à mars, à pied et à cheval, mais l'hiver, il y a beaucoup d'endroits noyés.

La porte d'invasion. — Un jour je fis l'ascension du Uandrá, escalade d'énormes rochers branlants, que soutiennent ou qui soutiennent des arbres géants. Arrivé au sommet, sur une plate-forme qui domine le

Levant, ayant à mes pieds des blocs gigantesques, ressemblant à des murailles cyclopéennes, à des châteaux-forts demi écroulés, je vis Louc me toucher l'épaule et étendre la main du côté de l'Orient. « Les Anglais, » dit-il. J'avais, en effet, devant moi la frontière anglaise. Je ne distinguais que le campo infiniment plat, avec ses igarapés de miritis, ses rivières aux rives boisées, et ses îles de matto, qui ne paraissent elles-mêmes que comme une herbe guère plus haute, le tout jaune et pâle, avec quelques blanches flaques d'eau, sous un grand vent frais que j'entendais, que je voyais souffler en bas, à mes pieds. Cet immense territoire, qui se prolonge au nord-ouest jusqu'au Vénézuela, peut, un jour, alimenter de bétail tout le Brésil du nord. C'est le campo du Rio Branco. Mais où est la frontière? Ellé suit de petits ruisseaux ou d'imperceptibles ondulations, ou pour mieux dire, elle n'existe pas, car il y a là une longue zone contestée entre l'Angleterre et le Brésil. Mais quelle que soit la frontière choisie, ce sera toujours une frontière ouverte. La Pacaraïma est une barrière sérieuse, Caïirrit plus encore, mais entre Caïirrit et la Pacaraïma, c'est la porte d'invasion. Les Brésiliens se tourmentent fort de cette zone neutre, ils accusent les Anglais d'embaucher les Indiens et d'entretenir des agents sur le terriroire brésilien. J'ai entendu quelquefois, il est vrai, quelques Indiens du Takutú, dire, quand ils étaient ivres : « Iam Englishman », mais on aurait tort d'attacher à ces faits isolés plus d'importance qu'ils n'en méritent. La vérité est que les deux Anglais établis au Repunani, ne donnent point leurs marchandises aux Macuchis et aux Ouapichianes par pur esprit de propagande, mais bien, au contraire, que les Indiens n'obtiennent un fusil à un coup, valant vingt francs, qu'en échange de deux mois de travail. Les Macouchis, les Ouapichianes et les Atorradis de la frontière, sont beaucoup moins civilisés que ceux des bords du Rio Branco, les hommes vont de calembé et les femmes de tangue. Les deux maisons anglaises de Repunani me font l'effet de se préoccuper beaucoup plus de payer le moins possible leurs Indiens que de leur apprendre à écorcher la langue de Shakespeare et à fétichiser la religion de Sa Très Gracieuse Majesté. Les Indiens, d'ailleurs, sont bien désintéressés de ces belles choses. Ce qu'ils acceptent le plus volontiers des Anglais, ce sont les pièces d'un demi-schelling et d'un schelling, qui, passées en colliers, ornent, jusqu'à Macarachite, le cou des enfants. Mais l'effigie importe peu à nos gens. J'ai trouvé dans les colliers des pièces grecques, italiennes et françaises.

Toujours de ma plate-forme du Uandrá, on me montre le Yaraou-

roune, pic d'aspect sinistre, où l'infortuné Fernando traversa Caïirrit en 1882. Mes Indiens me fournirent des détails sur son expédition. Le grand man de Chouna ayant montré à Fernando une espèce de parchemin de naturalisation anglaise, le voyageur, agacé, jeta le papier au feu, dès lors tous les nègres, alors nombreux, qui étaient dans la zone neutre, refusèrent de prêter secours à l'expédition. Fernando s'aliénait les indigènes par des abus de pouvoir. Il avait commencé son voyage par le fort et avait emmené dix Cearenses avec lui. De maloca en maloca, la bande allait abusant des choses et des gens. Sa mauvaise réputation la précédait. Fernando violait les femmes, pillait les roças, tuait les volailles, levait de force les hommes à son service, et payait quelquefois. Il se conduisait comme en pays conquis. A son approche les Atorradis désertaient leurs malocas. Au passage de Caïirrit, la plupart de ses hommes s'enfuirent. Bientôt il resta seul avec trois Ouapichianes, dont un, José Coronel, celui qu'on accuse de l'avoir assassiné, s'en alla aussi bientôt. Fernando, dit ce José, errait dans la forêt, sans boussole, décrivant des cercles, revenant tout confus à son point de départ après des semaines de marche inutile. Il dût mourir de faim avec ses deux Ouapichianes ou être assassiné par les Chiricoumes. Des Atorradis affirment avoir trouvé sous un ajoupa de la forêt, les trois cadavres dont les vautours fouillaient le ventre et les yeux.

Puis nous revenions à la maloca de João. La petite, « Déésoûli », m'attendait, souriante, sur la porte, pour m'offrir une calebasse de cachiri. On me fêtait dans cette maison. Je crois même que ces braves gens m'aimaient, bien qu'ils n'y eussent aucun intérêt.

Pour mon malheur, il m'a manqué jusqu'à ce jour une qualité essentielle pour devenir complètement Indien. C'est ici le lieu de traiter de la grosse question du cachiri. Le cachiri est moins une liqueur de fête qu'une boisson rafraîchissante, les Indiens en boivent constamment et en ont toujours à la maloca. C'est leur vin. On en fait de maïs, de manioc, de bananes, de canne à sucre, d'ananas. Quand on organise une fête, le cachiri est fait dans un énorme tronc d'arbre creusé, qui a de trois à quatre mètres de longueur sur près d'un mètre de diamètre. Ce tonneau primitif est le principal meuble de la maison. Le cachiri, c'est la poésie de la vie indienne. C'est l'amour, la haine, l'enthousiasme et l'oubli. C'est l'ivresse. J'atteste le ciel, ou tout ce qu'on voudra à la place du ciel, que je n'avais ni préjugés ni scrupules. Je pense un peu comme le poète, que la liqueur importe peu. Eh bien, je n'ai jamais pu m'habituer au cachiri. Or, on ne peut s'attacher

sincèrement à quelqu'un qui ne sait pas, quand il le faut, voir trouble avec les amis. Et voilà comment on manque des vocations.

En voyage. — Il en est qui sont heureux. Quand ils sont allés prendre le train à la gare de Lyon, un grand homme les accompagnait pour les embrasser au moment solennel. Des délégués des Sociétés savantes leur faisaient la conduite. Arrivés sur le théâtre de leurs opérations, les voilà qui commandent à tout un bataillon de porteurs et d'auxiliaires, et qui se mettent à correspondre avec les ministres. Les indigènes les appellent de toutes sortes de noms sonores. Moi aussi j'ai mon sobriquet, mais bien modeste : le petit blanc (caraïmiri). Mais je suis tout seul, malade, oublié ou abandonné, et toute ma force est d'inspirer aux sauvages de la pitié pour ma faiblesse. Il est vrai que je n'ai pas de peine à réussir à être pitoyable. Ah ! si je ne devais avoir affaire qu'aux sauvages ! Mais il est moins difficile d'obtenir de la compassion de la part d'un cannibale qu'un peu de clairvoyance et d'équité de la part de certains mandarins de ma connaissance. Et c'est pour cela que, fugitif errant sans lendemain, je regrette de ne pouvoir m'habituer au cachiri.

En route. — Le tuxaú Louc, Cochade, Henri, Jacquot, Courati, prennent les devants avec moi, les femmes et les enfants ferment la marche.

Nous traversons les sources du Surrão méridional par l'orage et sous la pluie. C'est la fin de l'hiver. Il est encore un peu tôt pour parcourir le campo à pied, le mauvais temps détériore la pacotille, les igarapés, encore pleins, qu'il faut passer à gué, les marais, les flaques d'eau, la pluie, en ont rapidement fini avec les chaussures et rendent la marche difficile et douloureuse. J'eus bientôt les pieds blessés et enflés, la fièvre me prit et une maladie de peau commune dans le pays, l'empigen, espèce d'eczéma, se déclara dès les premiers jours. Cette lèpre hideuse, occasionnée par une alimentation trop échauffante, et aggravée par l'appauvrissement du sang, devait être ma compagne fidèle pendant tout mon voyage. Je ne m'en guéris qu'en France, en me traitant à l'arsenic.

Dans la savane, brûlée par endroits, courent des biches effrayées, qui, à notre approche vont se cacher, craintives, derrière quelque buisson lointain d'acajou sauvage.

Dans une jungle épaisse, où s'ébattent des milliers d'oiseaux d'eau,

nous passons le Coumourari, qui va au Cach Ouâ. Un peu plus loin, c'est l'Aouatac Aouâ (en portugais Uajaba), dont les dix ou douze bras alors à moitié taris, coulent dans une haute et sombre forêt de deux à trois kilomètres de largeur. L'hiver le Uajaba inonde toute sa forêt. Ensuite c'est l'igarapé du Cajui qui se rend au Courimata.

Ouaïniame. — Nous arrivons au village ouapichiane de Ouaïniame, composé de trois cases proprettes et confortables, celles de José Capiuara, de Raymundo et de Clementino. Déjà, ici, personne ne parle plus portugais. Ouaïniame est sur une colline dominant des bas-fonds inondés. De Maracachite à Ouaïniame, en six heures de marche, nous avons traversé plus de trente fois des rivières, des ruisseaux, des marais ou des bas-fonds. C'est trois mois plus tard qu'il eût fallu commencer ce voyage. En décembre et en janvier, et jusqu'en mars, si la repiquete de Boyassú n'est pas forte, igarapés et miritizals sont à sec, et les grandes rivières sont sans eau aux passages.

En arrivant à Ouaïniame, nous rencontrons un pauvre enfant tout triste, maigre et chétif, qui vient, dit-il, de chez les Atorradis. C'est un orphelin qui, maltraité par ses maîtres, s'en va seul avec un morceau de cassave chercher à Maracachite ou à Canaouani, une protection plus douce, près de gens plus civilisés. Je veux l'emmener avec moi, mais il refuse, il dit qu'il veut aller voir les blancs de la grande rivière et garder leurs tapiirs (les bœufs) dans les prairies. Quand les gens de Maracachite l'auront un peu restauré, civilisé et habillé, il s'en ira, un beau soir, dans les fazendas, sans remercier ses amis, sans même leur dire un mot.

D'ici nous apercevons Araouachode le mal famé, montagne isolée qui ressemble à une gigantesque molaire de cinq cents mètres de hauteur. Elle est fertile, mais malsaine et inhabitée : des fièvres mortelles la défendent. Près de ce pic le Cuit Auaú a de hautes caxoeiras au-dessus desquelles la rivière n'a plus assez d'eau pour des pirogues.

Ambrosio. — De Ouaïniame nous nous dirigeons vers la case d'un Ouapichiane, appelé Ambrosio, située à cinq heures de marche. Le nom portugais, comme dans tous les cas suivants, n'indique nullement que son possesseur entende cette langue. L'Indien ayant une fois dans sa vie travaillé pour un blanc, le blanc lui donne un nom et l'Indien qui n'en avait pas auparavant garde le cadeau. Il est des Indiens qui meurent sans com-

prendre le portugais, et qui, dans le courant de leur existence se sont pourtant appelés successivement Pedro, José, Manoel, Cardoso, Raymundo et le reste. Ces braves gens aiment à changer d'appellatif.

Nous constatons avec plaisir l'absence de pragas. Nous n'en trouvons que sur les bords des grandes rivières, au Takutú, à l'Urubú.

Ils nous faut passer à gué le Courimata, qui a inondé sur plus d'un kilomètre. Nous ne savons s'il donne pied. J'envoie un homme faire des sondages, c'est-à-dire traverser la rivière. Nous n'avons d'eau que jusqu'au cou. Les femmes, qui par coquetterie avaient mis une jupe pour m'accompagner, se défont ici sous mes yeux de ce dernier ornement. Et nous nous jetons tous dans les eaux froides du torrent, en riant bien fort, pour nous réchauffer.

Un peu plus loin nous passons le Tounatouna (en macouchi : de l'eau, de l'eau). Le Tounatouna est un peu moins large mais un peu plus profond que le Courimata. Louc, vaillant et fidèle, me donne la main et guide avec sollicitude le pauvre « petit blanc » qui ne sait pas nager. Les femmes rient, d'un petit rire moitié affectueux, moitié moqueur. Ah ! c'est que les femmes indiennes nagent toutes comme des poissons. Cependant les dents me claquent quand je sors de l'eau. Toute cette hydrothérapie, qui serait excellente en d'autres temps, est mauvaise pour quelqu'un qui a la fièvre. Après m'avoir vigoureusement frictionné, mes Ouapichianes m'entraînent dans uue marche forcée au grand soleil.

D'un pied léger, sur un bacho pourri, nous passons ensuite le Paouich, qui va au Caracha Ioũa, lui-même affluent du Ouamoucou Ouãou, qui se jette dans le Takútú, un peu au sud de la serra do Piaõ.

Le campo change d'aspect. Mamelonné, ses coupoles étincellent de roches de quartz et de mica, blanches et brillantes. Sur un coteau voisin, couvert de quelques hectares de forêt épaisse à frondaisons verdoyantes, nous remarquons des nappes capricieuses de couleurs vives, estompant la masse sylvestre. La Forêt Vierge est en floraison éternelle, chaque essence fleurit à son époque. Maintenant ce sont les taouaris qui sont vêtus de ces magnifiques frondaisons couleur fleur de pêcher.

Nous laissons à notre gauche le sentier qui va au fort, éloigné d'ici de deux jours de marche (12 heures, 60 kilomètres), puis nous arrivons à la bicoque du vieil Ambrosio.

Nous nous rendons en quatre heures de la case d'Ambrosio à celle de Leopoldino.

Leopoldino. — C'est une région de rivières, presque toutes larges et profondes, se rendant au Takutú par le Ouamoucou Ouã. C'est d'abord le Sãarou, sur les bords duquel se trouvent la case du ouapichiane Pedro Chato et celle de son voisin le Yarecuna. Le Yarecuna a ici des amis à danser, ce sont dés gens de l'Amajari, qui ont fait douze jours de marche pour venir boire le payaouarou chez leur compatriote. Tous ont le chef orné d'acangatares défraîchies. L'orchestre est au grand complet : la petite flûte, faite d'un tibia de biche, marie ses sons doux et nasillards à la voix plus martiale du tambourin. Une chanson monotone se balance sur ce rythme sauvage. Puis c'est le Caracha Iouã avec la case de João, et le Tébéhuée avec les trois cases de Raymundo de Maracachite, de Raymundo Barbado et de Manduk. On arrive ensuite au Ouamoucou Ouã, la plus grande rivière de cette étape. On l'escalade en grimpant sur les branches de deux ou trois arbres tombés dans son lit. Vient ensuite l'Acajou Grande, qui coule dans un large marais encore inondé. En sortant du campo demi-boisé de cette rivière, on débouche sur le talus occidental d'une savane dénudée et on voyage sur la crête d'un magnifique belvédère naturel, d'où l'on peut contempler dans toute sa beauté la superbe chaîne du Yurucuque. Puis au pied des deux jolies petites montagnes de Paochide et de Queubaïde, au milieu d'une grande plaine herbeuse, on découvre trois cases, celle de Pedro de Maracachite et celles de Leopoldino et de son fils. Nous arrivons tard à la grande maloca de Leopoldino (un civilisé qui parle portugais), et nous partons de bonne heure pour la serra Cochade qui est à quatre heures.

Cochade. — Nous passons le Queubaïd Ouã dans un des ravins de la serra Queubaïd. Ensuite, après avoir traversé une petite forêt couvrant un des escarpements de cette contrée accidentée, après avoir passé la petite rivière du Souroumiou, nous arrivons à la case d'un Macouchi. Il n'est pas rare de trouver ainsi des groupes macouchis en plein pays ouapichiane ou inversement. La carte ethnographique de la contrée ne serait pas facile à dresser. Les deux tribus des Macouchis et des Ouapichianes, bien qu'ennemies, se sont complètement pénétrées. Le vieux Macouchi parle un peu ouapichiane, mais sa femme n'entend pas un mot de ce dialecte. Leur fils parle très bien les deux langues. Un peu plus loin, c'est la case de mon cuisinier, le ouapichiane Henri, qui me fut fidèle pendant un mois. Le brave garçon était doux et soumis et il avait certaines qualités que je prisais fort. Quand il était ivre, mais seulement quand il était ivre, il parlait un

peu anglais et portugais. A jeûn, il affirmait, avec raison peut-être, être incapable d'entendre un mot de ces deux langues. Puis après avoir traversé l'Od Ouã, qui va directement au Takutú et le Bitch Ouã, ainsi nommé depuis quelques années, parce qu'on y trouva alors un pecari récemment mort de vieillesse, on arrive à deux cases situées en face de la serra Cochade. Une de ces cases appartient à un vieux paget, l'autre à un grand jeune homme ouapichiane, blond, ayant le type absolument européen, ainsi que ses quatre sœurs qui habitent avec lui. Ici tout est nu, on ne voit que des tangues et des calembés. On distingue très bien la serra do Pião, qui est rive gauche du Takutú. La contrée entre Cochade et la serra do Pião est à peu près déserte. A la serra do Pião demeure le ouapichiane Raymundo, qui parle portugais et a fait un voyage chez les Maonpidiennes et les Ouayé-ouès. L'immense chaîne de Cuando Cuando s'étend devant nous, brumeuse, au nord-est. Passant le Takutú, qui ici a plus de cent mètres de large, je fais l'ascension de Cochade, sur un des sommets de laquelle on me montre l'emplacement où fut Tenette, ancien centre ouapichiane, aujourd'hui complètement disparu, mais dont les Indiens du voisinage entretiennent encore les antiques plantations de bananiers.

Une fête à Cochade. — Malgré les piãos qui nous exaspèrent le jour, et les carapanas qui nous empêchent de dormir la nuit, je prends du plaisir à Cochade. Je demeure dans la case du vieux paget. C'est un très grand médecin, mais qui se fait payer très cher. Il parle d'un ton ferme, autoritaire et convaincu : il a pour lui la science et la religion qui, pourtant, ne lui ont encore donné ni pantalon ni chemise. Il est vrai que la grande âme du philosophe sauvage est bien au-dessus de besoins aussi factices, fruits pernicieux d'une civilisation corrompue. Et qui n'aimerait à vivre dans ta belle prairie, ô vieux paget ! Écoutez, c'est la nuit. Il tombe du ciel ce pâle et mélancolique clair de lune, dont l'Équateur a le secret. De l'hospitalière maison de Pedro s'échappent, par la porte grande ouverte, les mugissements du cachiri. Des artistes indigènes soufflent, avec des contorsions de possédés, dans leurs sonores téiquiems, espèce de cornemuses, ressemblant pour la forme, les dimensions et le son, aux paxiubas du Rio Negro. Les vieillards se sont ornés le front de quatre raies noires transversales, dessinées au génipa, c'est le tatouage national dans les grands jours. Le gros bois creusé est plein jusqu'aux bords d'un cachiri de canne, qui m'a paru presque bon. Les quatre sœurs de Pedro, toutes les quatre jeunes, et trois de leurs com-

pagnes en visite à la case de Cochade, les cheveux dénoués, la gorge émue, la bouche ouverte et souriante, heureuses, dirigent une danse gracieuse que l'on mène en rond autour du grand vase aux libations. Leur mains sont petites et dans ces petites mains des espèces de castagnettes frémissent et rendent un son criard et un peu énervant. Leurs petits pieds battent en cadence l'argile durcie qui sert de parquet. Elles chantent, c'est la chanson indienne, méloppée étrange, douce et triste, chant à la fois passionné et résigné, que toute une race comprendrait, qui, du Canada à la Terre de Feu, remplit d'émotion l'âme de l'indigène, et que le blanc, égaré dans cette scène d'un autre âge, écoute étonné et ravi. Elles sont ici les nymphes mythologiques ! Où trouver un visage plus agréable et plus doux, des formes plus pures, un modelé plus ferme, des attaches plus pures, plus de grâce dans les mouvements, plus de jeunesse et plus de poésie ? Fatiguées, les jeunes danseuses se laissent tomber dans leur hamac, s'abandonnant à un rêve, leur beau corps qui se livre aux caresses du regard frémissant d'une émotion voluptueuse, l'œil perdu dans le vague, pensant peut-être à quelque chose. Et pendant que les téïquiems mugissent toujours dans le silence de la nuit et du désert, voici les jeunes filles qui sortent, et trottinent, jolis petits animaux nus, dans la prairie doucement baignée des flots de lumière tendre qui tombent de la Phébé des tropiques, et vont, avec de grandes calebasses percées, qu'elles portent sur la tête, chercher de l'eau au Takutú, qui coule là-bas au pied de la montagne. Oh ! il y aura des mariages cette nuit chez les Ouapichianes de Cochade !

De retour chez Leopoldino nous y voyons arriver des visiteurs. Ce sont trois habitants de Tourou Dekeuou, un homme et une femme ouapichiane et un paochiane, qui vont chez des amis du Amajari à une douzaine de jours d'ici. L'un est vêtu d'une acangatare et d'un paletot, l'autre d'un haut chapeau gris et la femme de perles. Tous trois sont tatoués au roucou et au génipa ; on voit qu'ils ont mis leur costume de fête. Quand ils arrivent à la case, l'un d'eux dit du dehors quelques mots pour informer de la visite. Déjà les gens de Leopoldino, qui s'étaient tenus sur le seuil de la porte, tant qu'ils n'avaient vu les visiteurs que de loin, étaient rentrés dans la maison selon l'usage de la politesse indienne. Les voyageurs, ayant déposé leurs panacous, attendaient. Un instant après, les femmes portèrent aux arrivants des calebasses pleines de cachiri, bientôt les hommes sortirent à leur tour, tout le monde but et une longue conversation s'engagea.

La terre Atorradi. — Je laisse derrière moi la terre hospitalière des Ouapichianes et fais route vers le sud. Je vais visiter les Atorradis, la plus belle des nations du massif de Caïirrit. Dans cinq heures nous serons à Ouichbine, le premier village Atorradi.

Dans un campo magnifique, nu, sans un arbuste, dominé par un magnifique panorama de montagnes, nous passons le Curati qui va au Takutú, en coulant entre Ouarriouée et Yurucuque, puis le Manauá, qui va au Uuamucú Uã et vient de la serra Pelladinha, puis le Cach Uã, qui coule dans un marais au pied de la serra Mauada. Ensuite le campo devient accidenté, herbeux ou boisé, semé de hauts rochers noirs; nous longeons la longue serra du Marurá et traversons plusieurs ruisseaux qui vont à l'Apacaná Uã ou au Marurá Uã; puis après avoir traversé le Uararabá Uã sur un pont indigène, fait d'un arbre jeté en travers, mais actuellement immergé, et d'une liane tendue guidant la marche et sur laquelle s'appuie la main, nous arrivons au joli petit village de Uichbina, dans un des plus beaux sites de la contrée, entre les montagnes de Marurá, de Curimiaõ, de Uichbina et de Caïirrit. C'est le premier village que nous rencontrons depuis Maracachite. Nous avons d'abord trouvé une case habitée et deux en construction, puis un groupe de quatre petites maisons coniques très rapprochées et entre lesquelles on a ménagé une petite place publique bien sarclée. Il y a à Ouichbine une vieille zamba venue de Uaraïp.

Le grand centre Atorradi était autrefois au lac des Ciganos (Sasas), ce lac est un marécage fort étendu pendant l'hiver, mais l'été presque à sec, que fait le Uararabá, en amont de Uichbina, au pied de Maroura Dekeuou. On l'appelle *Chichirane*, par corruption de *chichire carichie* (*chichire :* sasa, *carichie :* lac).

Ouichbine. — De Ouichbine on découvre toute la partie septentrionale de la cordillère de Caïirrit jusqu'à Ouacoume et au delà. La chaîne à laquelle on donne plus spécialement le nom de Caïirrit Dekeuou (montagne de la Lune) est par le travers du village. Cette chaîne a bien quinze cents mètres d'altitude absolue. Elle inspire aux Atorradis une frayeur superstitieuse. La montagne est maudite. Il n'y a personne là, personne n'y va chasser, on en a peur. Il y a des tribus de Canaémés, des Chiricoumes, des Coucoichis sur l'autre versant. L'an passé elle prit feu toute seule et brûla plusieurs jours, mais de jour seulement, de midi au coucher du soleil, la nuit elle ne brûlait plus. Il en arriva de même à Touaroude.

Avec les forêts de la cordillère de Caïirrit on entre dans le Matto Geral. Toute cette chaîne est inhabitée, excepté peut-être le versant sud où on a des chances de trouver des Canaémés.

Près de Uichbina, le Cuit Auaú n'a plus que quelques mètres de largeur. Il vient de Uanaurú, passe à l'ouest de Cariboine et de Chacoade et à l'est de Caïirrit et de Ouarouna.

L'explorateur Fernando. — Mon prédécesseur Fernando est bien connu ici. Il a laissé chez les Attoradis le plus mauvais souvenir. « Pour fuir les brigandages de ce misérable qui violait nos femmes et nos filles, pillait nos roças et nos poulaillers, me disent les Atorradis, nous nous dispersâmes dans les bois et les montagnes. Aujourd'hui notre nation est morcelée, divisée, affaiblie. »

Ce digne fazendeiro, entrepreneur de picada pour l'occasion, allait, armé d'un drapeau brésilien grand comme une montagne, et accompagné, tant qu'il y eût de la cachaça, d'une dizaine de ses compatriotes, chenapans du Ceara. Il se faisait traîner de force dans son hamac les jolies filles qu'il rencontrait. Il est bien possible que le drôle ait tout simplement été assassiné par les Atorradis, peu endurants de leur naturel et qu'indignaient les ignobles procédés de ce répugnant vaurien.

A trois heures de Ouichbine est Curati, autre petit village atorradi composé de trois cases. Nous nous y rendons en passant d'abord le Curati, large et profond torrent alors presqu'à sec, puis le Ouadicou Ouã, où se trouve une autre case atorradi, celle d'Antonio, et enfin trois petits igarapés qui se rendent également au Curati, la rivière de Chacoade. Nous avons contourné la montagne de Ouichbine en prenant par de hauts plateaux à demi boisés.

Curati. — De Curati nous nous dirigeons sur une autre capitale des Atorradis, Matiouiouine, situé sur la rive droite de l'Urubú.

Nous passons une autre fois le Curati, puis le Queubaïd Ouã, joli ruisseau aux eaux claires, et nous nous dirigeons vers le sud, longeant les flancs de Ouarriroude et de Chacoade. Nous avons sept heures de marche de Curati à Matiouiouine.

Matiouiouine. — Nous passons des igarapés à bordure boisée, l'Iouirre Ouã, le Ouaraboutoune Ouã, le Sacara Iouã, puis longeons Cariboine,

coupons dans une forêt le torrent appelé Tiquierre Ouã, et après avoir escaladé une chaîne de petits contreforts et les collines qui longent l'Urubú, nous arrivons à un gué de cette rivière, large en cet endroit d'une vingtaine de mètres et profonde d'un mètre cinquante. Un peu au delà, à l'est d'une jungle épaisse qui borde le cours d'eau, Matiouiouine, offrant, dispersées au milieu d'un immense « campo limpo », ses quatre maisons habitées et six autres en ruines. Matiouiouine doit son nom à une petite montagne voisine, de forme conique, et située sur la rive gauche de l'Ouãt Ouã (l'Urubú).

On se tue assez bien par ici. Deux assassinats ont été commis la lune dernière à Matiaouiouine par le fils du vieux Mondoui, mon hôte de Ouichbine. J'ai ce garçon-là dans ma troupe, il a l'air très doux. Dans un cachiri, il a assassiné de propos délibéré deux de ses camarades, qu'il a criblés de coups de couteau. Il ne dormait plus dans la case de son père, de peur de la vengeance des parents de ses victimes. Il se cachait dans la forêt et ne se séparait pas de son *couidarou* (casse-tête). Maintenant il se trouve en sécurité avec moi. Il paraît m'affectionner.

Nous allons contourner Touaroude au nord. Nous passons d'abord le Derre Ouã, puis arrivons à deux cases atorradis, situées sur les hauts plateaux que domine Touaroude. Ces deux cases sont bonnes, ovales, en clayonnage d'argile formant murailles. Ce sont les meilleures de la contrée du Rio Branco au Haut Trombetta, avec celles de José Capiuara de Ouaïnyame et de Leopoldino d'Aouarriouée. Ici les femmes font une poterie grossière.

Voyage autour de Touaroude. — Des deux cases de Touaroude on voit très bien Caïirrit et ses prolongements, et la lune (probablement un petit lac) qui a donné son nom à la chaîne. On ne peut dresser, en voyage, une bonne carte de cette cordillère. De ce côté-ci seulement je distingue trois chaînons parallèles qui, à l'œil se confondent presque, et dont il est bien difficile de donner le dessin et l'orientation. Dans le cas particulier de Caïirrit, la difficulté toujours grande de corriger l'optique est énorme. Enfin il y a, de plus, une particularité fort gênante : toutes ces montagnes ne sont pas nommées ; les Atorradis confondent les massifs et ne connaissent les noms que d'un petit nombre d'entre eux. Il faudrait aller soi-même explorer la chaîne, mais comme aucun des Indiens de la contrée ne consentirait, pour une telle besogne, à accompagner le voyageur, il faudrait amener un équipage d'Européens.

Quatre heures après notre départ de Matiouiouine, nous arrivons sur les bords de l'Aikoué Ouã. Nous avons suivi un sentier neuf à peine tracé. Ils ont abandonné celui qui passe au sud de Touaroude, d'ailleurs aussi mauvais et plus long, à la suite de meurtres commis dans cette région par les Canaémés de Ouacoume et de Ouarouname.

Nous avons encore sept heures de marche avant d'arriver à Namatchi Ouã, autre centre atorradi. Nous passons au nord de la forêt de Touaroude, dans un campo broussailleux fortement mêlé de matto. Après l'escalade d'une petite montagne couverte de silex blanc et jaune, le passage du Poucourite Ouã et de huit ou dix ruisseaux se rendant à cette rivière ou au Namatchi Ouã, nous traversons cette rivière de l'Agami (Namatchi signifie agami) (en Ouapichiane). La rivière de l'Agami est, à l'endroit où nous la traversons, presque aussi large que l'Urubú à Matiouiouine. Le village où nous nous arrêtons se compose de trois maisons, dont une seule est habitée. Çà été une rude journée aujourd'hui. Le temps paraît beaucoup plus long dans le matto que dans le campo : dans la forêt il n'y a pas d'horizon et il faut regarder où l'on pose les pieds, dans la savane on contemple un panorama toujours changeant et l'on rêve. Etrange pays que celui du versant oriental de Touaroude. Ici le campo est sillonné de sentiers innombrables que les tapiirs ont tracé dans leurs courses quotidiennes pour aller vaquer à leurs affaires. Plus loin, une bande de pécaris sort de la forêt et se rue sur ma troupe qui, étonnée et un peu effrayée, a le temps seulement de tuer un de ces animaux. Dans cette région, les cochons sauvages loin d'être féroces comme ceux du Mocajahi et de l'Anauá, fuient l'homme, même quand ils sont attaqués. Plus loin, une forêt basse et grêle, de laquelle émergent les plumeaux gigantesques des miritis ; dans le campo limpo, d'étranges amoncellements de pierre au sommet desquels sont juchés des palmiers de toute espèce ; dans un coin de forêt, en grand nombre, des ajoupas et des mouquins, œuvre des Atorradis ou peut-être des Canaémés ; parfois du sommet d'un plateau une grande échappée d'horizon vers les lointains de l'Orient, on voit alors les serras de la rive droite du Takutú isolées, ne formant nullement cordillères, jetées, au contraire là comme au hasard ; et dans le sentier mal dessiné, les ronces, les herbes coupantes déchirent les vêtements, les mains et le visage.

Namatchi Ouã. — Je m'installe dans une case qui a été abandonnée à la suite de la mort de son propriétaire, qui a été enterré dans son domicile,

ici, sous mon hamac. Les trois cases sont situées au milieu du campo limpo, et comme toujours, non pas exactement sur un point culminant, mais un peu à côté. D'ici nul horizon, on ne voit pas une montagne, pas même Touaroude. Pour embrasser l'ensemble de ce système il faut aller jusqu'à Chouna. De là on distingue très nettement Touaroude qui, avec sa grande coupole centrale et ses deux tourelles latérales, rappelle le Trocadéro. Les deux contreforts occidentaux, Poucourit Dekeuou et Doudare Dekeuou, les contreforts septentrionaux Coumati Ouã Dekeuou, Aïkoué Ouã Dekeuou, Cassoumi Oua Dekeuou et Ouarrire Ouã Dekeuou s'accusent nettement. Au sud, on voit se dessiner les hauts plateaux qui relient Touaroude à Ourouaye Taua. Et enfin, au nord-est, Namatchi Dekeuou qui donne son nom à notre rivière et à notre village.

Il y a dans la case à côté deux pagets de Ouintiae qui curent un vieux. Ce sont deux frères, l'un est paget-maître et l'autre apprenti. Le paget-maître a un ornement singulier et passablement compliqué. Cela consiste en une longue corde de coton, munie à chaque extrémité d'un petit bonnet de fer blanc et fixée par une épingle à la lèvre inférieure. Un cordon pend de chaque côté de la lèvre et est pour ainsi dire rivé à chaque bras par une plaque solidement maintenue par un fil de tucum, qui serre fortement l'avant-bras. Les deux pagets sont ivres du cachiri qu'ils ont bu et de la fumée de tabac qu'ils ont avalée pour s'inspirer. Ils chantent à tue-tête un air monotone et banal, qui symbolise la maladie, puis la maladie mise en fuite. Le patient chante aussi, également ivre. D'ici à peu, tous, sans doute, vont danser.

Le vieux, qui me prend en amitié, me fait des confidences. Il va parfois chez les Taroumans acheter des grages à manioc, instruments que les Taroumans sont seuls à fabriquer dans la contrée. Il me parle aussi des Ouayanas (les Roucouyennes de Crevaux), nation qu'il connaît de nom, et chez laquelle voyageait, me dit-il, il y a plusieurs lunes déjà, « un bon chef blanc ». Quand je lui apprends que « le bon chef blanc » était mon frère et qu'il a été tué par des Canaémés, le bon vieux, indigné, brandissant son arc, me demande si c'est loin. Il faudrait quelques jours de marche, en effet, à un malade surtout, pour se rendre de la Rivière du Namatchi, au pays des Tobas. Et puis ce n'est pas la peine d'aller si loin pour trouver des Canaémés. Le mois passé, les Chiricoumes de Yaraouaroune tuaient deux Atorradis de Namatchi, qu'ils surprenaient à la chasse. L'un d'eux est celui dont le cadavre mutilé repose là, tout près, sous mon hamac.

Les Mucambos. Chouna. — Chouna n'est guère qu'à deux heures de Namatchi. On passe le Takutú à une caxoeira, dans un endroit où la rivière a encore une trentaine de mètres de largeur, puis on traverse un petit affluent, le Ouãme Ouã, et l'on arrive à Chouna. Des collines déboisées qui bordent le Takutú, on embrasse un magnifique panorama. Grâce à la transparence de l'atmosphère, on peut distinguer les serras les plus lointaines du système de Caïirrit : Ouintiae, qui donne ses sources au Takutú, le Rio Branco de l'Est; Yamara, Paraouname, Ouachare, Camo, d'où descendent le Repunani, le Cuyuuini, le Yayore, l'Anauá et le Camo Ouâ.

Le village de Chouna, bâti sur la rive droite du Takutú, à un quart d'heure de cette rivière, est établi dans le contesté Anglo-Brésilien. Il ne se compose aujourd'hui que de deux cases abandonnées, temporairement habitées par des gens du Dad Ouã. Il y avait là, il y a quelques années, une dizaine de cases habitées par des descendants d'esclaves nègres fugitifs du Brésil. Leurs derniers survivants sont partis pour le Haut Couitaro. Les cases des nègres étaient absolument identiques à celle des Atorradis et dispersées comme elles dans le campo limpo. Au lieu d'enseigner quelques rudiments de la vie civilisée aux Indiens, les nègres se firent Indiens eux-mêmes. Ce qu'ils avaient connu de la civilisation n'était pas de nature à leur inspirer la religion de la chose. Les deux cases du Mirire Ouãour, les trois cases du Dad Ouã, sont aujourd'hui peuplées de métis Zambos et Zambas. C'est tout ce qui reste du passage des nègres à Chouna.

Ouaraïp. — Nous allons maintenant visiter Ouaraïp, le mucambo du Haut Repunani, en terre incontestablement anglaise. Nous traversons le Mirire Ouãour, large et profond comme le Namatchi Ouã, et cheminant dans un campo plat, ennuyeux, sans horizon, qui rappelle celui de Macapa, sans trouver de faîte de partage tant soit peu sensible entre les eaux qui vont à l'Essequiho et celles qui vont à l'Amazone ; passons successivement le Camourari, l'Aparouné, le Pariké, le Ouaouaïre, le Repunani, ruisseau large de dix mètres avec cinquante centimètres d'eau, le Ouaraïp Ouã, puis, après onze heures de marche depuis notre départ de Chouna, arrivons enfin au village de Ouaraïp.

Ouaraïp est le premier village anglais que je rencontre, aussi n'irai-je pas plus loin dans cette direction. Je voulais voir un « mucambo » sous pavillon anglais, mais ce n'était guère la peine. Ouaraïp a huit cases habitées, mais à part trois nègres qui vivent là à l'indienne, tout est atoradi,

sauf une demi-douzaine de métis. Il n'y a que les trois nègres qui entendent un peu l'anglais, encore n'y en a-t-il qu'un seul qui le parle à peu près passablement. Le *great attraction* de Ouaraïp est un petit lot de cinq chevaux mansos que les nègres ont acheté de l'Anglais du bas de la rivière en échange de canots qu'ils lui fabriquent ici. Ouaraïp est comme Matiouiouine ou Ouichbine, on y trouve assurément bien moins de civilisation et de ressources qu'à Maracachite ou à Canaouani. Les cases, fort misérables, sont éparpillées dans un coude du Ouaraïp Ouã, au milieu d'un campo broussailleux. Je ne trouve rien à acheter, ni caras, ni volailles, ni gibier, ni poisson.

Je vois faire du cachiri à la mode antique. Cette opération du masticage par les femmes est bel et bien dégoutante. Rien qui refroidisse comme de voir cracher dans un pot par une vieille sauvagesse édentée le breuvage qu'on a l'effronterie de vous offrir ensuite.

Les nègres sont partis dans la forêt, dans le Matto Geral, chercher du timbo : c'est de cette liane qu'ils se servent pour enivrer le poisson. Ils ne reviendront que dans huit jours, je ne les attendrai certainement pas.

Adieu Ouaraïp. Si les chauvins brésiliens se donnaient la peine de faire ce voyage, ils n'auraient pas une si grande ire contre l'Angleterre, qui ne s'occupe nullement d'eux de ce côté là. Tout ce qu'on raconte de l'activité anglaise sur la frontière est faux. James Percy, à Duruwow, est un vieux brave homme très ivrogne, qui a pour monomanie de faire dans chacune des tribus voisines le plus grand nombre possible d'enfants. Il en a douze qu'il a reconnus et adoptés, il en a de mères ouapichianes, atorradis, macuchis, paochianas et négresses. C'est sa manière à lui de faire de la propagande. Je rencontrai un de ses fils au passage du Repunani. Son père l'avait précédemment envoyé passer un an a Demerari pour le désauvagiser un peu. Le jeune homme était en quête de sa sœur et de sa maman. Depuis quatre ans passés elles n'étaient apparues à la maison du vieux Percy. Percy junior, depuis trois semaines battait la forêt et la prairie pour retrouver ces deux membres de sa famille. Rien.

Il y a un autre Anglais à Cuandou Cuando. On le dit marié, mauvais, dur, avare, âpre au gain. Les Indiens l'exècrent.

En somme, ces deux messieurs, si tant est qu'ils font de la propagande annexionniste, ont si mal réussi, que je puis affirmer qu'il n'existe pas, de Caïirrit à la Pacaraïma, plus de dix Indiens capables de comprendre, en anglais, autre chose que les deux vocables « *match* » et « *Goddam* ».

De retour à Chouna, je me dirigeai vers l'extrémité orientale du campo. On passe le Dad Ouã, l'Adorère Ouã, le Mirire Ouãoure et on arrive aux deux cases ouapichianes de Paraouname. D'abord le sentier traverse un campo limpo fortement mamelonné, puis le sentier cesse brusquement, et il faut se diriger au jugé à travers des campos broussailleux vers les habitations qui sont sur la lisière du grand bois.

Paraouname. — Les Ouapichianes de Paraouname forment un petit peuple de vingt-cinq individus environ, hommes, femmes et enfants, vivant en dehors de toutes relations, non seulement avec le monde civilisé mais encore avec le monde sauvage. Ils restent parfois jusqu'à quatre années sans recevoir de visites. Leurs voisins, les Atorradis, n'ont pour ainsi dire pas de communications avec eux. Ces malheureux avaient entendu parler des blancs, mais ils n'en avaient jamais vu. Ni étoffe, ni sabres, ni haches. Comme instruments de fer, quelques mauvais couteaux. Ils vivent fort misérables, ne s'aventurant guère à la chasse, par peur des Canaémés leurs voisins, ne pêchant pas faute de lacs ou de rivières. Je m'arrêtai là une quinzaine de jours à chasser, et franchis, accompagné de mes fidèles de Maracachite, les sources très rapprochées les unes des autres du Repunani, du Cuyuuini, du Yaore. Mais je ne pus déterminer, ni Louc ni les gens de Paraouname à passer avec moi la chaîne de partage, pour voir ces terribles Chiricoumes qui font tant de peur à leurs voisins.

Malade et seul aux mains d'une vieille indienne. — Puis un jour, en revenant de chasser, je me rappelle que je tombai inerte sur le sol en voulant gagner mon hamac. Depuis quelques semaines j'avais fréquemment le délire. J'avais complètement perdu l'appétit. Ma vue se troublait. Chaque accès de fièvre me faisait perdre connaissance. J'avais des hallucinations. Cette fois je tombai pour de bon. Ce devait être au commencement de septembre. Je dus garder le délire une quinzaine de jours environ. Quand je revins à moi j'étais dans une maloca vide, le soleil était haut, j'avais froid, une vieille Indienne, grande et maigre, était debout près de mon hamac, me chantant la chanson du paget, la chanson qui fait guérir. Mes hommes, fatigués d'attendre, étaient repartis à Maracachite avec mes malles, toute la population de Paraouname les avait accompagnés, seule la vieille que je voyais près de moi s'était dévouée. Bonne et chère vieille Indienne ! Pourquoi nos sentiments d'affection et de haine sont-ils également impuissants !

Ce n'est que dans les romans que l'on peut combler ses amis et se venger de ses persécuteurs. Je ne puis même pas donner le nom de la vieille ouapichiane, elle m'a dit qu'elle n'en avait pas, elle s'appelait tout uniment « *Mascounan* » : la vieille, la grand'mère.

Je fus repris bientôt d'un ardent désir de vivre. Je voulus guérir, et guéris.

Voyage solitaire dans le désert. — Bien que très faible et sans provisions, ce ne fut pas sans regret que je revins sur mes pas. Malheusement il est des cas où l'on ne peut entreprendre de se lancer d'une fois dans un grand itinéraire et où il est nécessaire d'essayer le terrain, de tâtonner, de s'y prendre à plusieurs reprises.

Le hamac roulé sur l'épaule, le couteau de chasse au côté, le fusil à la main, la sacoche en sautoir, après avoir embrassé *Mascounan* qui avait envie de pleurer, je repris d'un pas léger le chemin de Chouna. Seul, bien seul dans le désert, seul avec moi, sans un liard, sans le moindre bibelot d'échange, avec l'illusion d'être seul sur la terre, seul à contempler la scène du monde : je me suis toujours senti soulagé dans de pareils moments. Rien n'est plus propre à élever au-dessus des ennuis, des sottises, des turpitudes et des impuissances de la vie réelle que ce dialogue muet de la pensée et de l'infini.

Je revins ainsi à Maracachite, tantôt seul, tantôt avec un compagnon de route, mais, moins heureux que messire Jehan Froissart, je n'avais ni escarcelle ni destrier. J'allais un peu au hasard, heureux et riant tout seul. Et quand j'arrivais à Maracachite, je fus pris de ce regret amer qui nous envahit, quand, touchant le port après une heureuse traversée, on sent qu'il n'est point possible de prolonger le beau voyage de quelques semaines, de quelques mois, d'une éternité.

Incendie de la savane. — La nuit, en route, ou dans quelque maloca où l'on avait bien voulu me laisser accrocher mon hamac, je m'abimais des heures entières dans la contemplation de l'incendie du campo. Ah ! c'est un bien beau spectacle que celui de la prairie en feu, la nuit.

Sur la montagne, c'est un triangle de feu qui s'avance, projetant vers le ciel des étincelles qui tourbillonnent. La flamme dévore les herbes, lèche les rocs, traverse sans les incendier des bouquets de forêt, bien qu'elle se vautre, se roule, à leurs pieds. Le lendemain, le mont, calciné et noir,

dépouillé de sa parure d'herbes jaunies comme des moissons mûres, paraît avoir été tourmenté par quelque brûlante commotion volcanique. Les quarts et les micas, qui la veille, blancs et brillants étincelaient sous le soleil, paraissent avoir été passés à l'encre de Chine.

A l'horizon, sur le plateau, c'est une sinueuse rivière de feu, d'où se dégagent, comme des vapeurs, des nuages de fumée rougeâtre. On voit s'ouvrir de fantastiques perspectives, ici c'est un auto-da-fé, là, ce sont les palmiers que l'optique et l'imagination font promener comme des géants dans les flammes, les pieds dans le feu, la tête dans la fumée. Un coin de l'enfer apparaît. Et toujours un crépitement sinistre, que par un étrange effet d'acoustique vous croyez être sur vos talons quand vous détournez la tête.

Dans la plaine, on ne voit que la fumée qui, par moments s'élance et bondit. Le Moscou de Napoléon Ier ou le Paris de la Commune sont là, en bas. Puis l'incendie monte, escalade, grimpe sur les hauteurs, on croirait que la flamme court embraser le ciel. Le feu s'étage, un grand fleuve de feu descend en cascades, deux, quatre, dix affluents, des lacs, s'inscrivent au fur et à mesure sur cette carte pyrotechnique. Ou encore, l'incendie s'est ordonné en corps d'armée, voici le centre, voici les ailes, l'avant-garde et l'arrière-garde. Le crépitement c'est la fusillade. Maintenant c'est une ville qui brûle, ses remparts présentent un front de feu. La ville est à moitié noircie, l'incendie s'achève, le combat finit faute de combattants. Çà et là, rochers et palmiers dessinent des ruines de palais dans la fumée.

On laisse tomber une allumette enflammée dans le campo, et, s'il y a du vent, en voilà pour toute la nuit. Je m'offrais souvent ce plaisir.

L'hiver on n'a rien de ces beaux décors, c'est le campo nu, tel qu'il est, sans poésie, sous la pluie, couvert d'eau, sous un ciel gris.

De Namatchi Ouã je me rendis à Courati par un autre chemin, celui qui suit la rive droite du Takutú.

Les paysages de Takutú. — Il me fallut deux jours, soit environ quinze heures de marche, pour me rendre de Namatchi à Courati. J'avais un morceau de cassave dans ma poche et je savais que les ruisseaux ne me manqueraient pas en route. Ce campo de la rive droite du Takutú est absolument nu et presque complètement plat. Cependant, comme on se maintient constamment sur des plateaux d'une certaine altitude, les horizons ne sont pas trop limités. Ayant passé le Takutú de bonne heure, près de

Namatchi Ouã, j'arrivai comme le soleil était encore haut à Chitacarire (le tigre du fond des eaux), point où l'on passe le Takutú pour la seconde fois et où un ajoupa a été construit pour abriter les voyageurs. Le Takutú, à Chitecarire, a plus de cent mètres de largeur, on le passe à un amoncellement de pierres formant barrage. J'escaladai gaiement les rochers, puis, plongé jusqu'au cou dans le courant rapide, il me sembla un instant que ces eaux vivantes emportaient avec elles, vers le lointain océan, tout ce qui en moi avait pu causer et pouvait causer encore et mes souffrances et mes dégoûts. Et après un dîner fait d'un peu de cassave et d'eau de cachoeira, je dormis d'un sommeil profond et calme et me réveillai rajeuni.

J'avais encore huit heures de marche à faire pour arriver à Courati. On m'avait indiqué à Namatchi Ouã le nom de tous les cours d'eau que j'aurais à traverser. Hier c'étaient le Ouaïpoï, le Tukutú, le Iouirre Ouã, le Takeubarre Ouã, le Pacouba Iouã, le Queubaïd Ouã, puis une seconde fois le Takutú. Aujourd'hui je passerai Berriade Dekeuou, du sommet de laquelle on découvre toutes les chaînes entre Touaroude et Caïirrit, Couyarare Ouã, Seurane Ouã, l'Urubu, large de cent cinquante mètres, à un barrage de pierres, alors presque complètement à sec ; je longerai Tourouanare Dekeuou et passerai le Queubaïd Ouã et le Courati Ouã, pour arriver au village de Courati, chez mon ami Manduk.

Le sentier indien m'est familier, je n'ai nullement crainte de m'égarer, et puis consacrer toute mon attention à l'étude du paysage et de la topographie locale.

Cette promenade de deux jours, entre Namatchi et Courati, par la rive droite du Takutú, est une des plus belles que l'on puisse faire. Le campo en maint endroit couvert de pierres, souvent aussi mal pavé que telle rue de Manáos, est constamment élevé et domine des horizons de montagnes, successifs ou étagés. Au fond de ravins mollement dessinés, des igarapés boisés serpentent entre deux collines. Du sommet de Berriade, l'œil embrasse un nombre incalculable de montagnes, les unes éparses dans la plaine, isolées, sans ordre apparent, les autres faisant partie de la grande cordillère ou se rattachant à son système. A l'est, c'est Okodé, Bachaïroud sur la rive droite du Takutú, Diaétame, Tebourou sur la rive gauche. Au nord-est, c'est l'importante chaîne du Takutú, Dinoïde aux sources du Chaouaroure, Touroucoiroude, Piniade, Mamide, Berriade, Ridié Dekeupeu importantes et éparses dans la plaine, Rhade, plus élevée, Réouerade; Tourou Dekéou et Sirire, grandes montagnes d'environ mille mètres d'alti-

tude, centres ouapichianes de quelque importance, Coichinte; Cochade, que nous connaissons déjà. A l'ouest, c'est la chaîne de l'Urubu, dont les sommets atteignent environ huit cents mètres, Youroucouque, Piritade, Tambarre, Maroura, Courimian, Ouroumide, Araparapade, Araouadine, Mouriroude, mais dont les méridionaux sont beaucoup moins élevés : Tourouanare, Saakerade, Mououroude, Mourouide, Rematoue, Ouarriroude. Toutes ces montagnes forment autant de soulèvements distincts et ne sont soudées entre elles que par le plateau. La vallée de l'Urubu, plate et peu encaissée, coule au milieu de la chaîne. Ces montagnes de l'Urubu, avec leurs contours nets, les étranges vallées qu'elles ménagent entre leurs soulèvements parallèles, leurs singulières dénudations, dessinant un plan, un niveau ou une tranche de prairie sur leur masse boisée, sont au nombre des plus curieuses de la contrée. Telle, de la base au sommet, d'un côté est boisée, de l'autre nue. Une autre est gazonnée jusqu'à la moitié de la hauteur et son sommet est couvert de hautes forêts. Ici sont deux montagnes jumelles, l'une est couverte de hauts cèdres noirs, l'autre est une savane. Parfois, sur un haut mont boisé, c'est une immense diagonale large d'une centaine de mètres et couverte d'une herbe jaunie, faisant mieux ressortir par le contraste le vert noir, que l'éloignement fait paraître bleu foncé, de la forêt voisine. Ou encore ce sont des acajous chétifs grimpés à l'escalade de la montagne, parmi de gigantesques blocs blancs et noirs, qui sont là en équilibre, immobiles, arrêtés, comme craignant d'écraser dans leur chute les pauvres petits arbustes qui sont là, si modestes, à leurs pieds. Quelques-unes sont complètement pelées, telles que Queubaïde, Pelladinha, Maouade, Tourouanare, Ouarriroude, Berriade, Okodé, Bachaïroud, mais toutes ces hauteurs s'élèvent à moins de deux cents mètres au-dessus du plateau. Il semblerait que la forêt ne commence qu'au-dessus d'une certaine altitude. Cependant il est des pics boisés dès la base dont le sommet est nu : on dirait une tête chauve. D'autres fois, toute la montagne est boisée, sauf une grande clairière de gazon sur un flanc.

Au-dessus de la chaîne de l'Urubu apparaissent tous les chaînons de Caïirrit : Arikiriède, aux dimensions exiguës; Caïirrit, la Montagne par excellence, la plus élevée et la plus massive de la contrée; Baroudane, sa doublure; Ouanaourou, Cariboine, Chacoade et Ouarriroude, toutes parallèles entre elles; puis les chaînons du sud qui se perdent dans le vague des lointains bleus, Yaraouaroune gigantesque et mal famé, qui ressemble à une tour crénelée; à ses pieds Camayoue et Parouraït, qui se rapproche de

l'Urubu; Ouarouname, où il y a, dit-on, des Canaémés comme à Yaraouaroune, Ouacoume, qui donne ses sources à l'Urubu, et où vit une petite tribu de Macouchis, fort peu en odeur de sainteté auprès des Ouapichianes et des Atorradis. L'Urubu, lui-même (Ouãt Ouã) n'est pas sans intérêt. C'est au contraire une rivière qui mériterait une étude spéciale. Ses bords sont riches en escargots, absolument semblables à ceux de notre Europe, mais qui, l'été, sont tous morts. Ce n'est que l'hiver qu'ils sont vivants. Entre les rochers de la rivière on trouve les *boucoudis*, gros coquillages, espèces d'huîtres d'eau douce, qui, de même que les escargots, ne se trouvent vivants qu'à l'époque des grosses eaux. Enfin, les rives de l'Urubu sont un des paradis des piãos, des mosquitos, des maringouins et de toute la gent des *pragas*.

Chez Manduk, je ne trouve que les femmes et les enfants. L'homme est allé « chez les blancs ». Les enfants m'accompagnent à Maracachite. Nous allons coucher au Maroura, distant de cinq heures, et demain nous irons du Maroura au village, distant de onze heures de la rivière.

Retour à Maracachite et à Boâ Vista. — Nous prenons un nouveau sentier. Suivons d'abord la rive droite du Courati, passons dans un campo limpo quelque peu accidenté le Courati Ouã, le Quinia Ouâ, l'Iouirre Ouâ, igarapés à miritizals, puis le Ouadic Ouâ plus important, le Maca Ouâ, près duquel se trouvait il y a quelques années un petit centre Atorradi, traversons Ouichbine, dont les habitants ne peuvent dissimuler l'étonnement qu'ils éprouvent en me voyant encore vivant, et après avoir longé environ deux heures le Courati et le Cuit Auaú qui restent à notre gauche, à droite le Ouararaba et le Maroura, nous arrivons à cette dernière rivière, torrent profondément encaissé, alors à sec.

Le lendemain nous nous rendons à Maracachite par l'Apacana Ouâ, le Cach Ouâ, le Courimata'Ouâ, l'Aouatac Oouâ, le Bayecoure Pouna et le Coumourari. L'hiver, cette route est impraticable, les rivières pronfondément encaissées roulent de deux à quatre mètres d'eau, et les Indiens n'ont jeté de pont sur aucune d'elles. Ils les passent à la nage, ce qu'il leur serait impossible de faire s'ils avaient une malle sur la tête. L'été, phénomène constant dans la contrée, les igarapés ont moins d'eau dans la partie inférieure de leurs cours que dans la région des sources. Ce sont les miritizals qui donnent de l'eau, de la boue et des jungles. Maintenant le sentier est assez bon. A droite et à gauche on trouve beaucoup de miritizals qui sem-

blent faire cercle autour du voyageur. D'abord le grand miritizal de l'Apacana, grosse rivière de marécages, que l'hiver inonde sur plus de deux kilomètres. Le Cach Ouâ se passe presque à sec, à un barrage de pierres. A partir de là tous les igarapés coulent dans des jungles, jusques et y compris le Coumourari. Le plus laid de ces passages est celui du Bayecoure Pouna (la Piste du Tigre) qui, l'hiver, donne deux kilomètres d'eau et de boue. Actuellement (octobre), les terres sont à sec dans le cours inférieur des rivières.

En arrivant à Maracachite, je n'y trouvai pas au grand complet nos fidèles Ouapichianes ni mes bons hôtes de Paraouname. La plupart s'étaient dispersés, soit dans les fazendas, soit dans les malocas. Mais toutes mes malles étaient là, chez Joâo, intactes ; pas un paquet ne manquait à l'appel. En me voyant arriver, les Ouapichianes manifestèrent une joie que je crois sincère. « Nous t'avons abandonné parce que nous croyions que tu allais mourir et nous ne voulions pas qu'on nous accusât de t'avoir tué. » Chaque peuple a ses mœurs. Je savais trop bien que les gens de Maracachite disaient vrai pour leur garder rancune.

J'allais passer quelques jours à Boâ Vista pour compléter mes provisions. Les bons fazendeiras furent presque aussi admiratifs que devaient l'être plus tard les gens de mon village. Il va sans dire qu'aucun civilisé des campos n'avait jamais fait le voyage de Paraouname. Leurs connaissances géographiques ne dépassent pas le hameau de Ouaïnyame, et les agents indiens qu'ils envoient dans l'intérieur pour leur recruter des hommes ne dépassait pas Ouichbine. C'est pourtant bien simple d'aller à Paraouname et d'en revenir. « Docteur, me dit un jour sentencieusement mon ami le capitaõ Alfredo Venancio da Souza Cruz, les grandes actions sont comme les montagnes, il faut les regarder d'un peu loin pour les apprécier, de trop près on ne voit pas. »

Mœurs des Ouapichianes et des Atorradis. — Le type des Indiens de l'Amérique du Sud est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de refaire ici leur portrait en pied. Il suffira d'esquisser quelques particularités saillantes, constatées chez les tribus du Haut Rio Branco.

Ni les Ouapichianes, ni les Atorradis n'ont de barbe, si ce n'est quelques poils rares, courts et durs, sur la lèvre supérieure et au menton. Cependant les Macouchis sont plus barbus et la plupart des Paochianes ont la moustache et l'impériale tellement longues et fournies que la pre-

mière fois que je rencontrais des individus de cette tribu, je les pris pour des Annamites.

Le type ouapichiane est agréable, ils sont courts, trapus, robustes, bien faits mais un peu lourds, et leur visage, qui n'est pas laid, a une expression douce. L'Atorradi est plus élancé, plus beau, plus noble. Le profil est presque caucasique et le teint presque blanc. Il est beaucoup d'Atorradis qui ne sont pas plus foncés que des Andalous, des Siciliens ou des paysans du midi de la France. Les Ouapichianes sont généralement de couleur un peu plus foncée, vermillon obscur. J'ai trouvé souvent chez les femmes Atorradis une étonnante perfection de formes : le nez est aquilin, la bouche petite, les yeux droits, le regard vif, le visage noble, les attaches sont fines, les extrémités fort petites, l'ensemble charmant. Ce seraient là de superbes sujets pour le croisement. L'embonpoint est rare chez les femmes, qui, cependant ne sont pas maigres : elles ont plutôt l'aspect, avec leur démarche un peu grave, d'une statue bien portante, d'une galathée qui vient de se mettre à vivre. Mais chez les hommes, j'ai trouvé souvent, surtout à Matiouiouine et à Ouaraïp, le ventre, la tête et le port de feu Louis XVI. Ce que je ne m'explique pas, c'est l'air de prospérité de ces malheureux, plutôt accoutumés à la famine qu'à l'abondance : c'est là sans doute l'effet du cachiri.

Pour apprécier le type des femmes, — non pas en anthropologiste, car elles mettaient une trop grande répugnance à se laisser faire des mensurations, — mais en artiste, je les considérai sous deux aspects : de profil et vues de derrière. A ces points de vues la femme Atorradi est généralement irréprochable. Pas de ces parties charnues, pesantes, molles et tremblotantes, de ces cuisses énormes, de ces gros seins tombants, de ces articulations cachées sous des replis de graisse, de ces tailles carrées qui paraissent enflées, de ces formes ramassées et avachies, qui, si souvent enlaidissent les femmes Macouchis. Il me souvient d'avoir longuement regardé à Touaroude une Atorradi d'une cinquantaine d'années, qui marchait devant moi dans le sentier du campo. Vue ainsi de derrière, elle paraissait complètement nue. La tangue est maintenue à son poste au moyen d'un mince cordon de tucum qui serre la taille, faisant un léger sillon dans les chairs qui ne tardent pas à le recouvrir complètement. Toutes les chairs nécessaires y étaient, mais il ne s'en trouvait pas une once de trop, tout paraissait ferme, et les mouvements de la marche, en contractant les muscles, donnaient à chaque pas, à la vieille Indienne, des poses sculpturales. Je dois dire tout

de suite que la beauté atorradi est, en somme, une exception, et qu'en général le type indien est bien moins artistique que l'aryaque.

Un type franchement laid est celui de ces Zambos, et de ces Zambas que je rencontrai à Chouna et à Ouaraïp. C'est un mélange peu harmonique de ce qu'il y a de laideur chez l'Indien et de laideur chez le nègre. Mais cette population métisse est extrêmement vigoureuse, de haute taille, puissamment musclée et certainement plus robuste et plus endurante que les Indiens et que les nègres.

Le type de la *cabaeune* (la maison, la maloca) n'est pas absolument uniforme, cependant il n'est guère varié. Généralement les Indiens ont soin de bâtir leur case à une demie heure du plus prochain igarapé pour éviter d'être inondés pendant l'hiver. Cette particularité les oblige, pendant l'été, à boire une eau plus ou moins croupie, chaude et sale. Quelques-unes d'entre elles, le plus petit nombre, sont rectangulaires, les autres de forme ronde ou ovale, avec une porte d'un mètre de hauteur, un toit en cône aplati ressemblant assez à un four. On nettoie un coin de savane, on coupe dans la forêt des pieux que l'on plante tels quels, en rond, en les reliant entre eux avec des lianes; un grand poteau au milieu pour soutenir le toît en feuilles de palmier, et en quinze jours voilà une maison construite. Dans les grandes malocas, au lieu d'un seul poteau, on en compte jusqu'à sept à huit, auxquels on suspend, dix, quinze, vingt hamacs. Il y en a parfois deux couches superposées. Le mari et la femme ne couchent presque jamais dans le même hamac, chacun a le sien ainsi que chacun des enfants jusqu'au nourrisson exclusivement. La maloca est aussi le lieu d'habitation des chiens, des poules et des perroquets. Ce n'est pas toujours très poétique ces grandes malocas. Généralement les Indiens ne sont ni malpropres, ni sales, ni grossiers, cependant on en trouve. Et alors il se dégage du phalanstère ténébreux et enfumé, des bruits et des odeurs tout à fait réfractaires à l'idéalisation. Quelques maisons atorradis ne méritent réellement pas un autre nom que celui de huttes. Elles sont absolument côniques, sans le cercle de pieux pour soutenir l'échafaudage, la paille tombe jusqu'à terre, et de plus très petites, avec une porte étroite d'un mètre de hauteur que souvent la paille bouche complètement. De loin, je prenais ces cases attoradis pour des poulaillers, qui ont cette forme chez les Ouapichianes. A l'intérieur, les cabaeunes ouapichianes et atorradis portent au-dessus de la porte un ornement dont je n'ai constaté l'absence dans aucun cas. C'est une trophée de chasse : des têtes de cerf, des tibias du même, des mâchoires

de tapiir, vous disent que le maître de céans est un vaillant chasseur devant l'Eternel.

On s'en convaincrait aisément en regardant les vingt ou trente chiens qui se mettent à aboyer, bien moins terribles d'ailleurs que les fait la légende, dès qu'un visiteur entre dans la maloca. Cependant ces chiens ne sont point des coureurs de gibier, ils sont là seulement comme ornements vivants, absolument inutiles et fort peu nourris. Les tortues, leurs compagnes également captives, servent au moins à quelque chose, de temps à autre on les tue, on les mange, et leur carapace sert de siège à côté des petits bancs si bien décrits par Crevaux. En parlant après les hamacs, les chiens, les perroquets, les singes, les tortues, les petits bancs, des *bounes* (couis), on aura une idée du mobilier de la maloca. On trouve toujours dans une case d'indien quelques douzaines de *bounes* pendues par un crochet à une ficelle. Aux jours de grand cachiri les femmes apportent un coui plein jusqu'aux bords, à chacun des invités, et les coupes de l'amitié et de l'ivresse circulent à la ronde.

La vie domestique et économique des Ouapichianes et des Atorradis est en somme à peu près identiquement celle des Indiens en général. L'agriculture se réduit à la culture des roças; l'industrie à la fabrication des armes et des engins de pêche; le commerce à des voyages d'agrément auxquels l'échange d'une parure contre un instrument de musique, d'un fusil contre un chien, d'une râpe à manioc contre un couteau, servent de prétexte. Pour la vie domestique, les liens en sont passablement relâchés. Ils utilisent mal ce qu'ils ont. Ils récoltent tous du maïs mais ne s'en servent que pour en faire du cachiri. On trouve des roças de canne à sucre et ils n'utilisent la plante qu'en en mâchant la pulpe pour se désaltérer. Ils ont cependant des moulins primitifs à broyer la canne. Un gros pieu est fixé en terre. Un trou pratiqué dans le grossier appareil donne passage à un bâton appuyant sur une espèce de dent taillée dans le pieu. On prend la canne entre le bâton et la dent et le jus s'écoule. Une autre dent a été taillée un peu plus bas pour que le jus ne tombe pas à terre. Un grand coui est installé au-dessous de cette seconde dent. Un homme fait levier avec le bâton, un enfant maintient la canne en pression. C'est très lent et assez sale. Les Indiens n'utilisent qu'en cachiri le jus ainsi recueilli. Même ignorance pour ce qui est du tabac. Ils en récoltent de qualité supérieure, mais leur mode de préparation est détestable. Leur industrie, en dehors de la fabrication des armes et des engins de pêche, travail connu, s'occupe encore

de la préparation des calebasses. J'en ai trouvé pouvant contenir jusqu'à vingt litres. Elles sont généralement de forme sphérique ou ovoïde, on les perce d'un orifice à l'extrémité supérieure et on orne le vase d'arabesques variées, dessinées au génipa. Ce sont leurs cruches, leurs sceaux, leurs cuvettes, ils en ont de très grandes quantités, j'en ai compté jusqu'à dix douzaines dans une même maloca. Les couis, les catouris, les pagaras, sont également nombreux. La préparation des poisons est une des branches les plus intéressantes de l'industrie indienne, mais elle n'est guère prospère chez les Ouapichianes et les Atorradis. On trouve chez eux de magnifiques sarbacanes, longues de trois à quatre mètres, avec lesquelles ils lancent de petites flèches empoisonnées fixées à une petite boule de coton, mais ces sarbacanes viennent de chez les Mayongcong. C'est également des Mayongcong que leur vient l'ourari dont ils se servent.

Les Atorradis vont achèter des grages à manioc chez les Taroumans. Ce sont des planches un peu concaves, garnies en dedans d'épines fort dures. Non seulement ils en emportent pour leur usage personnel, mais chacun d'eux en achète pour les revendre. Ce sont les Indiens du Takutú qui viennent leur acheter ces produits, ainsi que des tambourins, des acangatares, du carajirú, des bâtons de brai pour les flèches. Mais il ne se vend guère par an, dans tout le district du Takutú et du Rio Branco, que quelques douzaines de chacun de ces objets. Ces échanges ne constituent pas un commerce régulier.

Tous les Indiens de cette contrée sont bien moins industrieux que ceux du Uaupès. Ils n'ont rien qui mérite de figurer dans une collection ethnographique. Ils n'ont rien qui leur soit spécial, et les objets et ustensiles qu'on trouve chez tous les Indiens sont travaillés fort grossièrement chez les nations du Caïirrit.

La vie domestique des Indiens de Guyane est également bien connue depuis Crevaux. Je n'entends parler ici que de quelques particularités qui m'ont paru originales dans la vie des Ouapichianes et des Atorradis. En premier lieu on doit citer la façon dont se font les mariages. Dans les malocas où il y a beaucpup de filles, on passe un jour à préparer un cachiri monstre et l'autre jour à le boire. C'est dans les cachiris que les filles sont enlevées : c'est là le mariage. Ils n'ont guère de relations sexuelles que surexcités par de grandes libations de cachiri. On peut affirmer que la plupart d'entre eux ont été conçus dans l'ivresse.

Un autre côté piquant du caractère indien est la foi aveugle qu'ont

dans nos remèdes pharmaceutiques les individus ayant eu quelques relations avec les civilisés. Je m'exécutais de bonne grâce : je droguis les gens, leur foi les guérissait. Je purgeais, je donnais de la quinine, des vomitifs, de l'arsenic, de l'arnica, de l'acide phénique, un peu à tort et à travers, mais avec un très grand sérieux, et les populations me bénissaient.

Les Atorradis ont une façon singulière de recevoir leurs amis. Quand un Atorradi reçoit des visiteurs il s'enfonce dans son hamac où il se dissimule en ramenant le hamac sur lui, et là, complètement enveloppé, il attend sans mot dire. Chacun vient à son tour, fait les politesses d'usage au maître de la maison, debout, puis se retire. Le maraud donne réellement audience. Cette coutume n'est pas spéciale aux Atorradis, mais c'est chez eux que je l'ai trouvée le plus caractéristique.

Chez nos deux tribus du campo oriental du Rio Branco comme chez toutes celles de Guyane, l'organisation politique et sociale est absolument embryonnaire. Les tuxáus (chefs) n'ont aucune autre autorité que celle que leur donnerait une grande supériorité individuelle, les pagets qui sont les médecins et les linguistes de la maloca ou de la tribu, ont peut-être une autorité un peu plus grande, mais d'un caractère absolument moral. C'est l'anarchie pure réalisée chez un peuple simple et sans besoins.

Cet état anarchique ne s'est établi et ne se maintient que grâce à certaines qualités qui ont entraîné avec elles de graves inconvénients. L'Indien endure sans murmurer de très grandes privations que ni le blanc ni le nègre ne supporteraient. Mais où est le mérite ? à endurer de cruelles privations sans se plaindre ou à savoir se procurer les choses nécessaires à la satisfaction des besoins ? L'Indien a pris la qualité héréditaire de vivre de presque rien, le civilisé celle de travailler énormément pour satisfaire des besoins factices toujours plus exigeants. Lequel est le plus heureux ? Répondre à ces questions serait refaire le *Discours* de Rousseau *sur l'Inégalité*.

Eux cependant ils sont heureux. Ils sont graves mais nullement sombres, à leurs heures ils sont joyeux et rieurs. Dès qu'ils sont un peu animés par le cachiri, ils crient comme des sourds et font entendre de longs rires stridents. Ils ont des loisirs, nul souci du lendemain, sont indifférents au passé et à l'avenir, plus libres que n'importe quels citoyens de France ou d'Amérique, sans chefs, sans fonctionnaires, leurs filles sont belles, leur tabac est bon, ils ont une boisson qui les enivre, n'ayant pas la notion de la perfectibilité ils ne se mettent pas en quatre pour progresser, en faut-il

davantage pour être heureux? Puis ils ont un grain de fatalisme musulman et de résignation indifférente que nous n'avons pas le bonheur de posséder, nous autres Européens. Une fois j'avais quatre fusils. Mes hommes ne chassaient plus et nous n'avions plus de provisions. Je leur en fis la remarque. « Nous n'avons plus ni plomb ni poudre, me dirent-ils, quand tu nous en donneras nous chasserons ». Il y avait trois jours qu'ils ne mangeaient que de la cassave. Quand ils sont fatigués ils s'arrêtent, fut-ce au milieu du campo et à cent mètres d'un igarapé; quand ils ont sommeil ils dorment et cependant si vous voulez les faire marcher, de jour et de nuit sans manger, ils vous obéiront, résignés, placides, indifférents. Ils aiment peu, ne haïssent guère : ce sont des sages. C'est surtout dans leur façon d'exercer l'hospitalité qu'ils sont intéressants. A cinquante mètres avant d'arriver à la case ou au village, les visiteurs poussent un grand cri pour informer de leur arrivée. Après les pourparlers d'usage ils entrent. On ne leur offre ni un siège ni un hamac, s'ils attendaient qu'on les invitât, ils resteraient constamment debout, les maîtres du lieu étant assis ou couchés. Installés sur les petits bancs et les carapaces de tortue, ils engagent la conversation. Bientôt une femme de la case apporte la cassave, une marmite contenant du piment bouilli, dépose le tout sur une natte, et maintenant visiteurs accroupissez-vous et régalez-vous. Ils plient les genoux et assis sur les talons, ils prennent un morceau de cassave qu'ils trempent dans la marmite. En cinq minutes ce repas modeste est terminé, la femme donne un coui plein d'eau pour qu'on se rince la bouche et qu'on se lave les mains. On se lève, on dit merci et c'est fini. Et ils ont raison d'en agir ainsi. Un ordinaire sobre fait le corps sain et l'âme heureuse. De temps à autre pourtant, comme de vrais civilisés, nos Indiens font la fête, un *grand cachiri*. Alors on s'empiffre du gibier et des poissons pêchés et tués par les hôtes, puis on boit. Ils boivent coup sur coup pour se procurer plus vite l'ivresse qui, dans le moment, est réputée le souverain bien. J'en ai vu boire en une demi-heure jusqu'à quatre ou cinq litres de cachiri. Ils le vomissent presque aussitôt après. C'est reçu, c'est la coutume, c'est de bonne société. Ils débarrassent ainsi leur estomac sans fausse honte, entre eux, entre amis, avec la plus grande désinvolture, sans bouger du hamac dans lequel ils se balançent, avec une certaine grâce, entre deux rires. Puis ils recommencent à boire. Bientôt ils sont ivres, ils parlent beaucoup, ils chantent, ils sont amoureux, et quand ils s'affaissent à terre ivres-morts, c'est sans doute pour y faire des rêves de fumeur d'opium ou de mâcheur de haschich.

Les lendemains de ces jours de fêtes ne sont pas aussi tristes que le poète voudrait nous le faire croire. D'abord on recommence; et tant qu'ils ont encore leur raison ils s'abandonnent à des délassements artistiques. Ils se donnent une matinée musicale et dansante. Ce sont de grands musiciens à leur manière. Leur musique, qui est éminemment celle du passé le plus primitif, pourrait bien, mieux comprise, devenir celle de l'avenir. L'orchestration laisse un peu à désirer, mais les instruments sont d'une originalité rare. C'est la flûte à deux ou trois trous, faite d'un tibia de cerf; le tambourin; le teiquiem plus haut décrit; le yéoué, bambou de deux mètres entouré au tiers de la hauteur d'un paquet de graines sonores. On secoue cet instrument, on en frappe la terre, on l'élève au-dessus de la tête à bras tendus en faisant force moulinets et grimaces. On a aussi le yaté, espèce d'arc dont la corde qui est passablement sonore, agite une calebasse à une de ses extrémités; et le maraca, la calebasse pleine de petits cailloux et munie d'un manche. Ajoutons enfin le tilélé, fait d'une douzaine de roseaux attachés latéralement et dont on tire un petit son aigre-doux.

Pendant que les uns boivent et que les autres dansent ou font de la musique, les gens graves, un peu isolés de la bande joyeuse, causent solennellement entre eux ou écoutent un orateur. Ce sont de grands parleurs et de beaux parleurs, j'aimais beaucoup leur chroniques pittoresques et leur éloquence imaginée. Leur langue est à la fois sonore et douce, très riche en voyelles, ils ont même notre *u* français. Le ouapichiane est une espèce de langue générale pour les tribus de Caiirrit. Les autres tribus ont chacune leur dialecte, mais toutes entendent le ouapichiane. Déjà les Atorradis, les hommes du moins, ont abandonné presque complètement leur ancien dialecte pour ne plus parler que le ouapichiane qui est là-bas l'idiome de la civilisation et du progrès.

Ces tribus (Ouapichianes, Atorradis, Taroumans, Moonpidiennes) ont des contes dans lesquels il est question d'aventures fabuleuses arrivées aux pagets et aux animaux de la contrée. Ces contes dénotent une assez grande pauvreté d'imagination. Dans quelques-unes de ces compositions une partie est chantée. On trouve aussi ces contes, plus ou moins modifiés, chez les créoles de la côte de Guyanne. A trois ans d'intervalle j'ai entendu les mêmes en créole chez les nègres de Cayenne et en ouapichiane chez les Atorradis. Il y en a de modernes dans lesquels on fait jouer aux blancs un rôle généralement ridicule.

Je ne laisserai pas nos Ouapichianes et nos Atorradis sans parler de

leurs parures. La parure est une très grosse affaire chez un peuple qui va nu. C'est peut-être la plus grande affaire de la vie, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Je ne sais si c'est à eux ou à elles que revient la palme de la coquetterie. Tout est motif à parure. Aussi bien ne traiterais-je point méthodiquement un sujet comme celui de la mode chez les sauvages. Les Ouapichianes, par exemple, se passent dans la cloison du nez une épingle à laquelle ils suspendent une pièce de métal. C'est, je crois, l'ancien signe distinctif de la tribu.

C'est passablement laid. Mais une coutume plus laide encore est celle qu'ils ont d'arracher aux jeunes filles les deux incisives du milieu de la mâchoire supérieure. Heureusement que ce n'est pas absolument général.

A côté du laid il y a le drôle. La coutume coolie de porter comme ornement des pièces d'argent passées en collier autour du cou ou tombant sur la poitrine est fort répandue chez les Ouapichianes. Mais c'est principalement aux enfants que cet ornement est réservé. Ces pièces sont généralement anglaises, ce sont des schellings et des demi-schellings. Cependant on en trouve des nationalités les plus inattendues : j'ai vu des Atorradis porter au cou des pièces de o fr. 50 à l'effigie de Napoléon III.

Après les pièces d'argent ou de nickel, il faut citer les perles, d'un usage bien plus général. Les perles sont le vêtement des femmes. Elles composent la tangue, seul voile nécessaire à la pudeur indienne, et quand la femme sauvage possède à discrétion les précieux grains colorés, elle s'en fabrique des bracelets, des colliers, des ceintures, aspire à s'en couvrir le corps. Quelques-unes en font une véritable débauche. Elles en ont des kilomètres sur le corps, aux poignets, aux chevilles, à la ceinture, au cou, mais pas comme les Galibis, au-dessus et au-dessous du mollet ; elles en ont deux fois, trois fois en un même endroit, d'énormes colliers faisant des centaines de fois le tour de la jambe et parfois superposés bien que de couleur différente. De bonnes femmes passent des journées entières, couchées sur le dos dans leur hamac, à enfiler avec une satisfaction visible des kilomètres de perles, pendant qu'un gros bébé qui déjà marche, va dans le hamac téter l'un après l'autre les seins maternels. Rien n'est plus drôle qu'une vieille femme vêtue d'une tangue et couverte de perles, mais ce costume va fort bien à une jeune et jolie fille.

Chez les hommes, l'usage de porter en sautoir de grands colliers est assez répandu. Ils en ont même de doubles passant sur les deux épaules,

fort gros, formés de cinq ou six cordons de perles parfois multicolores.

Les épingles jouent aussi un assez grand rôle dans l'ornementation indienne. Les Ouapichianes des deux sexes ne manquent jamais de s'en passer deux, quatre ou un plus grand nombre, dans la lèvre inférieure. Cet usage est chez eux bien plus général et plus exagéré que chez les Galibis. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous en portent. Cela ne les gêne guère, n'ayant pas l'habitude de s'embrasser.

On utilise aussi les boutons dont on fait des colliers, les boucles de pantalon, de vieux sous brésiliens (20 reis) tout noirs. On fait grand cas de certaines boules de verre creuses dont les enfants et les adultes se font des colliers qu'ils se passent autour du cou. Pour les marmots, les parents riches leur mettent au cou un collier de dents de porc. C'est un moyen infaillible de les rendre bons chasseurs.

Ces artistes ont cependant le bon goût de ne pas trop se tourmenter la chevelure. Les femmes ont les cheveux coupés « à la chien » sur le front, elles les portent longs sur les tempes et sur la nuque. Quand elles ont un peigne pour les fixer après les avoir enroulés, cette coiffure ne manque pas d'élégance. Les hommes portent les cheveux de la même manière mais plus courts. De la sorte, les uns et les autres ont un piquant cachet moyen-âge. Leur chevelure, qui est assez fine, serait irréprochable n'était la déplorable habitude qu'ils ont de l'enduire, dans les grands jours, de je ne sais quelle pommade onctueuse d'odeur suspecte. Un élégant de Namatchi Ouà n'entreprend pas un voyage de deux jours sans emporter avec lui le long étui en roseau dans lequel il met sa pommade.

La coutume de s'épiler n'est guère répandue, mais ils aimeraient beaucoup à se raser. Ces gens, à peu près imberbes, font beaucoup plus de cas d'un rasoir que de dix mètres d'étoffe. Cependant leur esthétique veut qu'on soit imberbe. Tout au plus tolère-t-elle les moustaches. Elle veut aussi qu'on ramène les cheveux sur le front. J'inspirais à certaines bonnes âmes je ne sais quelle répugnance mystérieuse avec mes cheveux droits sur la tête et ma barbe en broussaille. Il est évident que j'avais dans les traits quelque chose de sinistre et de fatidique.

Ils n'abusent pas non plus de la peinture. Quelques zébrures de génipa au front ou sur les cuisses, dans les grands jours. Parfois un tatouage sur le bras pour rappeler quelque action vaillante.

Les chaussures complètent le vêtement indien. Car les Indiens se fabriquent des chaussures quand ils ont de grandes marches à faire. Rien

n'est plus simple. Les explorateurs qui ont été obligés de marcher pieds nus avaient bien tort de ne pas se faire un peu savetiers. Les Ouapichianes taillent leurs *derkelis* (savates) dans des spathes de palmiers miritis qu'ils chauffent préalablement au feu pour les amollir. Ces derkelis sont fixés par une corde qui passe entre le gros orteil et l'index du pied et revient s'attacher derrière le talon, attachés d'ailleurs à la savate par des trous pratiqués de chaque côté. En voyage, ils se confectionnent chaque jour une paire de ces chaussures primitives, vite usées, mais fort utiles quand on a à passer des régions pierreuses.

Est-ce un vêtement, est-ce une parure *le païtéli ?* Ce n'est ni l'un ni l'autre, et pourtant le païtéli participe des deux. Les jeunes filles délicates s'asseyent sur une gracieuse natte concave qu'elles ont artistement tressée elles-mêmes, et elles sont là dans leur nudité comme un joli fruit sur un plat. Les autres ont la partie postérieure sale de poussière.

Un mot sur le calembé et la tangue et le sujet sera épuisé.

Les Ouapichianes portent un *tururi* (calembé) de toile bleue, large comme la main, tombant par devant de cinquante centimètres et par derrière de dix seulement. La longueur du calembé est dans une certaine mesure un indice de l'importance du personnage, parfois il tombe jusque sur les pieds, et dans ce pays ceux qui ne se mouchent pas avec les doigts se mouchent quelquefois avec leur calembé.

La tangue des femmes est le plus souvent de perles blanches et ornée au milieu d'une grande croix noire, singulier emblème en un tel endroit. La tangue est un peu plus large que la main, plus large que haute. Aussi quand elles se baissent est-ce d'une façon rigide, les jambes serrées. Et quand elles sont assises il ne faut pas qu'elles se relèvent trop brusquement.

Quand elles s'asseyent, elles ramènent le pied droit devant la seule partie de leur corps qui soit vêtue, mais parfois le mouvement réussit mal, ou bien encore quand elles se lèvent avec précipitation, le vêtement suit le mouvement général du corps et saute à moitié sur le ventre. C'est par la coquetterie et non pour la pudeur que la tangue a été inventée. On peut en dire autant de tout vêtement. Le vêtement n'a d'abord été qu'une parure, dans les pays chauds tout au moins. Le sauvage, à qui l'on donne pour la première fois une chemise, met ses perles par dessus. Ils appellent les vêtements les *cachourous* (perles, colliers) des blancs.

L'instinct de la propreté, assez développé cependant chez les Indiennes, le cède cependant à celui de la parure. On ne lave jamais les tangues

parce qu'elles ne seraient plus aussi jolies. On les met au rebut quand elles sentent trop mauvais.

Tel est le costume des Indiens Ouapichianes et Atorradis. Quand on leur donne des vêtements ils les mettent par dessus le calembé ou la tangue, par dessus les perles, les boutons et les boucles de pantalon. Il faut aller jusqu'à Maracachite ou à Canaouani pour trouver un Indien nu dans son pantalon et sa chemise, une Indienne sans tangue sous sa chemise et sa jupe. Ce sont des parures par dessus d'autres parures. Dans le dernier cas comme dans le premier, l'idée de pudeur n'entre pour rien ou entre pour bien peu de chose dans la recherche du vêtement.

IV. — DEUXIÈME VOYAGE VERS L'EST, DE MARACACHITE AU HAUT TROMBETTA

28 octobre 1884. — 22 février 1885.

Du Maracachite au Nansatchi Ouâ. — Installé dans la maloca de Joáo j'essayais d'arranger une troupe sûre pour pousser cette fois jusqu'aux Ouayanas, jusqu'à la côte. Et je passais mon temps à faire mes malles, à les refaire, à les réduire au plus petit volume possible.

Chaque fois qu'on se livre aux préparatifs toujours minutieux d'une nouvelle expédition, cette pensée, quelque peu amère, quoi qu'en disent les esprits forts, vous prend à la gorge. Se donner tant de mal pour arriver à mourir peut-être dans quelques jours, obscurément assassiné, abandonné dans le désert, noyé au passage de quelque cataracte ! Dans l'action on est fort mais dans le repos on est triste : la sensation de l'exil, l'ennui de la maladie, le dégoût de la vie sauvage m'accablent.

Aujourd'hui 11 novembre, orage et pluie, pour la première fois depuis des mois. Il n'y aura probablement pas de repiquete de Boyassú cette année, et l'été va se prolonger jusqu'en mars ou avril.

Mes Ouapichianes commencent à me paraître d'un vulgaire à faire pitié. La base de leur conversation roule sur leurs ennemis les Macouchis, qui sont, disent-ils, de mauvaises gens, des canaémés. Il y a canaémé et canaémé, m'expliquent-ils. Les Canaémés sont les indiens des tribus brabas : Chiricoumes, Jauapiris et autres. Mais il peut aussi y avoir des Canaémés dans une tribu *civilisée* comme celle des Atorradis. Ce sont les Indiens qui assassinent les gens. Il ne faut donc pas que j'aie de canaémés dans ma troupe et il faut que j'évite les tribus canaémés. Avec cent variantes sur ce thème, voilà la conversation dont ils me rebattent les oreilles.

Aujourd'hui 14, grosse fièvre, vomissements, perte de connaissance. Demain je pars. Ou trouverais-je une compensation à ma santé perdue ?

Touaroude. — En route. — Ma troupe se grossit de trois Atorradis, fuyards des fazendas de la rive droite. Ils m'accompagnent, disent-ils, jusque chez les blancs de la grande mer. Je suis bien certain qu'ils n'iront pas plus loin que leurs malocas respectives. L'Indien ment avec très grande gravité et un air de bonne foi candide.

Nous ne suivons pas le sentier que j'ai parcouru, pourtant nous sommes dans la même direction. D'un point à un autre il n'y a pas un seul sentier mais généralement trois ou quatre, ce qui prête à la confusion sans rien ajouter à l'utilité.

Je me laisse guider par ma troupe. Livré à lui-même, l'Indien a un rare génie pour procurer le chemin le plus mauvais possible. Entre un sentier bien sec dans une savane haute et des fondrières inondées dans quelque ravin, il n'hésite pas et prend la dernière route. Cela s'explique en partie par les besoins de sa chasse. C'est dans les endroits boueux, broussailleux, marécageux ou boisés, qu'on trouve de l'eau, même pendant l'été; que le gibier se rencontre.

N'ayant pas de relevé à faire jusqu'à la maison de Touaroude, je cause et regarde.

Le campo brûle de jour et de nuit. Comme les Hébreux dans le désert, nous sommes accompagnés de jour par une colonne de nuée, et de nuit par une colonne de feu. De jour, la fumée, rapidement poussée par le vent dans une direction unique, donne l'illusion d'un train de chemin de fer qui s'avance.

Nous traversons successivement tous les affluents de gauche du Cuit-Auau. Parfois les petites bordures de bois qui accompagnent le cours d'eau moyen s'interrompent brusquement pour faire place à une grande jungle dans laquelle il semble que la rivière se perde.

Mes trois fuyards des fazendas de la rive droite me racontent de drôles d'histoires à intention ironique à l'endroit des blancs. Parfois tel fazendeiro de Boâ-Vista est tout heureux ; il tient enfin une *tripolaçaõ*, cinq ou six *rapaz*, qu'il a envoyé chercher bien loin, à quatre ou cinq jours, près de Touaroude. Le lendemain matin quand il va réveiller ses hommes pour les envoyer au travail, il s'aperçoit avec stupeur qu'ils se sont tous enfuis pendant la nuit.

Nous allons lentement. Les Indiens sont de médiocres marcheurs. Ils marchent deux heures puis s'arrêtent, se reposent, perdent une heure. Ils partent tard et s'arrêtent tôt, comme pour ne marcher que pendant les heures chaudes de la journée. Ils ne peuvent fournir une moyenne supérieure à vingt kilomètres par jour.

Voici encore les gens de Maracachite qui mangent du Macouchi. Décidément, la base et la substance de la conversation ethnographique d'un Ouapichiane, du plus sauvage au plus civilisé, est la phrase suivante qu'il ressase de cent manières : « Les Macouchis sont canaémés, ils flèchent les gens, mais chez les Ouapichianes il n'y a pas de canaémés, les Ouapichianes sont bons. » Les Macouchis sont l'*erbfeind*, la nation ennemie, la vieille rivale des Ouapichianes.

L'heure du campement. — Quand on n'est pas gai en voyage, — cela arrive, — un des moments les plus goûtés est, sans conteste, l'heure du campement. On choisit une rivière et une petite clairière sous les arbres. Un grand feu qui servira à faire la cuisine et dont les restes brûleront toute la nuit pour écarter les fauves, est allumé sous les branchages. A l'entour, huit ou dix hamacs sont pendus aux arbres. Cinq ou six malles, quatre ou cinq paquets, sont épars dans les feuilles mortes qui jonchent le sol. La marmite et la cafetière bouillent fraternellement côte à côte à un petit feu isolé Sur une malle plate un dîner est servi. Des branches basses, accomodées en cabinet de toilette, portent le chapeau, la sacoche de voyage, le couteau-ceinturon, la couverture de laine du blanc qui, assis sur une autre malle, à la lueur d'une bougie, écrit en fumant sa pipe. Tous les Indiens sont occupés; l'un se fait des savates, les autres se baignent dans l'igarapé, l'autre cuisine de petits poissons qu'il vient de prendre. Trois fusils, des arcs, des flèches, sont debout au pied d'un gros arbre. Indiens et Indiennes sont nus aux bains, vêtus de tangue et de calembé au campement. Le blanc, tête nue, a de gros souliers, un pantalon de laine et une chemise de flanelle. La troupe emmène quelques perroquets privés qui crient et gesticulent attachés aux branches et sur les malles. Des couis pleins d'eau sont à terre. Le hamac du blanc, plus grand et meilleur que les autres, est solitaire. Un singe rôtit au feu du bivouac. Des ignames découpées attendent d'être bouillies. Une bouteille de piment pilé promet de l'appétit aux mangeurs. Puis, le dîner absorbé en dix minutes, quelques pipes, et dans la nuit profonde, livré au sommeil réparateur qui procure l'oubli et l'espérance, je

vais rêver que je suis Waldstein et que je commande à cent mille braves à larges bottes et à hauts panaches.

La marche. — Puis, à l'aube, on lève le camp et l'on s'en va, dans l'ordre inévitable de la file indienne, à travers les espaces de la savane nue et déserte. Si enragé qu'on soit d'opérations géodésiques et de mensurations anthropométriques, cela n'empêche pas de goûter à pleins poumons et à pleine âme la fraîcheur et la poésie des fugitifs instants crépusculaires. Puis c'est le soleil, les premières effluves chaudes, des rayons d'or qui se jouent dans l'herbe de la prairie, dans les feuillages des forêts, sur les lointains bleus des montagnes; le sourire de la nature, les ardeurs du printemps. « Arrête, ô fleuve, arrête, car ta beauté m'enivre et ma joie en est au faîte. » Mais le voyageur marche, « toujours poussé vers de nouveaux rivages. »

Maintenant la caravane traverse un miritizal et disparaît complètement dans la jungle. Plus loin c'est une grande rivière. Tous, bondissant de roche en roche, arrivons à l'autre rive après avoir sauté par dessus les courants, les remous, les tourbillons, les écumes et les fumées de la cachoeira. Plus bas un homme fait passer les malles sur un radeau qu'il dîrige en nagant.

La conversation indienne. — Viens ici, Joáo, nous allons causer un peu. Joáo est l'Indien le plus civilisé de ma troupe. Or, rien n'est moins intéressant qu'un Indien civilisé. C'est un brave homme cet Indien chez qui nous allons? — Oui. — On dit cependant que l'année dernière il a assassiné un de ses voisins ? — En vérité? — Qu'est-ce qui est la vérité? — Il est canaémé. — Pourquoi a-t-il tué son camarade ? — Je ne sais pas. — Mais est-ce un brave homme celui qui tue son camarade ? — Je ne sais pas. — Tu le connais beaucoup ce misérable ? — Oui. — Est-il ton parent ? Oui. — C'est ton cousin, ton frère, ton oncle! — Oui, c'est mon oncle. — Et celui qu'il a tué était-il aussi ton parent? — Oui, c'était mon frère. — Mais c'est un affreux scélérat celui qui tue ses parents ? — (Avec un geste de parfaite indifférence), oui. — C'est donc un grand misérable que ton oncle? — (Sur le même ton), oui. — Et Joáo sans hésitation aucune me conduit chez son oncle à qui il ne songe même pas à rapporter un traître mot de la conversation qu'il a eue avec le blanc. On peut s'assassiner entre Indiens, c'est pour des raisons que nous ne connaissons pas, nous n'avons rien à y voir.

Joáo n'est pas un aigle mais il excelle à fabriquer les flèches à trois pointes avec lesquelles on attaque les gros poissons. Dans sa maloca, des douzaines de ces flèches sont piquées dans la toiture. Mais Joáo veut se détacher. Il me débite alternativement les deux mauvaises raisons que dans leur malice naïve les Indiens vous servent quand ils ne veulent plus vous accompagner, « Blanc, c'est bien loin. » Il ne sais pas où je vais. « Et puis, ajoute-t-il, il y a des canaémés. »

Peu accommodant sur ces deux points, il l'est beaucoup sur tout le reste. Ce sont de bonnes gens que les Macouchis, dis, Joáo ? — Non, Monsieur ils sont canaémés. — Bah ! les Macouchis en disent autant des Ouapichianes. Les Macouchis sont de braves gens ? — Oui monsieur. Un Indien civilisé ne dément jamais un blanc en face. Il n'en est pas d'ailleurs moins haineux ni moins vindicatif pour cela.

Rien de curieux comme la conversation des Indiens civilisés.

Tu viens avec moi ? — Je ne sais pas. — Tu viens, prends ton hamac et allons-nous-en. L'Indien n'a nullement envie de vous suivre, mais il obéit, prend son hamac, vous accompagne, et fuit la nuit suivante. Il est rare que l'Indien dise non au blanc, mais il n'en fait pas moins à sa tête.

Pourquoi as-tu fui de ce blanc, il n'était donc pas bon ? — Si, monsieur, il était bon. — Pourquoi l'as-tu abandonné pour aller avec un autre que tu savais méchant ? — C'est vrai, monsieur, l'autre est méchant, il ne donne pas à manger et bat les gens. — Pourquoi ne reviens-tu pas avec le blanc qui était bon ? — Je ne sais pas.

J'arrive à Touaroude, épuisé. Ma santé ébranlée depuis quatre ans par une demi-douzaine de secousses terribles, ne peut même plus résister aux fatigues d'un petit voyage de quatre ou cinq jours de marche rapide.

Après un court repos je me décide à faire l'ascension de la chaîne qui a près de mille mètres de hauteur absolue.

La route par Touaroude (il n'y a plus de sentier), par les cols de la chaîne, franchit de hauts plateaux escarpés et boisés qui s'étendent entre les montagnes centrales et les contreforts. C'est plus long et plus mauvais que par l'Aikoué. On escalade des rochers à pic, on marche toujours au sommet de hauts plateaux rocailleux ou au fond de ravins humides, et on tombe parfois dans des « serrados » presque impénétrables. Au centre du grand plateau de Touaroude, plateau qui est un campo broussailleux, se trouvent deux cases inhabitées. De ce point on distingue fort bien la grande coupole centrale de Touaroude. C'est un énorme rocher noir qui d'un côté et à son

sommet est couvert de grands arbres serrés, poussés là comme des cheveux sur la tête.

Nous passons d'abord, dans des ravins, trois affluents du Maanadi, puis cette rivière, affluent de l'Urubu, puis au centre de la chaîne dans une région fort tourmentée et couverte de hautes forêts, le Coumati Ouâ et le Ouerrire Ouâ qui vont à l'Aïkoué, enfin sur les pentes orientales le Cach Ouâ et l'Otitioune qui vont au Namatchi Ouâ. Cette dernière rivière, qui a encore près de dix mètres de large à l'endroit où nous la franchissons, limite à l'est les hauts plateaux de Touaroude. Au-delà commencent les plateaux moyens, savanes zébrées de forêts, à l'extrémité desquelles, déjà dans le grand camp du Takutu, se trouvent les deux cases Atorradi des plateaux. Nous avons fait seize heures de marche depuis les deux maisons de Touaroude.

Aujourd'hui 21 novembre, repos au Namatchi des Plateaux. Le maître de la case d'a-côté a fait, l'an passé, un voyage chez les Ouayeoués et il se promet de n'y plus retourner. Le village de la rivière, où je passai lors de mon premier voyage, a été transporté à un kilomètre de là, de l'autre côté du Namatchi, et les trois cases ont été brûlées à la suite de la maladie du vieux que les pagets traitaient. L'incendie du village fut un des points de leur ordonnance.

Je me rendis au Namatchi de la rivière et là fus obligé d'attendre sept jours pour me refaire une nouvelle troupe. Tous nos gens de Macarachite, de Ouichbine et de Courati s'en retournaient chez eux. Je restai seul avec un petit Atorradi : Pedro. Les gens du Namatchi furent à Chouna me chercher des zambos pour me conduire chez les Taroumans et les Moonpidiennes.

Dilettantisme ou Namatchi Ouâ. — J'utilise mes loisirs à faire un peu d'ethnographie et de géographie.

Ces bons Indiens, qui ne sont pourtant pas voleurs, ont cependant, très développés, le goût et le génie du maraudage. L'un de mes hommes a intentionnellement laissé tombé mon trépied dans un des ravins de Touaroude. Pour reprendre l'objet et le rapporter, triomphant, à sa femme, il va faire cet affreux chemin de deux jours au lieu de prendre la route plus courte et meilleure de Chitecarire et de Berriade.

Dans l'oisiveté du désert on arrive à faire des constatations singulières. Voici huit jours de suite que je remarque que tous les soirs et tous les ma-

tins, de cinq à six heures, des volées de perroquets, babillards comme des enfants qui sortent de l'école, passent au-dessus de nos têtes en nous assourdissant de leurs cris. Où vont-ils, d'où viennent-ils? Que signifient ces voyages réguliers au lever et au coucher du soleil?

Pourquoi quand on chante la chanson du paget, les ayamis et les hoccos domestiques, qui forment la basse cour de mon hôte, se rapprochent-ils très près pour mieux entendre?

Elle est étrange la chanson indienne. Les Macouchis, les Ouapichianes, les Atorradis, les Taroumans, les Moonpidiennes, les Ouayeoués, les Taroumans, et la plupart des Indiens de Guyanne n'ont qu'une chanson. Tous la chantent, hommes et femmes, jeunes et vieux; elle sert à endormir les enfants au berceau et est employée par les pagets pour traiter les malades. C'est un rythme triste et monotone, simple mais non sans charme, condensant en quelques modulations la poésie de tout un peuple. On y adapte des paroles variables.

Je vivais à l'indienne, rêvant, couché tout le jour dans mon hamac. Car les Indiens ne se promènent pas comme nous pour le plaisir de marcher, de se dégourdir les jambes, ils ne vont pas ici ou là sans motif, et leur vie se passerait dans le hamac s'ils ne se trouvaient dans l'obligation matérielle de sortir de la maloca.

Par la porte de la maloca, machinalement, sans fin, je regardais le camp pour y découvrir les choses que l'œil ne voit pas. L'hiver c'est le non-être, l'automne c'est le mourir. On a parfois dans ces savanes des semaines entières d'un ciel revêtu de cette mélancolie étrange qui caractérise nos jours d'automne et qui est comme la poésie des approches de la mort. Et dans l'air se berçaient des meloppées bizarres, le rythme de la chanson du paget interrompu de temps à autre par quelques cris aigus des oiseaux des forêts.

Puis je parlais de géographie avec le vieux du Namatchi Ouâ. Il m'apprit qu'aux sources de la rivière, près de l'Ourouaye, se trouvait un village de cinq cases Atorradis. Dans la forêt du nord de Ouintiae on trouve deux malocas ouapichianes. Mais il n'existe pas de chemins de Namatchi Ouâ ou de Chouna pour Ouintiae ni l'Ourouaye.

Les Indiens du Rio Branco, j'entends les plus civilisés, ceux qui parlent portugais, quand ils se rendent du Takutu au Mapouerre, ne se doutent pas le moins du monde qu'ils laissent la terre brésilienne pour voyager en terre anglaise puis revenir en terre brésilienne. Ils savent qu'ils

vont chez des amis, les Taroumans et les Ouayeoués, que le chemin est long et pénible, et qu'un peu au sud de la route sont embusqués des Chiricoumes, des Coucoichis et autres canaémés. Mais on ne fera jamais entrer dans la tête d'un de ces Indiens que tous les blancs ne sont pas de la même nation.

Et toujours c'était l'étude de la parure. Je notai, pour ainsi dire sur le vif, la façon dont les beautés du Namatchi portaient leurs colliers de perles. Elles en ont au-dessus du genou, lesquelles sont presque toujours de couleur bleue; à la cheville, à la ceinture, généralement bleues comme celles du genou; au poignet, au bras touchant l'aisselle; le tout large comme la main et souvent épais comme un doigt. Au cou elles portent des colliers ovales, simples ou doubles, de perles plus grosses. Les vieilles femmes ne sont pas moins friandes que les jeunes. C'est fort drôle de voir la passion d'enfant de ces vieilles sauvagesses nues pour les perles fausses et les bijoux de cuivre. Toutes, beautés fraîches ou fleurs séchées, rivalisaient de zèle. Elles m'apportaient ananas et papayes par douzaines, et tout ce qu'elles avaient. On ne saurait rien refuser à de si séduisants bijoux.

Je trouvais aisément le placement de mon cuivre comme celui de mon verre. Hommes et femmes ont les oreilles, la lèvre inférieure et la cloison du nez percées pour y passer des ornements quelconques. Partout où je voyais un trou j'y accrochais un de mes pendants d'oreilles à dix centimes. C'est ainsi que je devins populaire chez les Atorradis du Namatchi Ouâ.

La fin du campo. — Enfin, on m'a arrangé six porteurs de Chouna, trois hommes et trois femmes, et nous partons. Trois hommes du Namatchi nous accompagnent.

Aujourd'hui 25 novembre, nous arrivons à Chouna par un chemin un peu plus au sud que celui que j'avais suivi la première fois.

Les gens de Chouna n'habitent que temporairement le village, leurs cases sont au Dad Ouâ, leurs roças sont à la montagne de Chouna, à deux heures au moins du village et à trois du Dad Ouâ.

La ligne ouest de Chouna passe un peu au nord de la Serra, et va entre Touaroude et Ourouaye. Ouacoume paraît dans le fond, un peu au sud de l'Ourouaye qu'il prolonge. Le mont Ountiae est à peu près exactement au sud de Chouna, à une quarantaine de kilomètres de distance.

Dans une région mamelonnée, coupée de ruisseaux à sec, nous passons derrière la montagne de Chouna, qui, vue de l'est, est un énorme rocher noir, lisse et nu.

De Chouna au Mirireouâoure nous mettons six heures. Je relève dans mon itinéraire l'Irare Ouâ, deux petits igarapés, puis le Masse Ouâ, le Chouna Ouâ, ensuite deux autres petits igarapés, puis enfin le Pouéébarre Ouâ et l'Adorère. Tout est à sec, sauf l'Adorère, le plus important de ces cours d'eau. A gauche, nous longeons la petite montagne boisée de Ouarriroud. Le Mirireouâoure, qui reçoit tous les igarapés précédents, est un affluent important du Takútú. Il a vingt mètres de largeur à l'endroit où nous le traversons, à un barrage de pierres. Toute cette contrée est une savane brousailleuse fortement accidentée.

Il nous arrive un habitant de Vintiae qui se joint à l'expédition. Il veut bien me fournir des renseignements topographiques sur son district. Vintiae, me dit-il, est un peu plus important que la montagne de Chouna, ainsi que Paraouname de l'ouest. Yamara et Paraouname de l'est sont à peu près de l'importance de cette montagne. Ouachare et Camo sont comme Touaroude. Généralement les Indiens se souviennent admirablement des montagnes qu'ils ont vues, du nom des rivières qu'ils ont traversées, des endroits où l'on trouve des malocas, des détails géographiques les plus insignifiants.

Pour remercier le Ouapichiane de Vintiae de ses renseignements et me faire l'ami de mes hommes du Namatchi Ouâ et de Chouna, je donne du café à tout le monde. Les Indiens boivent très bien le café, le thé, le vin, et n'hésitent pas, sans le moindre apprentissage, à trouver tout cela excellent. On sait leur passion pour le tafia. Il leur serait facile de se procurer ces douceurs en agrandissant leur roça et en en vendant les produits. Mais ils semblent attendre qu'Allah leur envoie la probande. Ils sont apathiques comme des musulmans.

Aujourd'hui 29, j'ai couru dans le campo après un tapir que j'ai tué à coups de révolver. Crevaux parle d'un tapir furieux comme d'une chose terrible; c'est comme si on parlait en termes dramatiques d'un mouton enragé.

Nous passons le Sourouba Ionâ qui va au Mirireouâoure. A gauche nous laissons le Soucouretonne qui prend sa source dans une île de forêt, à côté du sentier. Une maloca est cachée dans le petit bois. Jusqu'au Soucouretonne, sous affluent du Repunani, la savane est nue, sans un arbuste, semée de hautes coupoles isolées. De chaîne de partage, point.

On remonte ensuite le Taroumanre Ouâ, deux igarapés, puis le Ouerriare Ouâ, le Ouiche Ouâ, tous complètement à sec et coulant entre de larges

bordures de bois, puis on passe le Repunani à une petite montagne boisée, qui est rive gauche. Le Repunani, à cet endroit, a encore six mètres de large et trois de profondeur, mais il est à sec. Nous y rencontrons, par bonheur, encore une flaque d'eau. Du Mirireouâoure au Repunani, on compte six heures de marche.

J'ai dans ma troupe un jeune sauvage très grave et très majestueux, vêtu d'une acangatare. Nous l'avons trouvé au milieu de nous en nous réveillant au Mirireouâoure, poussé là comme un champignon pendant la nuit. Il ne dit ni d'où il vient ni où il va. Il est vraiment intéressant, autant que peut l'être un Indien tout nu. Serait-ce un agent politique? Jouerait-il ou aspirerait-il à jouer dans sa tribu quelque rôle administratif ou sacerdotal? Ce garçon là m'intrigue. Il parle trop peu et nous regarde, mes hommes et moi, de trop haut, pour voyager seulement pour se former le cœur et l'esprit. Quel peut être ce Télémaque? Il est plus que probable que le mystérieux chevalier errant vient simplement d'accomplir un voyage d'un mois ou deux pour acheter l'acangatare qui lui orne le chef. C'est la possession de ce noble objet qui le rend si digne et si hautain. On sait que tout galon, épaulette, toge ou acangatare, donnent à ceux qui les portent un air de supériorité.

Nous trouvons très fréquemment des cases brûlées, ce qui ne prouve pas précisément que la population ait diminué, mais seulement qu'elle a le goût des déplacements.

Les bordures boisées deviennent de plus en plus épaisses, nous marchons dans d'étroites savanes, clairières sans horizon; d'épais brouillards nous cachent le soleil qui paraît comme malade à travers leur voile.

A peu de distance du Repunani commence la forêt de Cabé Iouá large de deux lieues. Nous passons cinq igarapés à sec et arrivons au Cabé Iouá, étroit ruisseau lui-même, mais qui a de l'eau tout l'été. La région est montagneuse.

Nous trouvons au Moucha Iouá, qui est en cet endroit presque aussi large que le Repunani au passage de la petite montagne, trois cases Atorradis. Nos gens sont pauvres, nous ne trouvons rien à acheter, et comme nous avons été malheureux à la chasse ces jours derniers, il faut nous résigner à n'avoir jusqu'au Yaore, pour ordinaire quotidien, que de la cassave et du piment. Mes Indiens, lourdement chargés, supportent avec gaieté nos privations et nos marches forcées.

Passons le Rod Ouâ puis arrivons à l'Uerrire Ouâ par une forêt où

dominent les maripas (ouerrire en ouapichiane). Un peu avant d'arriver au Ouerrire, au milieu du campo, se trouvaient trois ou quatre pieds d'acajou francs, alors chargés de fruits mûrs. Bonne aubaine pour des estomacs criant famine. Pourtant on ne se rassasie pas avec des acajous, pas plus qu'avec des prunes ou des cerises.

Mais ma troupe est stoïque. Ils détaillent avec une minutie passionnée tout ce qui se trouve dans mes malles puis ils ajoutent : « Et avec tout cela ne pas trouver à acheter à manger ! » Alors ils rient de toutes leurs forces, et, brandissant leur arc, ils ajoutent : « Toutes les richesses des blancs ne valent pas un bon arc de bois de cèdre. » Et les malheureux partent en chasse pour se reposer d'une course de huit heures. Ils reviennent une heure après, et les sceptiques : « Nos arcs ne valent pas mieux que tes richesses, ici la forêt est aussi pauvre que la maloca. » Et ils se consolent en fumant des cigarettes dans leur hamac et en racontant des histoires des jours d'abondance.

Nous sommes à l'étroit dans un paysage ennuyeux. Nous longeons de près la chaîne des montagnes centrales mais nous sommes ici sur les plateaux inférieurs et nous ne voyons pas même Ouachare ni Camo.

Le pays est sillonné d'innombrables ruisseaux. Toutes ces rivières, jusqu'au Takutú, et même jusqu'au Rio Branco, peuvent être aisément traversées l'été. Mais l'hiver il est nombre d'entre elles qui sont trop larges pour qu'on y jette un pont fait d'un arbre abattu. Alors il faudrait absolument trouver un gué, car il n'est pas possible de passer les malles à la nage. Je ne sais s'il serait possible de trouver partout ces gués nécessaires.

L'approche du grand bois remplit ma troupe d'allégresse. L'Indien est chez lui dans la forêt vierge, comme le poisson dans l'eau. Le soir, autour des marmites, les groupes chantent et rient en s'entretenant de la canoue (la forêt). Car l'usage du repas en commun ne me paraît pas aussi répandu chez les Indiens que certains voyageurs se sont plu à le raconter. Quand il y a des femmes dans la troupe elles font la cuisine pour leur mari et les amis de leur mari, cela fait autant de marmites à part.

Je ne me suis jamais beaucoup préoccupé des vivres pour mes hommes, les Indiens se nourrissent comme ils peuvent, ils trouvent cela naturel. Mais j'ai toujours eu un patron de leur race qui mangeait avec moi et était absolument à mon régime. Cela flatte les camarades.

Après le dîner, autour du feu du campement, je faisais souvent faire de la musique par mes artistes indigènes. L'un deux était épris d'une pas-

sion aussi violente que malheureuse pour l'accordéon, les autres y allaient de leur flûte, qui de son tambourin, d'autres chantaient, cela faisait un charivari tellement horrible, que je finissais par rire aux éclats. L'essentiel en voyage, et même partout, est de conserver sa bonne humeur, le plus précieux des biens.

Arrivée au Matto geral. — 1er décembre. — La grande forêt s'annonce par des transitions successives : des bois de plus en plus grands, semés de clairières; des campos de plus en plus petits.

Nous passons après le Ouerrire deux petits igarapés à sec, puis nous entrons dans le *matto geral* qui commence sur la rive droite du Couyoouini. On y trouve cinq ruisseaux, puis le Canâoua Ouâ, plus important, puis on arrive au Couyoouini qui a vingt-cinq mètres de large et que nous passons à un gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous avons mis quatre heures du Ouerrire au Couyoouini.

D'ici, le Couyoouini est désert jusqu'aux sources. A quatre jours de pirogue en aval, près du confluent avec le Tchipe Ouâ il y a une case Atorradi.

Sur l'autre rive c'est la Forêt Vierge, le grand bois, ininterrompu jusqu'à Cayenne. On ne peut penser sans frémir à l'horrible situation où vous mettrait, au milieu de ces forêts désertes, une entorse pourtant si facile à attraper à chaque pas qu'on fait dans ces broussailles et ces fondrières.

Ma troupe commence à me donner d'alarmants symptômes de mauvaise volonté. Mes hommes sont beaucoup plus raisonnables, plus maniables, moins désireux de m'abandonner, de retourner sur leurs pas, plus prompts à exécuter mes ordres, plus complaisants, plus contents de leur sort, quand ils souffrent depuis deux ou trois jours de la privation presque complète de nourriture que quand ils ont bien mangé. Pour être paradoxal, cela n'en est pas moins la vérité absolue constatée par tous ceux qui ont fait travailler les Indiens. Ainsi nous avons trouvé du poisson au Couyoouini et voilà que mes hommes commencent à être mauvaises têtes. Ils sont désespérés de ne pas trouver de pirogues pour descendre le Couyoouini jusqu'au Tchipe Ouâ. Ce chemin ne ferait pas du tout mon affaire et l'absence de ces pirogues, que les Touroumans ont l'habitude de laisser là, paraît-il, quand ils reviennent de faire leurs voyages chez les Atorradis, m'enchante. Pourvu qu'ils ne repartent pas tous pour le Namatchi Ouâ demain matin ! Ils sont bien capables de m'abandonner ici, libre si je veux de continuer mon

chemin tout seul. Ils m'avaient pourtant affirmé qu'ils ne pensaient point à descendre le Couyououni, mais que, conformément à mon désir, nous irions par terre jusqu'au Tchipe Ouâ par le sentier qui coupe le Yaore. *Pão, panno et pão,* « du pain, de la toile et du bâton » dit le proverbe local, voilà ce qu'il faut à l'Indien.

Prenant le prétexte des pirogues qui manquent, ils viennent de me déclarer qu'ils veulent s'en retourner. Demain c'est le 2 décembre. Seras-tu Austerlitz ou le coup d'Etat?

Ils s'engagent à vous conduire à un mois de chez eux, et à mi-chemin il vous déclarent qu'ils ne vont pas plus loin. Parfois même ils fuient sans rien dire au risque de vous laisser mourir de faim dans le désert. Et je suis seul, je ne dispose d'aucun moyen coercitif. Ah si j'avais un de ces équipages de Zanzibarites qui traversent l'Afrique de la mer des Indes à l'Atlantique! A quoi tiennent les grandes renommées.

2 Décembre. — Ils se sont décidés à poursuivre.

Nous passons cinq petits igarapés à sec puis nous arrivons au Bayecoure Ouâ qui a encore un peu d'eau. D'heure en heure nous rencontrons quelques vestiges du passage des Taroumans et des Atorradis, un ajoupa sur le bord d'un ruisseau, un panacou abandonné. La forêt est épaisse, chaude, humide et silencieuse.

Après le Bayecoure Ouâ trois igarapés à sec, puis le Yamara Ouâ qui est comme le Bayecoure, puis l'Iriquichi, grand affluent du Couyououini, à peu près de l'importance du Moucha Iouâ.

Nous avons six heures de marche depuis le Couyououini.

Ces marauds ne font que ruminer et geindre. Il vaudrait bien mieux retourner, disent-ils. Dès qu'il s'agit de faire un voyage dépassant la limite de leur tribu, ils ne marchent qu'à contre-cœur, obéissant mal et ne pensant qu'à fuir. Or, il n'est pas si facile de renouveler son équipage dans chaque tribu nouvelle sur le territoire de laquelle on arrive, ou l'ayant renouvelé, de se servir du nouveau; pour cela il faudrait parler tous les dialectes.

La connaissance des dialectes est d'une extrême importance. Grâce à elle, le cantonnement dans quelque tribu vierge de toute civilisation européenne deviendrait possible et serait extrêmement fructueux, surtout si l'on avait eu soin de se faire accompagner de quelques civilisés énergiques, déterminés, prêts à tout.

3 décembre. — Après l'Iriquichi-Iouâ, nous passons un petit igarapé

à sec, l'Aïchère; cinq petits igarapés à sec; le Mab Ouâ avec une flaque d'eau sale; trois petits igarapés à sec, le Tamanouâ ouà dont le lit est fait d'une boue humide. Nous avons huit heures de marche et n'avons pas trouvé d'eau potable. C'est une eau boueuse et fétide qu'il nous faut boire.

Nous sommes tellement brisés par ces premiers jours de marche en forêt que nous nous endormons de suite, malgré la soif et la faim.

La marche en forêt. — Quand on n'a pas l'habitude du sentier de la forêt vierge ou quand on l'a perdue, rien n'est dur comme le voyage dans le grand bois.

Mille petits ennuis rendent la marche insupportable. Les lianes vous prennent les pieds et vous tombez; une branche épineuse accroche votre chapeau au passage et quand vous vous retournez, il est à dix pas derrière vous. Pendant que vous vous relevez ou que vous retournez prendre votre couvre-chef, ceux qui sont devant font du chemin, vous ne reconnaissez plus le sentier à peine tracé et vous vous perdez dans la forêt.

Parfois le sentier traverse une fondrière. A chaque mètre, il faut sauter de un ou deux pieds en haut ou en bas. Le sentier est brusquement interrompu par la végétation, et il faut en chercher la suite dans les fourrés à quinze pas alentour. Ou bien encore, vos hommes sont devant vous, assez loin. Vous suivez le sentier. Tout à coup il bifurque et les deux pistes suivent à peu près la même direction ; vous criez, on ne vous entend pas, que faire ?

Une distraction et me voici perdu dans la forêt. L'état ordinaire de l'Indien est de ne penser à rien du tout, c'est ce qui fait des Indiens les plus heureux des hommes. Ils oublient facilement mon existence surtout maintenant que nous sommes en froid. Je crie, cherche le sentier, le retrouve, le reperds et finis par rejoindre ma troupe. Ce sentier ne vaut absolument rien, il est problématique même pour les Indiens qui cinquante fois par jour le perdent. Il est plein d'arbres tombés, souvent les uns sur les autres, formant des barricades dans les broussailles. On trouve tellement de ces colonnes couchées à terre, qu'on s'étonne qu'il ne vous en tombe pas plus souvent sur la tête. Ce sont ceux-là qui ne l'ont vue qu'en peinture qui ont fait des descriptions enthousiastes de la forêt vierge des Tropiques : c'est sale, laid, en désordre, mal peigné, plein d'épines et de ronces, humide et chaud. Ce qui frappe, c'est le désordre et le parasitisme de la végétation.

Il n'est pas d'occupation stupide comme de marcher à pas rapides,

sautant les obstacles, la tête baissée pour ne pas en perdre un seul de vue, dans une forêt vierge en suivant un sentier d'Indien. Toutes les facultés physiques et intellectuelles sont occupées d'un seul objet, la conservation de l'individu : ne pas se briser la tête contre cette branche, se déchirer le visage à cette ronce, se casser le cou en tombant dans ce précipice : voilà de quoi, et exclusivement, l'esprit est occupé toute la journée. A la fin du jour on se sent devenir d'une stupidité exaspérante; exténué, faisant de suprêmes efforts, sautant, courant, à pas pressés, tête baissée, sans rien dire, sans rien voir, sans penser à rien, hébété, furieux, rageur : c'est idiot.

Ce serait un tableau de genre assez réussi que celui de la marche dans la forêt. Dans la forêt obscure et épaisse, huit indiens, deux ou trois conservant encore qui, une loque de chemise, qui de pantalon; quatre sont chargés de malles, quatre de panacous. Tête baissée, le corps plié, passant les fourrés, couchés pour passer sous un gros arbre tombé, la malle sur le dos avec des fondrières de chaque côté. Une liane a pris le pied de l'un qui tombe; un autre se débat avec une ronce qui s'est entortillée autour de sa jambe qu'elle déchire ; celui qui est devant, le guide, ayant perdu le sentier, le cherche dans les fourrés, s'ouvrant un chemin avec son sabre; une branche projetée par un quatrième qui vient de bondir pour franchir un obstacle cingle le visage d'un cinquième. Le blanc, costume connu, les jambes et les bras écartés, la tête dans un buisson de maripa, lutte contre une épine qui lui a tiré la chemise du pantalon, son chapeau est pendu à dix pas en arrière à une branche, un Indien tend la main pour le décrocher et le rapporter à son maître, un autre escalade un échafaudage d'arbres tombés. Et le soir, au feu du campement, on se tire mutuellement les épines et les insectes qui sont entrées pendant le jour dans toutes les parties du corps.

L'eczéma. — Et puis il y avait mon eczéma. Je le gardai huit mois cet eczéma. Après avoir perdu mon acide phénique dans mon naufrage du Cuit-Auaú, quand je n'eus plus sous la main la sève de l'arbre de marais qu'ils appellent lacre, j'usai du suc corrosif de l'amande de l'acajou vert. Ce suc forme une croûte noire qui tombe après la dessication qui dure dix jours. Tout cela est assez douloureux, le moindre mouvement fait mal, le matin, la première demi-heure, je souffrais comme un damné, puis cela s'échauffait. Je chassai plus de dix fois ces espèces de plaques lépreuses, mais elles revenaient en d'autres endroits; jamais je n'avais eu le sang aussi

complètement vicié. Comme tout cela est intéressant et poétique ! Mais il est bon de tout dire. Le patriotisme, le dévoûment, puis la fatalité, m'ont poussé dans cette voie des voyages pour laquelle je n'ai, en somme, ni préférence ni aversion, étant, par tempérament, assez disposé, après le quart-d'heure de joie ou de colère, à accepter tous les événements quels qu'ils soient, comme on accepte la pluie et le beau temps. Mais on est pris aujourd'hui de la rage d'explorer, il n'est pas de lycéen qui ne rêve une fois en sa vie d'être le Christophe Colomb de quelque rivière ou de quelque tribu, comme s'il y avait à cela grand mérite. Or, l'exposé des petites misères du métier fera peut-être plus pour modérer ces ardeurs dignes d'un meilleur emploi que de dramatiques récits des périls bravés et des difficultés surmontées.

Mauvaise volonté des Atorradis. — Aujourd'hui, nos Atorradis viennent de comploter entre eux, ils s'en retourneront s'il n'y a pas d'oubas au Yaore. Quel plaisir de voyager avec de pareils drôles qui m'avaient si solennellement promis au début de me conduire chez les Moonpidiennes ! S'ils m'abandonnent, je construirai un radeau, y chargerai mes malles, descendrai le Yaore et arriverai tout seul chez les Taroumans.

C'est bien peu connaître les sauvages que s'imaginer qu'on peut obtenir d'eux par la mansuétude et la persuasion, la bonne foi et la bonne volonté. Il est aujourd'hui bon nombre d'honnêtes gens qui se figurent que pour traverser les tribus d'Afrique ou d'Amérique, il suffit d'avoir à la bouche et dans le cœur les maximes de fraternité zoologique à la mode aujourd'hui. Sans appareil de force, vous avez des chances sérieuses de ne pas traverser trois tribus. L'appareil de force inspire la crainte, et en cela il est excellent. De plus, il est bien des cas où il devient absolument indispensable pour triompher de la mauvaise foi et de l'hostilité des indigènes. Ces gens-là, souvent, ou tout au moins quelques-uns d'entre eux, méprisent, insultent et au besoin volent et tuent celui qu'ils ne craignent pas : il faut être au milieu d'eux puissant autant que riche. L'idée contraire qui ferait volontiers voyager chez les sauvages et les barbares des espèces d'apôtres laïques, moines mendiants de la science, tête et pieds nus et la bouche en cœur, est inspirée par cet absurde paradoxe de Jean-Jacques Rousseau, que l'homme de la nature vaut mieux que l'homme de la civilisation. Pour certains ultra-fraternitaires, ce sont ces pauvres sauvages qui ont toujours raison et ces brigands de civilisés qui ont toujours tort. Le sauvage n'a qu'une idée, traiter

le blanc comme un frère en Jésus-Christ; le civilisé ne pense qu'à une chose, persécuter cruellement le pauvre sauvage et finalement le massacrer. Comme si un explorateur était un guerroyeur, comme si la chose dont il a besoin par dessus tout n'était pas la paix ! Ces amis de l'éducation sentimentale des anthropophages ne pardonneront jamais à Stanley, type parfait, modèle accompli du voyageur contemporain, d'avoir brûlé quelques villages de nègres féroces et d'avoir exterminé ces fauves à face humaine, quand leurs hordes l'attaquaient. Etre missionnaire évangélique est une chose, et être missionnaire scientifique en est une autre. Etre mangé par des cannibales doit être pour un ministre du vrai Dieu une chose peine de douceur et tout à fait désirable : cela vaut à ces messieurs comme qui dirait un fauteuil d'orchestre en paradis. Mais pour nous autres, pauvres laïques : quatre lignes de nécrologie dans les Bulletins géographiques, un petit buste dans quelque jardin de province! Et quand nous ne sommes plus que poussière, une imperceptible notice, souvent inexacte, dans quelque Biographie Michaud !

Mais que faire quand on est tout seul à la merci des sauvages ?

Nous suivons un sentier ridicule, toujours tournant, dans un terrain peu accidenté, presque plat. J'ai deux de mes Atorradis du Namatchi Ouâ qui deviennent très agaçants. Ce sont deux gros garçons aux traits épais, fausses et paresseuses créatures; il faut autant que possible éviter d'employer ces complexions lymphatiques. Mes deux zambos, deux grands diables, maigres et musculeux, taillés à coups de hache et tout semblables à des Wallons, sont les deux meilleurs hommes de ma troupe, laborieux, ingénieux et soumis.

La nuit. — C'est la nuit, le vent souffle dans les feuilles, de vieux arbres pourris craquent et tombent avec un bruit d'ouragan, la forêt est pleine du hurlement des singes. Mais tout se tait quand le tigre se met à rugir. L'obscurité est profonde et des feux voltigent autour de nous. Roulés dans leurs hamacs, mes hommes bavardent comme dans un salon, et de temps à autre crient : « Tais-toi, » aux tigres qui troublent la conversation. C'est le plus grand des zambos qui a la parole, il raconte avec beaucoup de flegme qu'un de mes patrons, mon vieil ami Airoup, de Maracachite, a la mauvaise habitude de tuer quelquefois ses voisins, de les faire cuire et de les manger, après quoi il va les pleurant et maudissant les Chiricounes qui ont assassiné ses amis dans la forêt. Depuis, des civilisés de Bôa Vista m'ont

également affirmé le fait. Ce ne serait même pas pour fabriquer des élixirs cabalistiques, ce qui serait une circonstance atténuante, que le vieux paget dépèce ses connaissances, mais uniquement pour satisfaire une passion condamnable mais impérieuse pour nos côtelettes. Le grand zambo apprécie sévèrement la conduite du vieux camarade : « Aouna caïmène », dit-il, ce qui signifie à peu près : « Ce n'est pas gentil. »

4 décembre. — Aujourd'hui, six heures de marche. Nous ne faisons guère que 15 kilomètres par jour à cause des difficultés de la marche et des sinuosités du sentier. Le gibier est très rare. Nous passons aujourd'hui un autre Aïchère qui est plus important que celui de l'ouest et qui a un peu d'eau, puis l'Aramanhore qui est à sec, et nous arrivons enfin au Yaore qui a une trentaine de mètres là où nous le rencontrons.

J'ai été tellement assailli par les chiques et les carapates que j'en ai le corps enflé. On se familiarise vite avec les chiques, on en est quitte, pour les extraire, de s'enfoncer un canif ou une aiguille dans les chairs; mais les carapates ne peuvent être expulsés qu'en coupant la chair avec des ciseaux, et elles laissent dans leur ancien domicile je ne sais quel venin qui occasionne des pustules dont la guérison demande parfois plus d'un mois.

Nous commençons à avoir du gibier. Ici les cochons sauvages ne sont pas rares, et, même pourchassés, ils fuient l'homme. Il vaut mieux, autant qu'on peut, voyager sur les rivières, on se fatigue moins et on y souffre moins de la faim. La Savane et la forêt fournissent peu de poisson et de gibier au voyageur.

Nous trouvons providentiellement une pirogue en amont du point où nous atteignons le Yaore. Les Taroumans sont des gens aimables et prévenants pour leurs visiteurs.

Deux de nos hommes s'en vont. Ils m'ont dit qu'ils voulaient s'en retourner, je les ai payés et ils ont disparu comme par enchantement, sans dire adieu ni à moi ni aux autres.

Descente du Yaore. — 5 décembre. — Aujourd'hui, je navigue sur le Yaore, petite rivière de vingt à trente mètres dont la direction générale est est. Nous faisons environ cinq heures de canotage. La pirogue est faite pour prendre deux ou trois pêcheurs, et nous sommes six là-dedans, avec quatre malles et un pagara. C'est tout simplement insensé, nous n'avons pas coulé aujourd'hui, mais nous coulerons probablement demain. Nous avons passé plusieurs embouchures d'affluents, d'abord à gauche l'Ich Ouâ, puis

à droite le Zab Ouâ et le Caradi Ouâ, puis encore à gauche le Patira Ouâ et deux émissaires de lacs.

Nous avons passé de petites chûtes, la rivière a beaucoup de rochers et de rapides, mais elle n'a pas de plages de sable; la végétation est assez maigre.

6 décembre. — La rivière est très riche en excellents poissons. Nous en avons aujourd'hui une cinquantaine de kilos, de plus j'ai tué un tapir et un porc sauvage, ce qui charge d'autant la pirogue déjà trop chargée; cette nuit nous allons boucanner tout cela.

Nous passons de petites cachoeiras, nombreuses, mais peu dangereuses. Aujourd'hui, c'est huit heures d'exercices d'équilibre, c'est-à-dire de navigation en pirogue, juché à la cîme d'une malle. Je ne me suis jamais expliqué comment, dans certains moments, on peut arriver à faire volontairement dépendre sa vie d'une étourderie d'un sauvage.

A notre droite se trouve la chaîne du Yaore élevée d'environ 500 mètres. Plus au sud, la chaîne de Camo, entre Bourboure Ouâ et Camo Ouâ, chaîne qui a peut-être mille mètres de hauteur.

Nous avons passé aujourd'hui plusieurs bouches d'affluents, à droite, le Coudoui, le Maraca, le Carichie qui draine paraît-il un grand lac; à gauche l'Aïté, à droite, l'Amanhou Ouâ, puis encore à gauche le Mab qui paraît important, puis à droite, le Piriti et le Baraka. Nous nous arrêtons à une cachoeira où mes hommes me montrent une tête grossièrement dessinée à l'entaille sur un rocher, c'est Schomburgk qui a fait son portrait ici, disent les Atorradis. Le vieux voyageur est légendaire de l'Essequibo à l'Orénoque.

On trouve toujours beaucoup de petits rapides et de bouches de petits lacs.

7 décembre. — Imprudent comme un Indien, je navigue maintenant la nuit. Nous passons quatre rapides par un faible clair de lune. On finit par perdre l'instinct du danger et la notion de la conservation.

La rivière augmente sensiblement en largeur mais peu en profondeur à mesure qu'on approche de l'embouchure. Passons à droite le Déésouli, puis à gauche l'Arimerac et le Polito, encore à droite le Nrénan Ouâ, puis le Boureboure Ouâ, presque aussi important que le Yaore; le Marina, à gauche l'Apiti, encore à droite, l'Aïchère, puis, dans une région de lacs, on arrive au barrage des Caripounes. Ces énormes blocs de granit, disent les Atorradis, sont autant de guerriers Caripounes qui furent tués dans une

attaque contre les Taroumans et ensuite métamorphosés en pierres. En aval, on trouve encore, à droite, le Tarouman Ouâ et l'Ité Ouâ, à gauche, le Teebarre Ouâ et au confluent avec le Tchipe Ouâ, le rocher du Paouich.

Je compte aujourd'hui quatorze heures de pirogue, de Schomburgk au confluent du Tchipe Ouâ. Au confluent le Yaore est moins important que le Tchipe Ouâ, mais un peu en amont de son confluent la largeur du Yaore égale celle de l'autre cours d'eau et atteint environ une cinquantaine de mètres. Ce sont deux rivières sœurs, d'égale importance. Le Yaore est complètement désert, du confluent à ses sources.

Le Haut Essequibo et les Taroumans.—8 décembre.—Voici ce fameux Rio Sipo qui fait tant rêver les bonnes gens de Boâ Vista. Il y a longtemps que j'avais deviné que c'était l'Essequibo. En face du confluent du Yaore se trouve un ajoupa précédant un abatis. Un peu en aval et du même côté on trouve ensuite le Tara, affluent de quelque importance qui contourne les deux montagnes de Ouaranac et de Atihé. On passe quatre cachœiras, puis la grande chûte du Tamanoi, sur la rive droite, la bouche de la rivière Tamanoi qui vient de Ouaranac et celle du grand affluent du Bouna Ouâ qui vient de hautes montagnes peu connues ; puis, à six heures de pirogue de la bouche du Yaore, sur la rive orientale du fleuve, on arrive à deux habitations taroumans.

Ces maisons sont coniques comme celles des Atorradis mais sont un peu plus grandes. Les deux cases, entourées d'une immense roça, sont construites dans la forêt, de la rivière on ne les aperçoit pas, masquées qu'elles sont par une bordure de forêt conservée à dessein.

La race est laide et rachitique, les beaux types sont très rares. Un des plus intéressants que j'aie rencontrés chez les Taroumans est celui d'un vieux paget chauve, à figure avenante et intelligente, qui habite l'une des deux cases du Tamanoi. L'étoffe ici a presque complètement disparu. Le calembé est le plus souvent d'écorce d'arbre, la tangue de perles subsiste. Les Taroumans ne connaissent guère les Anglais dont ils ne voient que très rarement les explorateurs ; ils en parlent comme d'une race lointaine d'hommes blancs qui leur est absolument étrangère. En revanche, ils comblent de prévenances et d'attentions les Atorradis, leurs bons voisins, qu'ils appellent Ouapichianes, et dont un certain nombre d'entre eux parlent la langue.

Les Taroumans sont une race craintive. Quand, pour expérimenter

leur bravoure, je décharge mon revolver, ces pauvres gens courent se cacher dans la forêt. Je demande des renseignements à ceux d'entre eux qui parlent ouapichiane, ils ne m'entretiennent que d'histoires de canaémés. Les Canaémés ont récemment tué des Ouayeoués en voyage à la cordillère de Couroucouri. Ils auraient, paraît-il des cases à cette montagne; ils usent de flèches empoisonnées au ourari. Les Taroumans et les Ouayeonés en ont une peur terrible, ils leur prêtent des chapeaux rouges; ce doivent être des Caras.

Aux sources de l'Enequibo. — 9 décembre. — En remontant le Tchipe ouâ, on voit de temps à autre s'étayer les chaînes qui forment en cet endroit la Cordillère centrale de la Guyane. En plus de celles que nous connaissons déjà, il faut citer la montagne de Bouna Ouâ entre les deux bras de cette rivière, la montagne des Moonpidiennes entre le Bouna Ouâ et la rivière des Moonpidiennes, Tchipe Ouâ Dekenou entre la rivière des Moonpidiennes et la Canère, Youroure entre la Canère et la Chioudecoure. Ces montagnes, avec Camo et la montagne du Yaore, rattachent le système de Caiirrit à celui du Trombetta. Il est difficile d'évaluer, au jugé, la hauteur des montagnes de la rive droite de l'Essequibo, cependant elles paraissent moins élevées que Camo Dekeuou. Après Ouachare, Caiirrit se continue par deux chaînes parallèles, Aouarriouâ aux sources de l'Essequibo; puis une chaîne entre le Mapouerre et le Tarouéné; plus loin, Mapouerre Dekeuou et Tarouéné Dekeuou ; plus à l'est, le système de Caiirrit semble être réduit à une chaîne unique qui, sous les noms de Couroucouri Dekeuou, Irikouné Dekeuou, se prolonge au sud du Couroucouri et du système du Trombetta. Ces grandes chaînes sont des cordillères discontinues, formées de montagnes disjointes, blocs énormes dont quelques-uns ont jusqu'à cinquante kilomètres de longueur et qui surgissent brusquement d'une bande de plateaux de hauteur médiocre.

Continuant à remonter le Tchipe Ouâ, nous passons à côté de la haute montagne de Courecourebahé qui domine la rive droite du fleuve, puis, après six heures de pirogue, nous trouvons, rive orientale, une case tarouman.

A un kilomètre de la case, dans la forêt, se trouve un village; on y va par un sentier sinueux barré de bois tombés et coupé d'un ruisseau. Le village se compose de cinq cases toujours du même style conique et pointu. Quelques-unes sont ouvertes par le bas, c'est-à-dire que le cercle de pieux

n'a pas été fermé par la paille ni un clayonnage, ce qui le fait ressembler à un parapluie demi ouvert. Quelle différence avec les rivières où les missionnaires ont passé, comme le Uaupés par exemple!

Un immense roça circulaire entoure le village. Le manioc, les caras, les bananes, les cannes à sucre, les ananas sont cultivés ici sur une grande échelle. L'établissement a un cachet franchement sauvage qui plaît. Sur le tronc des grands arbres brûlés de la roça, des artistes indigènes ont gravé des ornements en grecques et en losanges, des figures capricieuses qui signifient peut-être quelque chose. Toutes les maisons, fort rapprochées les unes des autres, mais pourtant pas symétriques, sont absolument identiques, toutes côniques, pointues, avec une porte petite, étroite et basse; recouvertes d'une paille artistement tressée. Chacun cultive son coin de roça, c'est le phalanstère primitif sous la direction de deux pagets.

Ces braves gens sont formalistes et solennels, ils reçoivent leurs visiteurs d'après des formes établies, ils leur parlent à tous, cinq minutes à chacun, en commençant par ceux qu'ils connaissent ou par les plus vieux. Ils sont de très bonne société, ils ont toujours l'air, quand j'arrive, de me donner audience. Mais cela est assez commun à toutes les nations indiennes. Ce qui caractérise les Taroumans, c'est le rythme chantant des discours d'introduction.

Le type n'embellit pas, ces malheureux ont les yeux fort obliques, aux trois-quarts fermés et les sourcils leur font défaut. L'obliquité et la petitesse de leurs yeux est généralement accompagnée de quelque infirmité de cet organe. Souvent l'iris est blanche ou même toute la prunelle. Les cas de cécité ne sont pas rares. L'état sanitaire est certainement de beaucoup au-dessous de celui des civilisés. Comme les Ouapichianes ils usent fort d'épingles passées dans la lèvre inférieure, mais, bien plus que cette tribu, ils ont le goût des tatouages, capricieusement dessinés au génipa sur le front, les bras, les jambes et la poitrine, ils ont également pour les pendants d'oreilles de toutes sortes, une passion esthétique. Ici les pièces d'argent, les perles, tous les objets de provenance européenne sont fort rares. Il m'a fallu visiter toutes les malocas taroumans pour arriver à rencontrer une chemise. La plupart des Taroumans ont sur les bras et les jambes des cicatrices longitudinales qui restent blanches; ils se les font avec la pointe d'un canif, surtout lorsqu'ils sont fatigués par une longue marche. Cette perte de sang les allège et les repose.

Ces pauvres gens se plaignent que les Anglais du bas du fleuve, quand

ils vont travailler pour eux, les payent mal, et ils ont raison si l'on en juge par leur dénument et leur nudité comparés à la situation des Indiens vêtus et abondamment pourvus des choses qui leur sont nécessaires, du Takutú et du Rio Branco.

10 décembre. — J'ouvre la journée par un véritable succès. Je montre aux Taroumans des gravures du *Tour du Monde*, représentant les hommes et les choses de Guyane. C'étaient les livraisons des voyages de Crevaux. Plus intelligents que je supposais, mes Taroumans reconnaissent presque tous les objets, tous les animaux et tous les personnages. Celui-ci est un paget, cela est un tapir, cette chose ronde est une maloca. Et de rire aux éclats, et de faire cent remarques piquantes avec des gestes animés. Ah ! si j'eusse voulu vendre mes gravures !

Nous faisons huit heures de pirogue en amont du village. D'abord, rive occidentale, nous trouvons une roça, puis au-dessus d'une cachoeira, à environ quatre heures au-dessus du village, la bouche de la petite rivière des Moonpidiennes. L'été, elle est impraticable aux pirogues, mais l'hiver, les Taroumans la remontent et les Moonpidiennes la descendent pour aller les uns chez les autres. Il n'y a pas de Moonpidiennes sur les bords de cette rivière, les premiers se trouvent à l'Apini, affluent du Couroucouri. On trouve deux cases taroumans dans l'intérieur, non loin des bords de la rivière des Moonpidiennes.

A chaque instant, sur les deux rives, les Taroumans me montrent des bouches de lac. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire au plus grand étiage, ce sont de véritables réservoirs où l'on va faire des pêches miraculeuses.

Le fleuve se rétrécit jusqu'à trente mètres et même vingt avec peu de fond. Il ne va pas aussi loin que les Anglais le marquent sur leurs cartes ; il prend sa source un demi degré plus au nord, il coule entre de hautes montagnes élevées de 500 à 1,000 mètres, que l'on ne voit pas toujours de la rive, mais qui en sont peu éloignées; à l'ouest, Yaore et Camo; à l'est, Ouaranac, Atihé, Courecourebahé, Moonpidiennes Dekeuou, Tchipe Ouâ Dekeuou, Youroure, Mapouerre Ouâ Dekenou. C'est la chaîne de partage, à travers laquelle le Tchipe Ouâ a dû se frayer un passage.

11 décembre. — Nous partons à quatre heures du matin avec notre escorte tarouman. Nos pirogues font la course dans les rapides. Après deux heures, au-dessus d'un caxoera, nous trouvons l'embouchure du Camo Ouâ (la Rivière du Soleil). Cette rivière est déserte, comme le Yaore.

Le fleuve, rétréci à vingt mètres, est embarrassé de bois tombés, sans profondeur, très sinueux, avec de nombreux rapides et presque partout guéable. Le Tchipe Ouâ est pauvre en poisson, on n'a guère de chances d'en trouver que dans les lacs. En somme, cette rivière, comme le Couyou-ouini est-elle bien moins poissonneuse que le Yaore. Le Yaore est désert et les deux autres cours d'eau sont relativement peuplés.

Nous trouvons une roça sur la rive orientale, puis, un peu plus haut, sur la rive occidentale, la maloca du tuxau borgne. C'est à la maloca du tuxau boyre qu'aboutit le sentier de la forêt qui part du dégrad du Yaore. Ce sentier est de trois jours, par conséquent ce chemin est plus court de trois jours que le chemin par eau par le Yaore et le Tchipe Ouâ. Il coupe le Bourboure Ouâ, passe Camo Dekeuou et le Camo Ouâ.

Il y a une douzaine d'hommes dans la case du tuxau borgne. Une conversation très animée s'engage.

La conversation touroume. — Quand les Taroumans parlent entre eux, répétant les phrases de leur interlocuteur, avec leur ton animé, parfois chantant, ils ont l'air de réciter quelque dialogue d'un tragique. Ils passent par tous les tons, par l'enthousiasme, la fureur, la tristesse, sur le module psalmodié d'une leçon mal récitée par un écolier distrait : c'est bizarre. On dirait un prêtre faisant réciter une page de catéchisme, et étant obligé de la crier sur un ton vif et varié pour que l'enfant prête attention et répète, et cela très rapidement. Parfois ils font un chœur en criant en même temps leur récitatif. Quand ils ne répètent pas la phrase que vient de prononcer l'interlocuteur, cette phrase, si courte, si insignifiante qu'elle soit, est immédiatement, instantanément suivie d'une autre phrase de même longueur, sans doute aussi banale, pour montrer qu'on prête attention. Toutes les phrases sont de la même longueur et se terminent par un « *an* » nasal, mis là en affirmative. De temps à autre, à intervalles égaux, vient une phrase que les deux interlocuteurs vocifèrent en même temps comme un refrain. Ce sont les choses les plus indifférentes du monde qu'ils se disent sur ce ton passionné et dithyrambique. Après ce dialogue, qui est de rigueur à l'arrivée, ils causent naturellement et rient comme de bons enfants. C'est un reste des vieilles mœurs : l'abord de deux guerriers sauvages.

Ce qui prête encore à l'illusion de la déclamation est qu'ils causent sur le ton que l'on sait, sans se regarder, d'un air distrait, en tournant la tête à côté, polissant une flèche ou faisant quelque besogne indifférente, et qu'ils

récitent avec rythme comme des vers. Ils paraissent scander des psaumes en conscience, en s'ennuyant, mais en observant la mesure.

Le dialogue dure une demi-heure pour chacun, et tous parlent à chaque arrivant. Cela peut durer plusieurs heures de suite. Si vous ne faites pas armer votre hamac, vous restez là debout à regarder, sans que personne, en apparence, fasse attention à vous.

Ils ne s'offrent le cachiri qu'après cet échange du discours d'usage, souvent long et agaçant. La diffa n'est jamais autre que cassave et sauce au piment, et il n'y a pas toujours diffa. Ils ne vous invitent jamais à entrer dans leur maloca, et l'Indien, si on ne l'invite pas à prendre cette privauté, n'entrera pas dans la maison de celui qu'il va visiter; il restera dehors. N'est-ce pas par antiphrase qu'on a vanté l'hospitalité indienne?

Continuant à remonter le fleuve, nous passons le confluent de la Canère aussi importante en cet endroit que le Tchipe Ouâ lui-même. Au-dessus de ce confluent, l'Essequibo, qui est réduit à moins de dix mètres de largeur et donne difficilement, à cette époque de l'année, passage à une pirogue, n'est plus qu'un ruisseau sans importance.

Nous nous arrêtons au port du tuxau boîteux dont la roça et les ajoupas sont dans la forêt, rive droite, un peu dans l'intérieur. En tout, nous avons aujourd'hui douze heures de pirogue.

La source de l'Essequibo est au mont Aouarriouâ, dans la direction sud-sud-ouest du port du tuxau boîteux. L'hiver, on met deux jours en pirogue pour arriver d'ici au pied de la montagne. Maintenant l'Essequibo n'est pas navigable par les plus petites pirogues au-dessus du point où je suis. Aouarriouâ étant sur la ligne qui joint Ouachare à Couroucouri Dekeou, il s'en suit que les cartes anglaises et celles de Pétermann font l'Essequibo trop long d'un degré. Aouarriouâ est désert comme Camo et Ouahare, on n'y trouve ni Indiens brabos ni Indiens mansos. Le point où je suis est le dernier point habité du fleuve et la maloca la plus méridionale des Taroumans.

Arrivée chez le tuxau des Taroumans. — Le tuxau boîteux, le grand tuxau des Taroumans, arrive solennellement au port. Le vieux chef est suivi de sa nombreuse famille diversement barbouillée de génipa. Quelques-uns en sont couverts des pieds à la tête, d'autres, plus modestes, ne se sont noircis que les bras ou les jambes, d'autres, plus artistes se sont dessinés de capricieuses zébrures, des raies, des losanges, des carrés, des grecques, au

hasard sur le corps et les membres, voire même des moustaches ou des favoris. Les femmes portent sur leurs seins des demi-douzaines de petits chiens qui crient. Je suis assis dans mon hamac, et le vieux, debout, appuyé sur son bâton, me parle en mauvais ouapichiane. Quarante personnes sont autour de nous, de vrais sauvages avec des cheveux de femme. Au bas de la scène, le modeste ruisseau du Tchipe Ouâ. Plus de parures européennes, plus de calembé d'étoffe, seule la tangue de perles tient bon.

Ils examinent avec une curiosité enfantine mes objets les plus usuels. Le tuxau boîteux, bon vieux inoffensif et peu intelligent, passe une revue générale de mes bagages. Je vide mes trois malles devant lui et lui donne sur chaque objet des renseignements détaillés pour satisfaire sa curiosité de vieux sauvage, pour qui la visite d'un blanc est un évènement extraordinaire dans la vie.

Ces pauvres Taroumans ne sont guère intéressants. Les femmes sont laides, elles sont déformées, ont les seins aplatis jusqu'à être absents dès la première jeunesse. Elles sont généralement d'une exiguité de taille ridicule, rachitiques et sales, barbouillées d'un génipa mal posé qui a déteint. Je n'en ai pas vu une seule qui ne soit laide. Les hommes sont un peu moins mal et plus grands.

Rien n'est misérable comme cette tribu. Quelques-uns ont des couteaux, mais ils n'ont à eux tous ni une hache ni un sabre. La plupart d'entre eux ne savent se servir ni des aiguilles, ni des allumettes, ni du fusil. J'apprends l'exercice du fusil au vieux tuxau émerveillé.

Le grand chef des Taroumans me fournit mainte indication géographique dont je vérifiai depuis l'exactitude.

Mes plus proches voisins, me dit-il, sont les Chirioues, tribu autrefois nombreuse, maintenant bien réduite ; on n'en compte plus qu'une vingtaine, à un jour d'ici par la forêt, sur les bords de la Canère. Viennent ensuite les Moonpidiennes qui habitent l'Apini, affluent de gauche du Couroucouri. Les Ouayoués habitent le bassin moyen du Mapouerre. Les Ouayeoués sont une des tribus les plus nombreuses de la contrée. Le haut du bassin du Mapouerre et du Tarouéné est habité par trois tribus mansas comme toutes les précédentes : les Tarims, les Japiis et les Toucanos. Dans le bassin du Couroucouri habitent, non sur les rives du cours d'eau mais dans les forêts de l'intérieur, trois autres tribus mansas, les Yaous, les Nères et les Coudouis. Détail très important : aucune de ces tribus n'a de pirogues. Au sud des tribus du Couroucouri et à l'est des Ouayeoués ha-

bitent les Piannocotes, grande tribu mansa, dont les territoires s'étendent des Ouayeoués aux Ouayanas.

Toutes les autres tribus sont brabas. Ce sont les Paricotes, nation nombreuse qui habite le Kik, affluent de gauche du Couroucouri et qui interceptent souvent les communications entre les Ouayeoués et Piannocotes. Il est parlé de leurs méfaits à l'Irikouné. Ce sont encore les Caras et les Ouatcha qui habitent l'Imahou, bras occidental du Ouatouman. L'Itapou, bras oriental de cette rivière, est désert dans la partie supérieure de son cours. Toutes les autres tribus brabas connues du tuxau, se trouvent au sud-ouest et appartiennent au groupe Chiricoume-Jauapiry déjà nommé.

Après quoi le bon vieillard, tout heureux de m'avoir vu prendre des notes pendant qu'il causait, m'emmène visiter ses domaines. Le vieux monarque n'a pas de maison, je vois seulement une douzaine d'ajoupas des plus primitifs, abris pour tendre le hamac et faire le feu, dispersés dans une roça en formation.

12 décembre. — Je vois ici deux Chirioues, un Moonpidienne et deux Ouayeoués. Ces Indiens n'ont sur eux absolument aucun objet de provenance européenne. Leurs bracelets, leur calembé sont d'écorce d'arbre, tous leurs ornements sont en plumes, ils portent les cheveux comme les femmes, mais enroulés dans une écorce blanche serrant la chevelure en spirale, ce qui fait ressembler cet appendice à une carotte de tabac.

Défection des Atorradis. — Cette fois, c'en est fait. Les Atorradis viennent de me déclarer qu'ils s'en retournent. Tant mieux, je suis heureux d'être débarrassé de ces drôles impertinents. Ils prenaient des airs de rodomonts et de civilisés avec ces pauvres Taroumans. Aucun d'eux ne parlait portugais. Bugres pour Bugres, j'aime autant les Taroumans, je vais tâcher d'en arranger au moins un qui parle ouapichiane.

Les Atorradis sont tout de même un peu déconcertés de me voir prendre leur défection avec tant de désinvolture. Ils pensaient m'obliger à retourner avec eux.

13 décembre. — Moonpidiennes, Ouayeoués, Chirioues sont tous partis ce matin pour leurs tribus respectives et les Taroumans se sont dispersés. Ces malheureux ont une peur terrible du blanc. Le vieux tuxau, quand je lui parle est pris d'une émotion qu'il ne peut cacher. Ce n'est qu'avec le temps qu'on pourrait les rassurer, et encore, pour cela, faudrait-il parler leur langue.

Les Taroumans me conduiront-ils ou ne me conduiront-ils pas ? Les voici hésitants, mes chenapans Atorradis leur content des histoires. C'est la pire des conditions d'être à la merci des tribus. On ne peut voyager en pays indien qu'avec un équipage étranger, il vaut mieux avoir à faire la guerre aux Indiens qu'à subir leur protection. Avec une douzaine de nègres et de bons fusils, on peut traverser de force n'importe laquelle de ces petites tribus de Guyane, même les brabas. Je serais bien aise d'avoir en ce moment avec moi une demi-douzaine de nègres de Mana ou de l'Oyapock. Il faut que l'équipage se suffise à lui-même pour la nourriture, le transport des bagages, la construction des pirogues, et le chef doit, à la rigueur, avec sa boussole et ses cartes, pouvoir se passer de guide. Il faut être outillé et organisé, et je ne le suis pas.

Le petit Chirioue. — Enfin, j'arrange un Chirioue, petit jeune homme qui paraît intelligent, et deux Taroumans dont un parle ouapichiane. Nous descendons au village prendre le chemin des Moonpidiennes.

14 décembre. — Aujourd'hui, près de dix-huit heures de pirogue. Nous sommes partis en pleine nuit et nous arrivons au village après le coucher du soleil. Mon ami le vieux paget me fait une excellente réception. Il me fournit de nombreuses indications sur le voyage et me donne un homme de plus. Nous en avons, paraît-il, pour cinq jours dans la forêt déserte. Le vieux paget charge l'homme qu'il m'a donné d'un grand panacou plein de cassave et de tapir boucané. C'est un gentilhomme que ce vieux paget, malheureusement, tous les Indiens ne lui ressemblent pas.

15 décembre. — En route pour le haut Trombetta (Couroucouri).

Me voici encore dans le maudit sentier de la forêt vierge, mais cette fois il est meilleur que celui du Yaore; on voit qu'il est beaucoup plus fréquenté.

Le chemin des Moonpidiennes. — Nous prenons par le sud et nous rapprochons du Moonpidienne ouâ. Le pays est plat, coupé de nombreux petits igarapés à sec et semé d'innombrables petits lacs qui, pendant la saison des pluies, doivent faire, dans cette région de montagnes, comme un marais ininterrompu. Mes hommes m'affirment qu'alors, au beau milieu de la chaîne de partage, on peut faire en pirogue des voyages d'une quinzaine de jours.

Le caoutchouc est très commun ainsi que le balatas, mais l'exploita-

tion devrait être bien peu lucrative dans un district aussi éloigné des centres, si dépourvu de population et où les communications sont si difficiles.

La forêt n'a nulle part ce caractère de magnificence que je lui ai vu si souvent prêter dans tant de descriptions. En bien des endroits, elle est grêle, maigre et mesquine. La chasse est rare comme dans les forêts du Tchipe Ouâ.

Nous dormons sur les bords d'un petit lac qui se déverse dans la rivière des Moonpidiennes. Ce petit cours d'eau, comme la plupart de ceux de la contrée, est bordé de petits lacs débordant pendant la saison des pluies, mais presque à sec maintenant. Mes hommes y flèchent quelques poissons. Si nous avions une « *tarafa* » la pêche serait certainement admirable.

Mes trois Taroumans et mon Chirioue sont des plus complaisants. Je suis loin de regretter mes gredins d'Atorradis.

16 décembre. — Hier, nous avons fait sept heures de marche, aujourd'hui, nous en faisons six.

Nous passons le Moonpidienne ouâ, large de dix mètres, avec vingt-cinq centimètres d'eau.

Le caoutchouc est toujours abondant.

Nous longeons maintenant la rive méridionale de la rivière des Moonpidiennes. Coupons six petits igarapés à sec qui vont à cette rivière et qui n'ont pas de nom, me dit le Tarouman qui parle ouapichiane.

Couchons à une petite montagne qui doit être un contre-fort des monts du Tchipe Ouâ.

J'ai donné mon fusil au Chirioue qui revient avec un tatitou que nous boucanons séance tenante. Chacun se chargera un peu plus, mais les provisions, du moins, ne nous manqueront pas.

La forêt est pleine de carajirus et de toukas.

17 décembre. — Aujourd'hui, nous marchons huit heures dans une suite de montagnes et de plateaux escarpés ; l'eau manque. Nous sommes forcés de nous contenter de l'eau fétide que nous trouvons dans les bas-fonds des ruisseaux à sec. Ces plateaux se relient aux monts du Tchipe Ouâ et du Moonpidienne ouâ. Toute la chaîne de Ouaranac à Youroure repose sur un soubassement de hauts plateaux. Ces hauts plateaux, peu élevés comparativement aux montagnes qui émergent de leur masse, constituent la chaîne de partage entre les sources de l'Essequibo et celles du Trombetta, et par suite entre l'Atlantique et l'Amazone.

Le sentier est mauvais. Dans bien des endroits il a complètement

disparu. Je marche difficilement, mes chaussures sont hors d'usage et mes pieds sont blessés. Mais je verrai le Couroucouri. Demain, paraît-il, nous arriverons à l'Apini, mais ce ne sera qu'après-demain que nous trouverons des Moonpidiennes.

18 décembre. — Le pays redevient plat et le sentier meilleur. Aujourd'hui, six heures de marche.

Nous passons huit igarapés sans nom qui vont tous à l'Apini et qui appartiennent par conséquent au bassin du Trombetta. Les lacs sont toujours très nombreux. Il est bien possible en effet, que, pendant l'hiver, ils établissent des communications permanentes pour pirogues entre la crique Moonpidienne et l'Apini.

Mes gens sont joyeux et montrent toute la bonne volonté imaginable. Toujours et partout, au début n'est-ce pas la même chose? Le Chirioue me dit que, de chez les Moonpidiennes, il me conduira, si je veux, chez lui, à la Canère, et de là chez les Ouayeoués.

Nous atteignons la rive septentrionale de la Crique Apini qui n'a que cinq mètres de largeur et est presque à sec. Il y avait là, autrefois, une maloca moonpidienne qui a été abandonnée il y a une dizaine d'années. Il subsiste encore quelques vestiges de roças. Nous y trouvons même des bananes, des pupunhas, et des ananas qui sont revenus à l'état sauvage.

Chez les Moonpidiennes. — 19 décembre. — Aujourd'hui, après quatre heures de marche, nous arrivons à un petit village moonpidienne composé de trois cases-ajoupas petites et sales. Dès que les Moonpidiennes ont su que le blanc arrivait chez eux, ils ont couru se cacher dans la forêt. Mes hommes vont les chercher, pendant ce temps j'inventorie les ajoupas. Un long examen n'est pas nécessaire pour constater que les Moonpidiennes, malgré la noblesse de leur race, la beauté de leurs traits, leur vigueur physique qui les met bien au-dessus des Taroumans, sont aussi complètement dépourvus d'industrie que ces derniers.

Les Moonpidiennes arrivent enfin, timides, mais le déballage de mes marchandises et surtout de fréquentes libations de cachiri, rendent les sauvages confiants et loquaces. Par l'intermédiaire de mon interprète Tarouman, ils m'apprennent que leur tribu, jadis très nombreuse, est aujourd'hui bien réduite. Elle ne compte plus qu'une vingtaine de malocas. Ils attribuent cette disparition aux massacres commis par les Caras et surtout les Paricotes. Je trouverais plutôt la cause de leur disparition dans cette loi

mystérieuse qui aujourd'hui tue les sauvages en masse, au fond de leurs forêts inaccessibles.

Le costume est le même que celui que j'avais remarqué chez le tuxau boîteux. Ce sont des calembés, des bracelets, des coiffures cylindriques faites en écorce et diversement préparées. Les cheveux sont longs et enroulés dans un étui d'écorce.

Je persuade à mes hommes et à quelques Moonpidiennes de m'accompagner jusqu'au Couroucouri.

20 décembre. — Le sentier que nous suivons est celui qui va chez les Piannocotes, passant entre les Paricotes et les Caras par les sommets de l'Irikouné. On trouve, à cinq ou six jours de marche, le premier village Pianocote. Cette voie n'est guère sûre. Les Caras, les Paricotes et d'autres Canaémés du Couroucouri Dekeuou assassinent de temps à autre les voyageurs.

En sortant du village Moonpidienne, le sentier est bon, comme toujours en pareil cas. Je le suis deux heures, mais ces deux heures en valent bien quatre des précédentes.

La forêt est pleine de toukas. Malheureusement leur temps est passé. Nous trouvons aussi quelques maracujas. Nous passons sept igarapés, les trois premiers vont à l'Apini, les quatre derniers au Couroucouri.

Aux sources du Trombetta. — Voici le bras occidental du Haut Trombetta, le Couroucouri. A l'endroit où je le rencontre se trouvent quelques bois carbonisés dans un abatis, et les restes d'un petit village disparu qui s'appelait Manouri. Environ vingt-cinq ou trente français dorment sur les bords de cette mystérieuse rivière. Depuis quinze ans, cinq ou six expéditions françaises sont parties pour remonter le Trombetta, quelques semaines après leur départ d'Obidos elles cessèrent de donner de leurs nouvelles. Depuis dix ans, huit ans, cinq ans, on attend. Rien. Tous sont morts sans doute : les fièvres ou les Canaémés leur ont fait un sort. Deux surtout de ces expéditions sont populaires à Obidos et au Bas-Amazone. Celle de Mullet qui partit avec dix-sept personnes pour étudier les mines du Haut-Trombetta; et celle de Gaya, médecin de marine, qui vers 1875, en mission officielle je crois, remonta le même cours d'eau. Sont-ils morts ? Quand, dans la haute mer, par un gros temps, une barque est prise par la tempête, la vague éternelle qui roule son linceul sur les victimes englouties ne va pas conter à la terre l'histoire des pêcheurs perdus.

Le Couroucouri est une médiocre rivière d'une vingtaine de mètres de largeur, barrée de cachoeiras en cet endroit et presque à sec.

Comme il me serait agréable de poursuivre ma route jusque chez les Roucouyennes ! Rien ne serait plus facile, par les Piannocotes ; ou bien si j'avais des civilisés avec moi, un peu plus bas, je construirais une pirogue, descendrais le Couroucouri, remonterais le Ouanamou et arriverais ainsi tout près du Parou. Mais mes ressources sont trop limitées et ma situation est trop incertaine. Je me contente de laisser au Couroucouri un petit témoignage de ma visite, témoignage vain et fragile comme toutes les choses de ce monde : mes initiales H.-A.-C., gravées avec la pointe de mon couteau sur une roche erratique au milieu de la cataracte.

L'amitié des Moonpidiennes. — 21 décembre. — Retour au village Moonpidienne où nous attend un cachiri monstre. Mon interprète Tarouman ayant su, par mes Atorradis, mon faible pour les bananes, les ananas et les papayes, me procure une énorme quantité de ces fruits, estimant que je dois faire aussi mon cachiri. Et pendant qu'ils dansent et qu'ils boivent dans le carbet, moi, dégustant les fruits des tropiques, je me sens presque attendri par la touchante attention de ces sauvages. Ils sentent qu'il y a un abîme entre eux et moi et pourtant ils sentent aussi que je les aime. Plus on étudie l'homme et plus on trouve qu'il est partout le même, bon et mauvais, complexe et contradictoire, monstre incompréhensible, comme disait Pascal. Ils sont là, fort nombreux; des bandes de Moonpidiennes sont arrivées des malocas voisines. Tous, à moitié ivres, suant, hurlant, s'amusant beaucoup, s'empressent de temps à autre autour de moi. Quels sentiments peut inspirer à ces vieillards, à ces guerriers, à ces jeunes femmes, le visage pâle, le premier qu'ils voient, qui est là, un peu rêveur et assombri, essayant de mettre son âme à l'unisson de celle de l'humanité primitive ? Ils viennent auprès de mon hamac et me récitent sur un ton chantant, des syllabes douces dont je ne comprends pas la signification. C'est peut-être comme cela que l'on parle au prisonnier qu'on va manger. Et l'on me croit mort à Boa Vista, mort à Manaos, mort en Europe. Et la forêt, noire et profonde qui s'étend à l'infini, et peut-être plus encore mes pensées actuelles, mettent entre la civilisation et l'exilé un océan dont je ne puis mesurer la largeur. J'en demande bien pardon aux fanatiques de la doctrine fort contestable du progrès indéfini, mais croit-on qu'il y aurait moins de bonheur à revivre avec les hommes de l'âge de pierre d'aujourd'hui, l'âge d'or des

cavernes, qu'à s'enivrer de la fièvre yankee? Pourquoi se donner tant de mal pour se rendre plus heureux ? A quoi bon ? l'essence est la même et la fin aussi.

Il faut donc que je revienne. Ce n'est jamais sans un sentiment d'amertume que l'on revient sur ses pas. Mes hommes voient que je suis triste et me demandent par l'interprète tarouman si ce n'est pas que je m'ennuie de voyager ainsi, seul de ma race, chez des gens que je ne connais pas. L'explication à donner serait trop longue et je me contente de sourire.

J'ai vu le Trombetta à sa source, mince satisfaction sans doute, mais enfin c'était le but de mon voyage, j'avais annoncé en France que j'y arriverais, j'y suis arrivé; de plus, j'ai constaté d'une manière positive qu'on peut se rendre de Boa Vista à Cayenne sans rencontrer de tribus « brabas ». Maintenant, avec cette modeste fleur, si péniblement cueillie, je vais revenir à mon point de départ.

22 décembre. — Sous le coup d'un vague ennui, comme il arrive quand on a atteint un but difficile, longtemps poursuivi, alors que l'on sent plus fortement qu'à l'ordinaire que la vie ne tient rien de ce qu'elle promettait; obsédé par les incertitudes de ma situation de là-bas, énervé par les ennuis de l'attente, je sens que je vais tomber malade encore une fois, quand mon Chirioue me répète l'offre qu'il m'avait déjà faite au début du voyage, mais que j'avais prise pour une fanfaronnade : « Blanc, veux-tu que je te conduise chez les Ouayeoués ? »

Encore une fois j'étais sauvé. Revenir par un autre chemin, c'était toujours prolonger le voyage dans l'inconnu, soutenir l'émotion. Mes Taroumans reviennent sur leurs pas, je mets tout ce que je puis dans la malle que je donne à mon Chirioue, distribue aux Moonpidiennes et aux Taroumans les objets que je ne puis emporter, et nous partons tous deux, mon jeune Chirioue et moi.

Le Plateau des Chirioues. — Il n'y a pas très loin du village Moonpidienne de l'Apini au village Chirioue de la Canère. Cependant nous passons deux jours, c'est-à-dire environ seize heures de marche à faire ce voyage; le sentier, ou pour parler plus exactement, la piste, ne faisant qu'escalader des crêtes et se précipiter au fond des ravins. Il existe, entre l'Apini et la Canère un plateau horriblement bosselé, déchiré, déchiqueté, tourmenté, que faute d'un nom local, j'appellerai le plateau des Chirioues, et c'est ce plateau qu'il faut franchir.

Peu après notre sortie du village des Moonpidiennes, nous arrivons à l'Apini. Cette rivière, au point où nous la passons, sort d'une grande nappe d'eau, lac à demi desséché que le Chirioue appelle la Lagune de la montagne (Carichie Dekeuou) et qui, dans sa partie méridionale, enverrait un émissaire rejoindre la Canère. Mais cette communication dont je n'ai pas de raison de douter, car les Indiens ne m'ont jamais trompé dans les renseignements géographiques qu'ils m'ont fournis, est, comme la plupart de celles de la contrée, qu'une simple curiosité géographique. Le lac de la montagne paraît avoir encore, bien que nous soyons au cœur de l'été, assez d'eau pour une pirogue, mais l'Apini est actuellement un torrent avec quelques flaques d'eau, et l'émissaire du lac allant à la Canère doit être dans les mêmes conditions. La communication n'est pas utilisable.

Maintenant nous grimpons le plateau. Le Chirioue, dans sa sollicitude, regarde souvent derrière lui pour voir si je ne perds pas le sentier, mais bientôt il cesse de prendre cette précaution, car ils 'aperçoit que moi aussi j'ai l'œil et le pied Indiens.

De hauts rochers couverts de plantes grimpantes dans lesquelles grouillent des reptiles sont jetés au hasard sur le plateau, parfois posés en équilibre les uns sur les autres. Une couche végétale qui recouvre, on ne sait par quel phénomène géologique, ces blocs isolés, est parfois couverte d'herbes de la prairie et parfois de panacocos gigantesques. Par moments, arrivés au sommet d'un pic, nous découvrons dans les profondeurs de la masse végétale un couloir, une éclaircie, et au fond, une espèce de piscine dans des rochers blancs. Il y a là sans doute des poissons morts, les vautours tourbillonnent à l'orifice du gouffre et des insectes sans nom et sans nombre grouillent en nuage à la surface des eaux croupissantes.

Chasse aux pécaris. — Le Chirioue va devant, et sautant, grimpant, rampant, je le suis. A un certain moment, descendant une pente, je vois au fond d'un ravin rocailleux, portant encore les traces du séjour et des ravages des eaux de l'hiver, trois cochons sauvages dans des poses méditatives. Je pousse le cri d'appel des Indiens, les pécaris lèvent la tête, mais bientôt le Chirioue, bondissant comme un fauve dans les broussailles est près de moi et me fait comprendre qu'il a compris. Il prend mon fusil, et m'indiquant un pic encore lointain, il me fait signe de m'y rendre, car c'est là que nous allons dormir. Lui, il va chasser les pécaris, notre dîner, qui se promène en bas.

Dédaignant le sentier, que d'ailleurs je ne reconnais plus, droit au but, je dirige mon escalade vers le pic où nous allons dormir. Arrivé, j'installe mon hamac, vais me baigner dans une mare vaseuse qui est à côté, puis, la tête dans ma main, mon sabre à ma portée, je me balance dans mon filet de miritis. Je trompe la faim en fumant des pipes, et j'écoute sans rien entendre, et je regarde sans rien voir.

La nuit vient et pas de Chirioue. Je vais chercher du bois et fais du feu. J'appelle, pas de réponse, je décharge mon revolver; la forêt n'a même pas d'écho. Et la nuit noire m'environne et les singes commencent à hurler et les tigres à rugir. Chose singulière, dans les milieux civilisés, l'attente m'a toujours exaspéré. Je n'ai jamais pu acquérir cette maudite vertu de la patience. Mais ici que m'importe ! Mon Chirioue s'est enfui, il ne reviendra plus, me voici seul dans la grande forêt déserte, à la cîme d'une montagne sans nom, dans la Guyane centrale... Que m'importe ? Le plus fâcheux, c'est d'avoir perdu mon fusil, mais, demain avant de partir, je déjeunerai d'un chou palmiste, faisant sud-ouest je rencontrerai la Canère que je remonterai jusqu'au village, je ferai comprendre au tuxau que je veux être reçu dans sa famille, et quand j'aurai un arc, des flèches et du curare, je m'en irai à de nouvelles aventures ou bien me naturaliserai Chirioue et ferai ma Thébaïde ici. Je suis libre, indépendant et riche dans ces forêts. Ne suis-je pas citoyen du monde?

Et je m'endors. Mais voici mon Chirioue qui bondit près de mon feu, il s'est fabriqué un panacou dans lequel il porte un pécari dépecé. Il a fait le tour de la montagne, courant après un des porcs, l'a acculé, l'a tué à coups de sabre, et comme il a dû se fabriquer un panacou pour transporter la bête, qu'il n'a pas voulu, sans prendre de bain rentrer au logis, il est resté trois heures dehors. Il trouve d'ailleurs tout naturel que je ne me sois pas impatienté.

Après ce souper inespéré, je cause avec mon ami le Chirioue. Il sait à peu près vingt mots de ouapichiane, et c'est au moyen de ce petit dictionnaire et de beaucoup de signes que nous nous faisons comprendre l'un par l'autre. La montagne de l'attente s'appelle la montagne de l'Anana (Nana Dekeuou), parce qu'elle a la forme de ce fruit. Demain, nous arriverons de bonne heure à une maloca Chirioue.

23 décembre. — Le soleil était encore peu élevé au-dessus de l'horizon quand nous arrivâmes à la maloca de Yépou, un parent de mon guide. Elle nous paraît abandonnée, mais les femmes arrivent bientôt. Nous ayant

vus venir de loin et ne sachant si le blanc et son compagnon n'étaient point des canaémés, elle s'étaient cachées dans la forêt. Elles se rapprochèrent en reconnaissant mon guide. Les hommes sont à la chasse.

Un bambin de la maloca, petit garçon de huit à dix ans, se prend pour moi d'une affection subite, il me presse les mains, me fait des caresses, et il me dit qu'il veut m'accompagner jusqu'au village. Entre la maloca de Yépou et la maloca voisine de Tépi, nous cheminons sur un vaste plateau découvert, crayeux et nu, sans un arbre ni une herbe, où le soleil nous cuit et où la réverbération nous aveugle. Il n'y a personne chez Tépi, mon guide me dit qu'il pense que tous les gens de la maloca sont allés au village.

Nous descendons le plateau des Chirioues par une pente abrupte et périlleuse et arrivons à la Canère qui, profondément encaissée, roule, sur un lit de petits cailloux noirs, ses eaux claires et chantantes. Le cours d'eau a environ dix mètres de largeur, et, si on veut sauter de pierre en pierre, on peut le passer à pied sec. Au-dessous du point où nous sommes, il ne porte plus pirogue.

Village chirioue. — Le village situé sur l'autre rive, à une portée de fusil, se compose de deux grands hangars et d'une demi-douzaine d'ajoupas. Il s'y trouve actuellement une vingtaine d'individus. Je ne sais qui a prévenu les Chirioues de mon arrivée, mais à l'empressement qu'ils mettent à venir me recevoir, je vois qu'ils m'attendaient.

24 décembre. — C'est toujours une grosse affaire que d'arriver dans un petit centre indien, surtout dans une nouvelle tribu. Souvent vos hommes en profitent pour vous dire que du moment que vous pouvez engager en cet endroit de nouveaux porteurs, eux, qui sont fatigués, vont s'en retourner. Ici, le ouapichiane n'est plus entendu, je n'ai pas le temps d'apprendre de nouveaux dialectes, puisque je rentre, et cependant je ne voudrais pas revenir par le Yaore, mais par les Ouayeoués et Ouachare. Pourtant, je ferai tout de même ce voyage, mon bagage est devenu fort léger, le sentier de la forêt m'est devenu familier et les fatigues comme les privations me sont indifférentes.

Le chemin des Ouayeoués. — 25 décembre. — Mon Chirioue fidèle m'accompagne jusque chez les Ouayeoués du Bourecochie, avec sa femme et sa petite fille. Le fils d'un tuxau ouayeoué, en villégiature à la Canère, se joint à nous. Quatre personnes; mais voici maintenant que je voyage

comme Stanley! Quelle Tour de Babel, tout de même, que mon expédition! Les Chirioues ne parlent que tarouman, le Ouayeoné ne parle que son dialecte, et je n'entends ni l'une ni l'autre de ces deux langues. Ce qui n'empêche pas le Ouayeoué et le Chirioue de s'amuser beaucoup; ils s'amusent à se crier des phrases de leur idiome que chacun d'eux répète consciencieusement sans y rien comprendre. Et de rire jusqu'aux larmes!

Ce qui m'affecte le plus, c'est l'état de mes pieds qu'une marche forcée blesse et fait enfler outre mesure. Je ne puis plus, depuis quelques jours, lacer mes souliers, d'ailleurs en loques. C'est le moment de serrer les dents. Il y a aussi mon eczéma, mais j'y suis habitué, mon traitement aux sucs corrosifs occupe mes loisirs. La maladie du corps guérit l'inquiétude de l'esprit. De nouveaux cercles et de nouveaux boutons apparaissent qui crèvent en laissant de petites tumeurs rouges. Cela m'empêche maintenant de prendre des bains devant mes Indiens que ma maladie effraierait. Je suis anémique à faire peur. Le traitement de l'anémie est pour plus tard; pour l'eczéma, je m'en débarrasserai en France, en absorbant de l'arséniate de soude à fortes doses. En attendant, il faut marcher.

De la Canère au Mapouerre, le pays est désert. On compte un jour de la Canère au Chioudecoure, et deux du Chioudecoure au Mapouerre. Dans ces régions, l'évaluation d'une distance en heures de marche ne saurait avoir absolument rien que d'approximatif. Il faudrait pouvoir tenir compte à la fois des sinuosités du sentier, des difficultés de l'escalade des montagnes, du nombre et de la raideur des pentes, toutes particularités dans lesquelles il n'est pas possible d'apporter une évaluation scientifique.

Noël. — Aujourd'hui 25 décembre, jour de Noël en Europe, nous allons coucher au Chioudecoure. Après le village, nous nous engageons dans une grande plaine, maigrement boisée, d'où nous distinguons très bien le talus méridional du Plateau des Chirioues. Nous longeons un lac avec de larges igarapés qui s'y rendent. Ce lac débouche dans la Canère par un petit émissaire. Aujourd'hui, lac, igarapés et émissaire sont taris, boueux, vaseux, fétides. Les vautours y mangent les poissons morts. Une végétation d'arroumans et de maripas couvre la contrée. Les grands arbres ont presque disparu.

Un peu plus loin, c'est un autre lac, mais encore plein d'eaux vives, pourtant diminuées. Des collines demi-circulaires l'entourent du côté de

l'est; du côté de l'ouest, à l'époque des grandes eaux, il se déverse peut-être par le lac précédent.

Ensuite, c'est l'ascension du Youroure. Je ne sais si Youroure, en tarouman ou en ouayeoué, signifie touka, toujours est-il que cette montagne serait mieux nommée de ce dernier nom. De la base au sommet, et sur les deux pentes, on y trouve le touka en famille ou à peu près. L'ascension du Youroure est facile, cette montagne est un énorme dos d'âne sans rochers ni ravins avec une forêt très propre sans végétation parasite, lianes ni fourrés. Arrivé sur le sommet du Youroure, on embrasse tout le panorama des grandes montagnes de la chaîne centrale : Ouachare, Mapouerre Ouâ Dekeuou, Couroucouri Ouâ Dekeuou, Irikouné, décrivant un immense arc de cercle qui remplit l'horizon.

Plus près, à nos pieds, c'est la grande plaine du Chioudecoure avec un pic isolé qui n'a pas de nom dans le pays, et qu'une malheureuse aventure arrivée au Chirioue me fit appeler le pic du Tigre.

Dans la plaine du Chioudecoure, plus élevée et mieux boisée que celle de la Canère, nous passons cinq igarapés presqu'à sec, puis nous arrivons à la rivière qui, à l'endroit où nous la passons, a environ une quinzaine de mètres de largeur et peut encore porter pirogue.

De mon hamac, sous lequel flambe un petit feu, car il ne fait pas chaud dans cette forêt, je contemple une poétique scène de la vie sauvage. Mon jeune Chirioue et sa jeune femme, tous les deux assez laids, encore plus sales et très barbouillés de génipa, tous deux nus, sont assis l'un en face de l'autre, à la façon des turcs ou des tailleurs. Ils sont très rapprochés; leurs genoux et leurs poitrines se touchent. Ils se prennent innocemment la tête et se tirent mutuellement leurs poux qu'ils mangent à belles dents.

26 décembre. — Ce matin, je tue un aigle. Mon peuple en a oublié de déjeuner. Il passe le temps à se partager les plumes de ma victime.

Le tigre et le poison indien. — Aujourd'hui, c'est jour de chasse. En arrivant sur les bords d'un petit lac, au pied du pic isolé, le Chirioue, apercevant je ne sais quoi, prend une de ses flèches empoisonnées, et, à pas de loup, s'en va l'arc tendu. Pour être prêt à tout événement, j'arme mon fusil. Pendant que je regardais, j'entends soudain un formidable et horrible rugissement : c'est mon jeune homme qui vient d'envoyer dans le corps d'un tigre une de ses flèches enduites d'ourari. Les effets du poison sont rapides, cependant le fauve ne meurt pas sur le coup.

Il écume, rugit avec fureur, et, comme aveugle, bondit dans tous les sens, pendant que le Canerien, sa moitié, sa progéniture et l'ami Ouayeoué, se sauvent comme de beaux diables dans toutes les directions. Avec une double décharge de gros plomb au défaut de l'épaule, j'achève le camarade que mon Chirioue avait mal tué.

Nous faisons peu de chemin aujourd'hui. Après avoir passé trois igarapés qui vont au lac du pied de la montagne, nous nous arrêtons au pied de Mapouerre Ouâ Dekeuou pour y passer la nuit.

27 décembre. — Cela va être une rude journée aujourd'hui. Il va nous falloir escalader la montagne et traverser une assez grande plaine pour arriver jusqu'au Mapouerre où se trouve la maloca d'un tuxau ouayeoué, le père de mon compagnon.

Outre mes deux maladies (l'eczéma et l'enflure des pieds), il vient de s'en déclarer une troisième. Me voici comme le conservateur du Musée de Cayenne, M. Voisin, qui avait toujours en même temps six maladies différentes, dont la plus bénigne suffisait à l'empêcher de travailler. Il ne lui manquait que le choléra. Cependant le brave homme mourut très vieux. Mais je ne sais s'il m'en arrivera autant. J'ai maintenant au gros doigt du pied gauche une profonde blessure que je me suis faite en me baignant, et qui rend du pus en abondance. Je m'en vais avec mes trois maladies, dont la dernière m'empêche de remuer un pied, entreprendre un voyage d'un mois de marche. Et il n'y a pas moyen d'hésiter, il faut marcher. Attendre, en soignant des maladies, l'échéance de quelque grande nouvelle qui doit être nécessairement très heureuse ou très funeste, semble être, depuis dix ans, l'inévitable refrain de la ballade de mon existence. Comment ne pas devenir philosophe en de telles conditions? Toutefois, ce n'est pas gai, et, par moments, il me prend envie (pardon de la confession qui n'est d'aucun intérêt pour la science géographique) de me marier pour voir si la chance tournera.

La montagne du Mapouerre, dans laquelle nous traversons cinq igarapés, les deux premiers allant à l'Apini, les trois derniers formant l'Apati, affluent de gauche du Mapouerre, est une large montagne fortement ravinée, séparée en autant de massifs distincts par les ruisseaux qui la traversent, et, rappelant Touaroude, dont elle doit avoir, à peu de chose près, l'altitude. Les arbres à caoutchouc sont très communs dans ses ravins; par endroit ils vivent en familles. N'était le manque de voies de communication, il y aurait certainement quelque chose à faire en s'ins-

tallant le premier dans une grande tribu comme celle des Ouayeoués et en s'y assurant pour quelque temps le monopole de l'exploitation de la gomme.

Mais il n'existe aucune voie de communication praticable. Les Canaémés empêchent d'aborder les Ouayeonés par le sud; or, rien n'est plus affreux que les sentiers qui conduisent du haut Rio Branco chez les Ouayeoués. Pour ce qui est, par exemple, du sentier du Mapouerre Ouâ Dekeuou, il est à peine praticable par des Indiens. Qu'on imagine une montagne rocheuse à pentes successives très rapides, un sentier à peine indiqué dans une forêt inextricable; des ravins au fond desquels il faut se laisser glisser; des murailles de granit, sur le flanc desquelles on grimpe en s'accrochant aux lianes et aux parasites; des abîmes que l'on passe sur des troncs d'arbres parfois pourris; des hectares de forêts déracinées par la tempête au milieu desquelles il est indispensable que l'homme se souvienne de ses facultés de l'époque simienne, passant dessous, dessus, grimpant le le long des branches; ajoutez à cela la frayeur qu'inspirent aux Indiens les Canaémés de Courucuri, et vous auriez une idée des douceurs que réserve au touriste une promenade dans la montagne du Mapouerre, surtout si vous êtes déjà à moitié éclopé. Nous avons commencé notre ascension à cinq heures du matin, et le soleil se couche comme nous franchissons, avec le dernier affluent de l'Apati, le dernier contrefort de la montagne. C'est au clair de la lune que nous passons trois petits ruisseaux qui vont au Mapouerre, et que nous arrivons enfin sur les bords de ce cours d'eau. Le Mapouerre, en cet endroit, a vingt-cinq mètres de largeur, et il aurait encore assez d'eau pour porter des pirogues, mais il n'y en a pas au village.

Arrivée chez les Ouayeonés. — Le village du tuxau, situé sur la rive droite du Mapouerre, se compose de la maloca du tuxau et d'une autre maloca.

28 décembre. — On m'avait installé hier soir dans un recoin isolé de la maloca du tuxaú. Personne ne m'y a dérangé. Aussi, ce matin, quand je me réveille, il est midi. La marche d'hier m'avait brisé. Le fonctionnaire Ouayeoué en pensera ce qu'il voudra, les Ouayeoués pourront bien me faire cuire, s'ils veulent, pendant mon sommeil, mais je déjeune à la hâte, et puis je redors. Il y a des moments où l'organisme est tellement exténué qu'on cesserait volontiers de vivre pendant deux ou trois jours, pour être sûr de ne pas rêver, nne fois les yeux clos et la bouche entre-ouverte, aux horribles fatigues endurées.

29 décembre. — Je suis matinal, il n'est que huit heures. Le tuxau sourit, c'est bon signe, son fils lui aura parlé en assez bons termes de son compagnon blanc. Mais voici que le monarque parle ouapichiane. Dieu, quelle joie ! c'est presque comme s'il parlait français : « *Nrouari baraka caraï, aouna ténarénan, aoueune ngouaré mecarigné, macoun apouerre miane. Denap mbaarare, denap canoue, aouna caïména caraïété.* » (Tu n'es pas vieux et tes cheveux sont blancs, tes yeux sont malades, va-t-en dans ton pays. Les chemins de la savane et de la forêt ne sont pas bons pour les blancs).

Je fais comprendre au digne potentat que je veux aller jusqu'au Bourecochie, puis, de là, rentrer chez les Atorradis par les Tarims, les Japiis et les Toucanos. Il secoue la tête d'un air de doute ; cependant, affectueux et bon, il me donne quelques provisions de route et autorise son fils à m'accompagner jusqu'au Bourecochie.

Aujourd'hui, nous allons passer la montagne du Tarouéné, et nous arrêter chez un paget qui habite la rive gauche de ce cours d'eau.

La montagne du Tarouéné est moins élevée et moins difficile à franchir que celle du Mapouerre. Cependant, bien que nous n'ayons aujourd'hui que six heures de marche, je suis extrêmement fatigué quand j'arrive chez le paget. Toutefois, je résiste assez bien aux marches forcées et à la privation de nourriture, malgré mes blessures et mon état d'épuisement. Les Indiens n'ont pas cette surexcitation nerveuse qui nous rend capables d'endurer, quand il le faut, des fatigues, des privations, des souffrances excessives. Ils n'ont pas non plus à subir les réactions terribles et parfois mortelles, qui suivent les surexcitations nerveuses trop prolongées.

Le paget du Tarouéné habite, comme le tuxau du Mapouerre, un grand hangar circulaire à toiture faiblement conique. Ce n'est plus le type de construction du Rio Branco et de l'Essequibo. La construction ouayeouée rappelle plutôt celle des Ouayanas. Le mobilier est à peu près le même partout. Les animaux domestiques, chiens, aï, hoccos, marayes, agamis, tortues, perroquets, aras, sont beaucoup plus nombreux qu'au Rio Branco. Les volailles ne sont pas rares. Ici, les habitations, le genre de vie, rappellent beaucoup plus les races primitives.

30 décembre. — Aujourd'hui, nous nous rendons au Bourecochie. Nous passons le Tarouéné, guère moins important que le Mapouerre, puis le Camenare, qui est presqu'à sec ; l'Apachi, sur la rive gauche duquel se trouve un village de six maisons, hangars ouverts, groupés au milieu d'un

immense abatis, puis l'Ouroumiouâoure, qui a dix mètres de largeur et très peu d'eau, et sur les bords duquel se trouvent quatre malocas, puis le Téréquerre et le Caraouirre, qui ont chacun une habitation, et arrivons au Bourecochie, petit affluent de l'Ouroumiouâoure. Sur la rive droite du Bourecochie, se trouve le premier des grands centres ouayeoués.

Le village du Bourecochie se compose de neuf grandes malocas disposées sur deux rangs. La rue sert en même temps de place publique, elle est large et bien sarclée. Les maisons sont des hangars ouverts, rectangulaires ou circulaires, abritant chacun quatre ou cinq familles. Il y a assurément plus de deux cents personnes dans ce village.

Depuis le Mapouerre, j'ai vu environ trois cents individus de race ouayeoué. Malgré la rapidité de mon passage, j'essaierai cependant de faire quelques généralisations.

Les Ouayeoués. — Les Ouayeoués sont une belle race, aux traits nobles, aux belles formes, au port majestueux. Ils appartiennent à l'aristocratie des tribus de Guyane. Les autres nations s'appellent Macuchis (fils de Macous, aborigènes), Ouapichianes (gens du Ouapi, bois dur dont ils faisaient leurs arcs), Atorradis (gens du petit crocodile), Taroumans (gens de la grenouille) ; eux s'appellent les Ouayeoués, les blancs (de ouayeoué, le tapioca, dont la couleur est d'une blancheur parfaite). Ce doivent être des Caraïbes purs.

Ils sont d'assez haute taille et de complexion vigoureuse, cependant ils sont très doux et fort craintifs. Je suis bien certain que si je n'avais avec moi le fils du tuxau des Ouayeoués du nord, je trouverais toutes les malocas vides ; à mon approche, la population se cacherait dans les bois. La détonation d'une arme à feu les fait tous trembler de frayeur.

Les femmes ont les formes un peu plus rondes et moins élancées que celles des Atorradies ; elles sont cependant fort bien faites. Le visage est plein, régulier et d'expression très douce. La plupart du temps, ce n'est qu'à l'âge de la nubilité, ou même après le mariage, que les jeunes femmes prennent la tangue.

Les tatouages ne sont guère usités. Les ornements sont assez compliqués, mais aucun objet européen n'y entre. Tangues et calambés sont décorés. Les pendants d'oreilles sont faits de graines de la forêt, artistement travaillées. Les bracelets sont en écorce d'arbre blanche ou peinte. Ils portent des colliers faits de dents de porc avec des espèces de dragonnes en

plumes d'aras. Ils portent assez volontiers les cheveux partagés sur le milieu de la tête, se terminant sur les épaules par une natte à la chinoise. Leurs acangatares sont petites et peu soignées.

Les Ouayeoués sont plus industrieux que les tribus du Campo. Ils fabriquent de jolies flûtes en tibias de biches qui sont fort appréciées dans toute la contrée. Il est rare de rencontrer, dans les sentiers de la forêt, un Ouayeoué sans sa flûte. Il tire de son instrument des sons dont la gaieté, la netteté, le timbre sonore, étonnent celui qui est habitué aux méloppées vagues et tristes de la musique indienne. Une autre industrie assez remarquable de cette nation est la fabrication du fil qu'ils tirent du tucum et du carata, et qu'ils arrangent artistement en pelotes grosses comme le poing.

Les Ouayeoués s'étendent, au sud, jusqu'au delà de l'Equateur. Ce sont les Assahis qui les empêchent de descendre jusqu'à Manaos. A l'est, ils habitent au sud des montagnes du Couroucouri et de l'Irikouné, où ils ont un village assez voisin d'un village Pianocote. Les relations entre ces deux grandes tribus mansas et amies, ont lieu par le revers méridional de l'Irikouné. Elles sont assez rares, à cause des attaques fréquentes des Paricotes, des Cara et des Canaémés des montagnes du Couroucouri. Un sentier va du village de l'Apachi aux Piannocotes; celui qui aboutit au Bourecochie, se continue vers le sud, et un troisième unit ensemble les deux premiers. Il paraît qu'à eux tous, les Ouayeoués n'ont pas une pirogue, et que dans la région où le Mapouerre pourrait porter toute l'année des embarcations, les Ouayeoués sont dans l'intérieur, le long de leur sentier, ne s'aventurant guère à la rivière, que remontent, dit-on, des Canaémés. Le Mapouerre n'est autre que l'Urubu de Silves. Je ne crois pas qu'on puisse évaluer à moins de trois ou quatre mille le nombre total des Ouayeoués.

J'aurais bien voulu passer la journée de demain au village du Bourecochie, mais il me faut profiter de suite de la bonne volonté de ma famille chirioue et de mon jeune chef ouayeoué, qui s'offrent de me conduire au premier village Tarim, point d'où ils reviendront sur leurs pas.

Fin d'année. — 31 décembre. — Malade et cheminant péniblement dans les forêts vierges de la Guyane centrale. Il pleut. Cette fin d'année ne ressemble guère à la précédente, avec son dîner d'adieu au Consul de France et à mes amis, à l'*Hôtel do Commercio*, à Para! Ne vaut-il pas encore mieux être dans le grand bois, sous la pluie, avec des sauvages,

que d'être astreint à faire des visites de corps, à écouter ou à prononcer des discours officiels, à subir tous les usages ridicules dont notre civilisation formaliste a encombré cette malheureuse journée ? C'est ainsi que l'on se console de tout. Donc, en avant ! Les pieds couverts de plaies, pouvant à peine me traîner, courant pour suivre mes hommes, n'ayant à boire qu'une eau fétide qu'on n'avale qu'en se bouchant le nez, à ne manger que la mince épiderme des fruits du palmier caumou. Un peu de maladie met de la poésie dans l'existence : l'optique de la vision interne et externe en est changé.

Nous repassons à sec le Bourecochie, sur les bords duquel se trouve une case ouayeouée actuellement vide, le Caraouirre, le Terequerre; puis trois petits igarapés allant tous les trois à l'Ouroumiouâoure et ayant chacun une maloca sur leurs rives. Enfin, nous arrivons à ce dernier cours d'eau sur la rive septentrionale duquel se trouve un petit village Tarim. Il y a un peu d'eau potable dans la rivière, la première eau potable que nous trouvons depuis ce matin. La forêt a été plate, broussailleuse, le sentier très mauvais, et la marche assommante.

Première journée. — 1er janvier 1885. — Tarims, je vous souhaite la bonne année! Les Tarims sont une fraction anciennement détachée de la tribu des Taroumans. Ils occupent le cours supérieur de l'Ouroumiouâoure et le cours moyen du Tarouéné et du Mapouerre supérieur. Leur type, celui de leurs habitations, rappellent les Taroumans. Ils occupent une grande plaine basse, qui doit être en partie inondée l'hiver, entre la montagne du Tarouéné et celle des Japiis. La tribu ne compte pas plus d'une dizaine de malocas, soit deux cents individus environ.

Les Tarims n'ont jamais vu de blancs. C'est la première fois qu'un Européen s'aventure dans ces parages. Il n'y a guère de danger cependant, car ces populations sont pacifiques. Il n'y aurait à craindre qu'une attaque des Chiricoumes ou des Coucoichis qui, de temps à autre, pillent quelques malocas dans le Tarouéné et le Mapouerre.

A mon arrivée au village, on organise un grand cachiri pour fêter le fils du tuxau des Ouayeoués du Nord. Les Tarims, les Japiis et les Toucanos se considèrent comme des clients des Ouayeoués. Ici, le cachiri est fait dans d'énormes vases de terre, suivant l'usage des anciennes nations tupis. Souvent, ces grands vases sont ornés de dessins au génipa, représentant des losanges, des grecques, des cercles entourés de rayons.

2 janvier. — Je passe ici la journée. Le Ouayeoué et la famille chirioue vont partir ce matin. Demain, je me rendrai chez les Japiis; des Japiis chez les Toucanos, des Toucanos à Paraouname. Il me faudrait un homme pour porter la petite malle qui me reste.

Tarims, Japiis et Toucanos. — Un gros et fort Tarim, qui s'appelle Ocri, ce qui signifie tigre, à ce que j'ai cru comprendre, se dévoue. Il m'accompagnera jusqu'au Namatchi Ouâ. Il emmène avec lui sa femme et ses chiens. Il ne parle que tarim, un dialecte qui me paraît assez différent du tarouman et du ouayeoué. Notre conversation est une pantomime. Il ne s'inquiète guère de moi, d'ailleurs, tout occupé qu'il est, aux heures de repos, à ses chiens et à sa femme. Et je ne suis guère tourmenté d'apprendre son dialecte. Mon état devient très grave. Jamais je n'ai autant souffert des privations de toutes sortes et de fatigues exténuantes. La fièvre me soutient, sans elle, je ne pourrais marcher. Mais j'ai peur de m'affaisser tout d'un coup. Il serait bête de mourir d'épuisement, dans ces contrées ignorées, après cinquante mois d'Equateur, et à la veille de se tirer d'affaire. La mort obscure, la veille de l'arrivée au port, en soi est aussi indifférente que telle ou telle autre mort, cependant il y a une curiosité vague qui rattache à l'existence; on est pris du désir de se regarder vivre et d'attendre l'avenir pour voir s'il n'aportera pas du meilleur ou du nouveau. Oh! Tarim! que j'ai hâte d'arriver au Namatchi Ouâ!

3 janvier. — Il n'y a que six heures de marche du village Tarim au premier village Japii. Le sentier, presque droit, court dans une forêt maintenant très sèche, mais qui porte les traces des inondations hivernales. Le caoutchouc est toujours abondant. Le sentier est bon et la marche est facile. Allons gaîment, en rêvant à Manaos et à la France.

Après un igarapé à sec qui va à l'Ouroumiouâoure, nous traversons le Tarouéné, large d'une vingtaine de mètres en cet endroit, mais réduit à un mince filet d'eau entre de larges plages de sable. « *Matade* », me dit le Tarim, et, en effet, je crois voir des tartarugas se sauver à notre droite.

Jusqu'au village, nous longeons un affluent du Tarouéné, qui s'appelle le Mopeti. Nous passons un igarapé, puis un marais avec une maloca Japii, puis un troisième sur la rive droite duquel se trouve le village composé de la cases du tuxau, de celle du paget et de celle des administrés.

Les Japii (aux yeux bleus, du nom de l'oiseau couleur cendre qui porte ce nom), se disent aussi Ouayeoués (blancs). C'est la plus belle race

indienne que j'aie jamais vue. Les types blonds aux yeux bleus ne sont pas rares chez eux. On ne peut croire cependant à un ancien mélange avec les blancs; car, sans épilation aucune, les hommes sont complètement imberbes. Ils me traitent avec une grande familiarité, et ont l'air de se considérer comme mes compatriotes. Ils sont bien moins timides que les Taroumans et les Ouayeonés, et ont je ne sais quelle noblesse et quel naturel qui feraient croire à d'anciens Gaulois transportés dans les forêts de la Guyane centrale. La couleur de leur peau est d'un jaune clair et n'a rien du rouge brun des autres tribus. Leurs jeunes filles sont d'un blond très pâle; j'ai trouvé parmi elles des types de *misses*. Hommes et femmes portent des espèces de tangues, faites de peau de jaguar. Je trouve chez les Japiis quelque chose de sacerdotal, de militaire et de communiste que je n'avais pas encore rencontré. Ils ne parlent pas des Chiricoumes sans en rire. Certes, les Japiis sont une tribu intéressante. Je ne serais pas fâché de vivre une lune avec ces gens-là; mais, hélas! il faut marcher. Si je m'arrête, je vais tomber, cela est sûr. Or, il y a plus de deux mois que je n'ai plus de pharmacie. Plus le moindre flacon d'arsenic. Et voilà comment on arrive à faire de nouveaux voyages pour vérifier des points mal élucidés.

Les Japiis sont peut-être environ cinq cents. Ils s'étendent de la montagne jusqu'au Tarouéné et jusqu'au Mapouerre.

4 janvier. — En route, Tarim, en route! Nous franchissons la longue colline des Japiis, au sommet de laquelle se trouve une maloca de cette nation, et après avoir descendu le talus septentrional, nous entrons sur le territoire des Toucanos. Nous passons un igarapé à sec qui va au Tarouéné; puis, au milieu d'une immense clairière, qui est sans doute un ancien défrichement abandonné, nous trouvons un premier village toucano : trois carbets au milieu d'une plantation de manioc.

Qui fera jamais la carte ethnographique de la Guyane! Ces Toucanos sont des Indiens à moustaches, aux pommettes saillantes et aux yeux obliques. A première vue, je les prends pour des Paochianas. Ils appartiennent probablement, avec ces mêmes Paochianas, les Macus, les Desanas, les Macouchis, à la race aborigène, ou plus exactement, conquise, tandis que les Japiis, les Ouayeoués, les Atorradis, les Ouayanas, les Oyampis, appartiendraient à la race conquérante.

Les Toucanos sont silencieux, très froids, un peu tristes; ils me regardent avec des yeux effrayés. Le Tarim cause un peu avec eux, comme il causait avec les Japiis, mais je ne crois pas qu'il connaisse bien les dia-

lectes de ces tribus. Il n'emploie qu'un nombre très restreint de mots, et accompagne sa conversation de signes explicatifs. Les Toucanos sont passablement sales, laids, leurs malocas ne sont que de petits ajoupas, dans le genre de ceux des Taroumans du tuxau boiteux. Ils habitent le bassin supérieur du Mapouerre. Jadis, leurs dernières malocas s'échelonnaient jusqu'au pied de Ouachare, mais les ravages des Coucoichis les ont fait reculer vers l'est.

5 Janvier. — Nous allons aujourd'hui coucher à la dernière maloca Toucane après quoi nous entreprendrons demain le passage de Ouachare.

Nous traversons une grande plaine coupée à intervalles réguliers d'igarapés à sec qui se rendent au Mapouerre. Le premier de ces igarapés a deux ajoupas Tucanos, le second également deux, le troisième est désert, le quatrième a une espèce de petite maloca rectangulaire, sorte de hangar à moitié fermé sur les côtés, un peu plus loin c'est un village formé d'une demi-douzaine d'ajoupas, enfin, à l'extrémité septentrionale de la colline des Japiis, un poulailler cônique : c'est la dernière des habitations tucanos vers le nord.

Il n'y a que des vieillards dans ce carbet, de grands vieillards maigres avec la moustache grise. Ils passent leur temps à préparer des breuvages et des élixirs. *Marinas*, dit le Tarim. Ce sont des pagets. Il est difficile de vivre d'une façon plus misérable que ces dépositaires de la science. Ils nous donnent cependant la moitié d'une cassave pour nous rendre à Paraouname. Ni gibier, ni poisson, ni cachiri.

Ouachare. — 6 janvier. — Nous passons les petits ruisseaux qui forment les sources de Mapouerre, franchissons une petite montagne au pied de Ouachare et commençons l'ascension.

Les oreilles me tintent, ma vue se trouble, j'ai le vertige, je me cramponne aux branches pour ne pas tomber, des vomissements m'obligent à m'arrêter, dans les coliques je me roule à terre. Et pendant ce temps le Tarim et sa femme marchent sans s'occuper de moi. On monte, on grimpe, encore, toujours, quelle est la fatalité qui m'oblige à marcher ainsi sans cesse quand je ne le puis? Ne serait-il pas plus simple de me laisser tomber ici et d'y rester ?

Comment est-il fait, le sentier de Ouachare, et quelles sont les essences qu'on trouve dans la forêt? Je n'en sais rien. Je monte, je monte, et la montagne tourne autour de moi, les arbres dansent, je ne vois rien, j'ai froid.

Ah! voici le sommet! Le Tarim m'attend sur une plateforme où j'arrive par hasard, et, me prenant par le bras, il me fait faire le tour d'horizon et me montre les ondulations noires et bleues des montagnes lointaines. Ah! mon pauvre ami, je n'ai guère le cœur à comtempler des paysages. Puis il me montre le nord et me fait signe que nous trouverons au pied de la chaîne un ajoupa pour y dormir.

La pente est douce. Ouachare ne forme qu'un immense renflement et n'a pour ainsi dire ni ravins ni contreforts.

Arrivé à l'ajoupa, toujours avec la fièvre, je me laisse tomber dans mon hamac que le Tarim a amarré à un mètre au-dessus d'un petit feu qu'il vient de faire. Ouachare, montagne sinistre, promenade de canaémés, qui m'as enlevé le peu qui me restait de mes forces, tu vas me voir dormir sans faire un rêve et bien indifférent au réveil.

7 Janvier. — Ce matin quand le Tarim m'éveille, il y a comme une expression de pitié peinte sur ses traits. C'est rare chez l'Indien, qui meurt et voit mourir, impassible, sans sourciller. Il faut que j'aie le visage bien ravagé par la souffrance.

Encore un effort. Nous allons dans les ravins et les fondrières passer à leurs sources l'Iriquichi, le Yamara, le Bayecoure, le Couyououini, le Moucha Iouâ. Voici une petite savane que j'ai traversée en chassant auprès de Paraouname, puis voici les deux maisons ouapichianes.

Bonjour Mascounan. Mascounan m'apporte du cachiri. Il est bien malade le caraï, Mascounan. Je bois du cachiri jusqu'à en rendre l'âme. Quelle horrible boisson! Mais ces vomissements répétés me font du bien.

Marches forcées de Paraouname à Boà Vista. — 8 Janvier. — Aujourd'hui arrivons aux trois cases du Dad Ouã. Il est cinq heures du soir. Nous marchons toute la nuit et à l'heure où la fraîcheur du matin tombe du ciel, nous sommes à Chouna.

Nous voici donc enfin sortis de la forêt, de la hideuse forêt vierge sans air, ni lumière ni horizon, chaude, sale et fétide. C'est l'espérance après un long et douloureux ennui. Quand on a cheminé dans le grand bois pendant plusieurs semaines de suite et qu'on débouche tout d'un coup dans une savane bien aérée, aux vastes perspectives, il semble qu'on soit brusquement réveillé d'un cauchemar, au sein d'une campagne ensoleillée pleine du chant matinal des oiseaux.

9 Janvier. — Chouna.

10 Janvier.

11 Janvier. — Hier, après un violent accès de fièvre froide et des vomissements abondants, je perdis connaissance et ne suis revenu à moi que ce matin. Les zambos jouaient de la flûte et chantaient. Pas un ne m'adresse la parole. Ils ne font pas plus de cas de moi que si j'étais déjà enterré.

12 Janvier.

13 Janvier. — Hier, répétition de la journée du 10, fièvre froide, vomissements, perte de connaissance toute la journée et toute la nuit. Je me réveille dans une maloca pleine de chiens qui hurlent et d'Indiens qui rient.

Le Tarim et sa femme repartent pour la maloca de l'Ouroumiouâoure.

Les Atorradis de Namatchi Ouâ refusent de porter la petite malle qui me reste. Ils espèrent que je mourrai en route et qu'ils pourront ainsi en toute tranquillité de conscience se partager mes dépouilles. Je pars avec un peu de cassave qu'une vieille m'a donné à la dérobée. Je vais à Courati. Oh j'arriverai à Boã Vista !

14 et 15 Janvier. — Les deux horribles journées! Cela ne peut se narrer. J'arrive à moitié mort à Courati. Un Indien d'ici consent à aller chercher ma malle au Namatchi Ouâ. Je l'attendrai. Donc, quatre jours de retard.

16, 17, 18 et 19 Janvier. — Repos paresseux à la maloca. D'abord, je ne mange pas. Puis je me gorge de papayes dont les propriétés purgatives me rendent les plus grands services. Retour de la malle.

20 Janvier. — Arrivée à Ouichbine. On m'apprend qu'à Boã Vista on me sait mort. J'ai été massacré dans la forêt. On n'a retrouvé que ma chemise tachée de sang; voilà qui est précis.

21 Janvier. — Ouaïniame.

22 Janvier. — Macarachite.

23 Janvier. — Boã Vista. Ah! je vais donc pouvoir être malade tout à mon aise.

V. — RETOUR.

Sécheresse, variole et famine. — 23 janvier-22 février. — Il n'y a pas actuellement assez d'eau dans le Rio Branco pour permettre aux batellâos de descendre. La sécheresse est exceptionnelle cette année. Tous les dix ans la repiquète de décembre (Boyassu) ne se produit pas, les batellâos ne

peuvent descendre la *secca* qu'en mai, un été torride se prolongeant jusque là.

De plus, un cas de variole s'étant produit à Boã Vista, il en est résulté une frayeur générale, maîtres et Indiens ont déserté le village pour se réfugier dans les fazendas, il me serait impossible d'arranger deux Indiens pour descendre en montaria jusqu'à Manaos. Je suis prisonnier de la *secca* et de la *bichiga* (variole). Il faut attendre.

Il n'y a pas de batellao récemment arrivé de Manáos, d'où pas de provisions à Boã Vista et pour moi pas de lettres. En février, le batellâo de Manoël Jose Campos, mon hôte, un Portugais fort serviable, doit arriver à Boã-Vista. Peut-être m'apportera-t-il des nouvelles; il y a huit mois que je n'ai reçu un mot de personne.

Je suis complètement débilité, anémié. Pour rétablir ma santé profondément altérée, j'aurais besoin d'un bon régime et d'un long traitement. J'ai la face terreuse, les yeux creux, caves, les traits étonnamment amaigris. Or Boã Vista est maintenant aussi dépourvu qu'une maloca du centre. Ni viande fraîche, ni lait, ni fruits, ni vin, pas même de cachaça. Ce régime de farinha et de carme secca n'est pas débilitant, mais il irrite l'estomac et fait empirer mon eczéma.

Pendant les périodes de sécheresse, l'existence de ces pauvres fazendeiros est loin d'être plantureuse. Il leur serait cependant facile avec le maïs, le lait, le fromage, la viande fraîche, les haricots, les bananes, de se procurer le confort. Mais ils sont imprévoyants et insouciants : il y a de l'Indien dans leur carctère. A Boã Vista il n'y a guère que mon hôte, le très sympathique José Campos; un jeune Brésilien, Carlos Magalhens, et le maître d'école du village, Capistrano da Silva Motta, qui aient daigné s'assurer le confort quotidien.

Comme il est écrit que je ne serai pas quinze jours sans avoir quelque nouvelle maladie, me voici souffrant depuis mon arrivée à Boã Vista, d'une névralgie cruelle, déjà ancienne de quinze mois, et qui de temps à autre vient se rappeler à mon souvenir.

4 Février, de nuit. — Le batellâo de Campos, à bord duquel je dois avoir des lettres, fait quarantaine au Carneiro, à un jour en aval de la Caxoeira. Sur dix personnes d'équipage, y compris le patron, sept sont mortes de la variole. Restent le patron et deux Indiens. La consternation est générale à Boá Vista. Avant deux mois peut-être, il va être impossible d'arranger un Indien pour descendre à Manáos.

Les Indiens civilisés, moins braves que les sauvages, ont peur de la mort. S'il éclate dans les malocas une épidémie de variole, nous sommes bloqués ici. Et le batellao de Campos n'apporte aucune provision alimentaire.

On appréhende sérieusement une épidémie de variole dans les tribus du haut. On ne peut prendre aucune précaution sanitaire, le reste des équipages décimés, au lieu d'observer la quarantaine, fuit de nuit pour les malocas qui ne tarderont pas à être infectées. La variole fait en ce moment, disent les lettres de Manáos, des ravages terribles sur les Indiens du Rio Negro, du Purus, du Madeira et de la ville.

Enfin ! Les fazendeiros ont réussi à engager quatre Indiens vaccinés, qui, avec une égaritea, vont chercher de la vaccine à Manáos. Je descendrai avec eux. Le batellao de Campos fait toujours quarantaine au Carneiro. La correspondance qu'il apporte n'est pas encore arrivée ici.

Ne laissons pas le Rio Branco sans donner sur cette rivière quelques notes générales de géographie ethnique, d'éthnographie et d'économie sociale.

Notes de géographie ethnique. — On serait mal venu de nier, pour ce qui concerne le Rio Branco, la rapide disparition de la race indigène.

En 1787, on comptait vingt-deux tribus au Rio Branco.

Les Parauillanas qui habitaient aux sources du Takutu et du Repunani. Ce sont les Parauillanas qui fournirent le plus d'Indiens aux povoaçaôs de la rivière. Ils vendaient des esclaves aux Hollandais. Ils sont aujourd'hui complètement éteints.

Les Amaribas habitaient la même région, ils avaient trois tuxaús, appelés alors principaes. Ils sont éteints comme les Parauillanas.

Les Atorradis habitaient la même région que les Amaribas et les Parauillanas. Ils avaient trois tuxaús. On possédait quelques Atorradis au Carmo. Les Atorradis sont aujourd'hui considérablement réduits en nombre.

Les Caripunas habitaient la serra Makarapan. Ils faisaient un grand commerce d'esclaves qu'ils vendaient aux Hollandais. Ils ne descendaient guère au Rio Branco. Ils avaient quatre tuxaús. Il ne reste plus aujourd hui que deux ou trois douzaines de Caripunas au Bas Repunani.

Les Caraïbes habitaient la même région que les Caripunas. Ils faisaient aussi le commerce des esclaves avec les Hollandais. On les disait cannibales.

Ils étaient en guerre avec les Caripunas. On ne trouve plus aujourd'hui que de rares échantillons de cette tribu dans le voistnage des Caripunas actuels.

Les Macuchis habitaient de la serra Makarapan aux sources du Mahú. Ils avaient cinq tuxaús. Ils étaient complètement sauvages et ne descendaient pas au Rio Branco. On n'en eut que deux qui furent établis à Sainte-Marie. Ils faisaient la guerre avec des flèches empoisonnées à l'urari, ils avaient pour ennemis les Uapichianas. Aujourd'hui les Macouchis sont la tribu la plus nombreuse du Rio Branco, ils ont dû augmenter en nombre.

Les Uapichianas (Ouapichianes) habitaient des sources du Rio Mahu à celles du Rio Parime. Ils avaient quinze tuxaús et étaient alors la tribu la plus nombreuse de la contrée. Déjà presque tous pacifiques, domestiqués, habitués à travailler avec les blancs, ils étaient aussi nombreux que les Parauillanas dans les provaçaos. Les Macuchis, les Caripunas et les Parauillanas étaient leurs ennemis. Aujourd'hui ils sont bien moins nombreux que les Macuchis.

Les Tucurupis habitaient aux sources du Rio Parime. Ils étaient peu nombreux. La tribu est éteinte.

Les Acarapis qui habitaient la même région étaient également peu nombreux. Il y en avait un à Sainte-Marie. Ils ont disparu depuis longtemps.

Les Oaycas habitaient depuis les sources du Parime jusqu'à celles du Amajari. Ils avaient six tuxaús dont un, avec sa famille, était établi à Concessão. Ils eurent jadis un traité avec les Espagnols. On ne trouve plus vestige de cette nation.

Les Arinas habitaient aux sources de l'Amajari. C'étaient des Indiens déserteurs des aldées espagnoles. Ils avaient deux tuxaús. La tribu est détruite.

Les Quinhaus habitaient aux sources de l'igarapé Cadacada. Ils étaient peu nombreux et avaient un traité avec les Espagnols. La tribu est éteinte.

Les Porocotos habitaient l'igarapé Taktu. Ils étaient également sous l'influence espagnole. Ils avaient deux tuxaús et étaient peu nombreux. Ils n'ont guère diminué en nombre.

Les Macus, également sous l'influence espagnole, étaient nomades. On les rencontrait fréquemment près de la Serra Andauari. Il paraît qu'il en existe encore dans cette région.

Les Aoaquis habitaient aux sources du Cahuamé. Ils avaient trois tuxaús et étaient assez nombreux. Les Espagnols avaient traité avec eux. La tribu a disparu.

Les Guimaras habitaient aux sources du Maraca. Ils avaient deux tuxaús. Ils avaient un traité avec les Espagnols. La nation a complètement disparu.

Les Tapicaris, voisins des Guimaras, étaient aux sources du Mocajahi. Comme eux, ils étaient soumis aux Espagnols, et comme eux ils ont complètement disparu.

Les Zaparas habitaient au Mocajahi. D'abord ils eurent des traités avec les Espagnols. Réduits par les Portugais, ils provoquèrent, en 1781, une révolte dans les tribus et les provaçaos, révolte qui, en s'étendant, amena, avec l'attaque des Jauapiris à Sainte-Marie, arrivée vers la même époque, la rapide décadence des provoaçaos qui, de 1787 à 1798, furent complètement abandonnées. En 1840, Schomburgk trouve encore quelques Zaparas à l'Uraricuera. Aujourd'hui la nation a disparu.

Les Paochianas sont de la famille des Zaparas et des Tapicaris. Ils habitaient alors le Catrimanî, moyen et inférieur. Ils étaient nombreux. On en trouve aujourd'hui une cinquantaine au Mocajahi.

Les Barauanas habitaient le Haut Catrimanî. Ils avaient trois tuxaús. On comptait beaucoup de Barauanas au Carmo. Il en reste aujourd'hui une vingtaine dans le Haut Padauiri.

Les Chaperos et les Guajaros, dès lors peu nombreux, ont aujourd'hui complètement disparu

Sur ces vingt-deux tribus qui existaient au Rio Branco en 1787, treize se sont éteintes, huit ont diminué en nombre, seuls les Macouchis, les plus sauvages, sont devenus plus nombreux. Il faut tenir compte aujourd'hui des quelques tribus plutôt mieux connues que nouvelles : les Yarecunas, alors confondus avec les Macuchis, les Chiricumos du Amajari, les Maracana des Maracas, et les tribus brabas du bassin oriental, qui alors n'étaient pas découvertes.

Il existe deux groupes de Macuchis : ceux de l'est, qui habitent le Mahu, le Takutu et Cuandu Cuandu, et ceux de l'ouest, qui habitent l'Uraricuera, l'Amajari et les Maracas.

Les Macuchis du Mahu n'ont plus aujourd'hui de tuxaú. Les Anglais donnent au Mahu le nom d'Iren, mais ce nom est impropre. Le nom d'Iren était donné autrefois par les Macuchis au Takutu, de Saô Joaquim, du con-

fluent du Mahu, et c'est de cette appellation antique que vient le nom donné aujourd'hui par les Anglais à cette rivière.

Le Haut Coti (le Cotinga des Anglais) est Uapichiana, le bas et le moyen Coti, le Surumu, sont Macuchis. Tous les Macuchis de cette région sont soumis au tuxaú Maciani (nom indianisé de machada : hache) qui habite au Coti. Il y avait jadis au Haut Coti une maison de commerce anglaise. Elle a été abandonnée il y a une douzaine d'années. Quelques Macuchis de la contrée entendent un peu l'anglais.

Pour les Macuchis, le Surumu prend sa source au-dessus du Maruaye et tombe dans le Takutu. Le Coti est affluent du Surumu. Il y a dans ces rivières presque sans eau, quelques ubas macuchis.

Au Takutu, le centre macuchi le plus important, se trouve dans le coude intérieur de cette rivière, à la serra du Tucano.

La haute et longue serra Cuandu Cuandu est le plus important de tous les centres Macuchis. Il y a là autant de Macuchis que dans tous les autres centres réunis. On les dit sauvages et à moitié féroces. Les deux maisons anglaises du Repunani en ont quelques-uns à leur service. Ils n'entendent pas l'anglais. Cuandu Cuandu est à huit jours de canot au-dessus du fort de São Joaquim, en remontant la rivière. La montagne est très riche en bois précieux, muirapinim et autres. Un seul fazendeiro du Rio Branco est allé en tirer pour la construction de son batellao, les autres n'osent, par crainte des indigènes mal famés.

Les Macuchis des Maracas ne sont guère moins sauvages que ceux de Cuandu Cuandu. Comme eux, ils vont de tangue et de calembé. Il paraît que leurs voisins, les cannibales Maracanas, qui habitent un peu plus haut dans les Maracas, les tuent à la chasse et les mangent. Au-dessus de ces Maracanas, et jusqu'aux sources de l'Uraricuera (urari : poison, cuera : bouche), vivraient des Krichanas également anthropophages. Cette région des Maracas est, dit-on, très riche en riz sauvage. Tous les Macuchis, au commencement du siècle, étaient fameux par leurs flèches empoisonnées. Aujourd'hui ils les ont abandonnées pour les fusils.

Au-dessus des Macuchis, du Amajari au Mazaruni, et principalement au Roroïma où se trouverait leur grand centre, vivent les Jarecunas, tribu parente des Macuchis dont elle parle à peu près le dialecte. Les Jarecunas, qui sont presque aussi nombreux que tous les Macuchis ensemble, n'ont qu'un seul tuxaú, Ignacio, qui a sa maloca à un igarapé du Bas Amajari. Ils possèdent le Parime, le Maruaye et le Haut Surumu.

Les Yarecunas et leurs voisins les Chiricumos, qui habitent plus à l'ouest, sont également mansos, mais ils sont ennemis et souvent en guerre entre eux.

Encore plus à l'ouest, dans le bassin de l'Araricapara (arari : petit ara, caa : dans le bois, para : rivière), affluent de gauche de l'Uraricuera, à peu près de l'importance du Amajari, sont les Porocotos qui sont en guerre avec les Krichanas. Cette rivière d'Araricapara est, dit-on, la plus « encachoeirée » du haut Rio Branco.

Les Macuchis, Yarecunas, Krichanas, Porocotos, Chiricumos et les tribus du Jauapiry parlent à peu près la même langue.

C'est l'Uraricuera qui se peuple aujourd'hui. Les éléments sont déjà fort mélangés, partie Uapichianas, partie Macuchis. Les deux nations vivent paisiblement côte à côte ou mélangées, bien qu'elles soient ennemies. « Ce sont les Macuchis, disent les Uapichianes du petit village de la Missão, qui tuent les Uapichianas dans le Maracas et non les Maracanas; ils nous tuent, nous font rôtir et nous mangent. »

La longue chaîne qui se trouve au sud de l'Uraricuera est peuplée presque exclusivement de Uapichianas. C'est là que vit, à la Serra Taïana un des guides de Schomburgk, indien qui s'est donné, et porte depuis quarante-cinq ans, le nom du célèbre voyageur hanovrien, son ancien maître.

Aucune de ces tribus ni aucune de celles de la Guyane n'entend la lingoa geral.

Dans cette partie de la Guyane on trouve un assez grand nombre de mucambos ou refuges de fugitifs. Les principaux sont ceux de Chouna, sur la rive droite du Takutu, dans le contesté Anglo-Brésilien. Les descendants des refugiés se sont retirés au Dad Ouâ dont la population est aujourd'hui zamba.

Dans la Guyane anglaise on trouve Uaraïp, sur la rive droite du Repunani, avec trois ou quatre nègres brésiliens et quelques Zambos et Zambas. Plus à l'est, aux sources du Cuitaro, se trouve un autre mucambo.

Ces trois mucambos parlent uapichiane. Seuls, deux nègres de Uaraip parlent anglais.

A l'autre extrémité de la contrée, on sait qu'on trouve également des mucambos. Ceux du Moyen Taruman, peuplés de soldats déserteurs et de nègres esclaves de Manàos, ceux du Bas Trombetta, peuplés de nègres esclaves. Ces deux groupes de mucambos parlent portugais.

Enfin il y a les mucambos du contesté Franco-Brésilien : Cachipour,

où tout est nègre et où l'on compte environ 70 individus anciens esclaves ou fils d'esclaves. Counani, nègre et mulâtre, et zambo, esclave ou fils d'esclave, comptant 300 individus; Mapa et les Lacs, peuplés de soldats déserteurs et de leurs métis, au nombre total de 600 environ. Ces trois groupes du mucambos parlent portugais. A Counani, on entend le créole de Cayenne.

Notes ethnographiques. — Les Indiens de Guyane forment des sociétés rudimentaires sans subordination ni centre d'autorité, sans organes distincts ni fonctions spécialisées, immobiles et comme figés dans l'homogénéité embryonnaire. Chez ces Indiens, la propriété n'existe pas. L'appropriation individuelle est réduite au strict nécessaire des besoins de la nature, une maison de bois et de paille, un abatis planté de manioc, les engins de chasse et de pêche. La pêche et la chasse fournissent aux besoins. La plus grande partie du temps n'est pas utilisée. Quand le père meurt, la case (c'est la quinzième qu'il a construite, puisqu'elles ne durent guère que trois ans) est abandonnée, brûlée, et les enfants vont en faire une autre. Les vêtements qui appartenaient au défunt, ses parures, les engins de chasse et de pêche sont enterrés avec lui ou détruits. L'hérédité n'ayant rien à léguer n'existe pas. Et cela est ainsi aussi bien chez les Indiens civilisés que chez les sauvages. Aucune organisation sociale, pas de chefs, car on ne peut appeler ainsi les tuxaús et les pagets actuels. Cette absence de propriété empêche la formation d'un agrégat social et de tout progrès. La clémence du climat et la richesse d'une terre immense et déserte, le tempérament indifférent de l'Indien, sont les causes de la bizarre situation économique et sociale de ce peuple.

Ceux qui ont travaillé avec les blancs, qui ont vécu dans les villes, revenus à la maloca, ne changent rien au type héréditaire de la vie indienne. Ils pourraient avoir une case meilleure, adoucir leur régime alimentaire, cultiver pour vendre, faire des provisions pour les mauvais jours, s'adonner à quelque industrie : rien; la paresseuse poésie de la vie indienne, renforcée chez eux du puissant instinct ancestral, les subjugue et ils vivent en sauvages comme devant, ne gardant de la civilisation que le pantalon et la chemise.

Il n'existe nulle part de division du travail, tous chassent, pêchent, cultivent leur roça, construisent leur case, coupent et cousent leurs habits quand ils ont de la toile. Il y a à peine division du travail entre les hommes et les femmes, car celles-ci aussi, et même assez souvent, flèchent le gibier et le poisson.

Peuplades singulières que ces peuplades de la Guyane centrale! Elles vivent sans chefs, sans travail, sans besoins, sans autre propriété que quelques pieds de manioc et un carbet, sans aucune magistrature publique, sans organisation politique ou sociale aucune, sans religion, sans idéal, dans un état véritablement anarchique, dont le calme profond et la froide apathie ne seraient peut-être pas de nature à plaire beaucoup aux esprits un peu exaltés de nos utopistes contemporains.

L'uniformité de leurs mœurs donne un caractère d'unité à toutes ces tribus, cependant elles présentent entre elles des différences telles qu'on peut les considérer comme constituant autant de nations distinctes. D'une tribu à l'autre, langue, parure, tout diffère. Elles offrent autant de dissemblance entre elles que le font les nations européennes. Un Uapichiane diffère plus d'un Moonpidienne qu'un Français d'un Espagnol ou un Anglais d'un Russe.

Le grand obstacle à toute modification de ces sociétés, c'est qu'elles ne s'accroisent pas en nombre. Mais pourquoi ne s'accroissent-elles pas en nombre? Chasseurs et pêcheurs ils sont assez nombreux pour le territoire qu'ils habitent. Le chasseur ne devient pas agriculteur tout d'un coup, historiquement il y a une phase intermédiaire, le travail esclave. Le travail esclave suppose le développement d'un certain appareil militaire; or, ce développement a été rendu impossible par le voisinage des blancs, ce qui explique comment les Indiens, chasseurs et pêcheurs, n'ont pas progressé en Amérique depuis la conquête européenne. Pourquoi ont-elles diminué en nombre? Les nations les plus voisines des blancs, et ce sont celles-là même qui ont disparu, n'ayant pu s'adapter à l'ordre de choses nouveau, empêchées de mener leur ancien genre de vie, incapables de se transformer en si peu de temps, sont mortes.

Il est un fait connu, c'est que les tribus primitives composées de quelques groupes de familles vivant éparses, ne s'agrègent pas volontairement pour constituer de grandes sociétés. La diversité des dialectes, le manque de sociabilité, les habitudes héréditaires de la vie sauvage, sont autant d'obstacles qui s'opposent à ce que les tribus se groupent spontanément. Cette cohésion ne peut être réalisée que par la force. La guerre a été le principal moteur de la civilisation primitive. C'est grâce à la guerre que la civilisation naissait dans l'Amérique du Nord avec la Confédération des Six nations. En Guyane, les indigènes ne possédaient qu'un état militaire fort grossier lors de l'arrivée des européens. Depuis lors il était impossible que cet état

militaire se développât. Par suite, pas de cohésion, de croissance, de spécialisation et enfin de progrès. C'est faute du développement normal d'un séculaire état de guerre que les Indiens de Guyane sont, entre tous leurs pareils, si peu nombreux, si disséminés, si dépourvus de civilisation originale, même rudimentaire. Les progrès accomplis par les tribus guerrières du centre du continent sont, en effet, incomparablement plus considérables.

Mais depuis la conquête, nulle part les Indiens n'ont progressé qu'avec un régime approprié. Le régime social le mieux approprié au génie des Indiens, est celui d'une tutelle intelligente. Les Jésuites l'avaient bien compris au Paraguay.

Il est curieux de constater que ce sont les tribus qui se civilisent le plus vite qui disparaissent aussi le plus rapidement. Tels sont les Uapichianas. Les Uapichianas se civilisent plus vite que les Macuchis. Ils aiment à apprendre leur dialecte aux civilisés, beaucoup d'entre eux à Canauani, à Marac achite et à l'Uraricuera, parlent portugais. Les Macuchis sont beaucoup plus rebelles à la discipline de la civilisation. Ils n'aiment pas à enseigner leur langue aux blancs. Ils sont insolents, insubordonnés. Conclusion : les Uapichianas étaient, il y a un siècle, la tribu la plus importante du Rio Branco, aujourd'hui ils sont à peine au nombre de mille. Les Macuchis, au contraire, sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'au siècle passé. Ils forment la tribu la plus importante de la contrée, on en peut compter trois ou quatre mille.

La dépopulation, en somme, est rapide. Il existe encore un assez grand nombre de tribus, mais la plupart d'entre elles ne se composent que de quelques cinquante ou cent individus.

Les Indigènes actuels de la Guyane sont de petite taille, cependant il est des tribus où la moyenne n'est pas inférieure à la nôtre, chez les Moonpidiennes par exemple et les Uayeués. Les femmes sont généralement fort petites. Chez certaines tribus, comme chez les Taroumans, par exemple, on dirait des enfants.

Ils sont assez bien constitués et bien portants, la proportion de leurs malades n'est pas très forte. Je ne crois pas cependant que la moyenne de leur état sanitaire vaille beaucoup mieux que celle des Européens. Dans certaines tribus, comme chez les Taroumans, on trouve beaucoup d'infirmes de naissance : boîteux, borgnes, mauvaises vues. Ils prennent peu de soin de leurs malades, et leurs médecins, les pagets, dans les cas un peu graves, ne font pas de cures bien merveilleuses.

Tous ces Indiens de la Guyane du Sud, sauf ceux dits civilisés, sont aujourd'hui réfugiés au-dessus des cachoeiras. Je ne connais pas une seule exception à cette règle. Ils fuient les civilisés qui ne se font pas faute de les poursuivre dans leurs derniers retranchements, sans y réussir toujours.

Quelques-unes de ces tribus se sont réfugiées dans le centre des forêts vierges, loin de tout cours d'eau de quelque importance. C'est surtout à l'époque du cabanage de Pará, en 1837, que plusieurs Indiens compromis dans la révolution se retirèrent dans l'intérieur où ils formèrent des groupes hostiles aux blancs, groupes aujourd'hui transformés par l'adjonction des Indiens des tribus primitives : ces nations brabas sont inabordables.

Il est difficile de se faire une idée exacte de la faible densité de la population de la contrée. J'ai fait une statistique pour une étendue grande à peu près comme un département français. Du Rio Branco au Takutu, et du Cuit Auau à la hauteur de Cochade on compte, sur une superficie d'environ 4.500 kil. carrés une population de 300 habitants, soit 1/15 d'habitant au kil. carré. La moyenne générale ne doit certainement pas dépasser ce chiffre, ce qui porterait la population indigène totale de la contrée comprise entre Rio Branco, Oyapock, Atlantique, Amazone et chaîne de partage, contrées qui mesurent environ 300,000 kil. carrés, à 20,000 individus tout au plus.

Cette population est extrêmement disséminée. Les plus grands villages sont de dix cases.

La vie sauvage, l'état de nature, développent bien peu chez ces populations les penchants altruistes. L'Indien est d'un égoïsme extrême, qui n'est égalé que par une extrême imprévoyance. Chacun pour soi, la vie est difficile, malheur à ceux qui ne savent pas se pourvoir. Il supporte d'ailleurs fort bien les privations et ne se plaint jamais. Il ne connaît ni la pitié ni la douleur morale, ni l'ennui. Il est assez indifférent à la mort. Sa puissance de dissimulation est vraiment étonnante. L'Indien est capable de nourrir un projet des mois entiers, sans laisser rien paraître à ceux avec qui il vit. Il ne dit jamais à l'avance ce qu'il va faire, il agit presque toujours sans rien dire, et, quand il est obligé de parler, s'il est, par exemple, votre domestique, pour les choses les plus extraordinaires, il ne vous avertira qu'au moment même d'agir. Ce sont là peut-être des qualités dans l'état de guerre, mais des défauts anti-sociaux dans l'état de paix. Ajoutons que les Indiens sont vindicatifs. Entre eux, ils s'assassinent très bien, froidement, presque toujours par trahison. L'Indien n'est guère susceptible d'attachement ni de reconnaissance. Les bons traitements, les bons paiements, l'humanité n'ont

guère prise sur lui. Il prend cela pour de la faiblesse de la part du blanc. Mais il est très sensible aux démonstrations de la force et c'est là son seul ressort.

Ils sont très froids. De braves gens qui, une demi-heure après, m'accablaient de démonstrations d'amitié, quand ils arrivaient dans la case où je me trouvais, allaient, sans me regarder, se jeter dans leur hamac où ils restaient immobiles, muets, faisant exactement comme s'ils ne me voyaient pas. Et cependant, depuis quatre heures ils étaient informés de mon arrivée et depuis quinze jours, ils m'attendaient, et enfin ils m'avaient fort bien vu en entrant. Mais c'est l'usage de se reposer un peu avant d'engager la conversation.

Dans maintes occasions, j'ai pu constater cette étonnante froideur. Un Indien, depuis quinze jours en visite chez un ami, part pour ne plus revenir, peut-être jamais. Quand il s'en va, sans embrassade, sans serrement de main, sans phrase d'adieu, sans même regarder son ami en face, il borne ses démonstrations à jeter négligemment quand il sort de la case cette phrase dite d'un ton indifférent : « Je m'en vais. »

Ils rient souvent de bon cœur en se racontant des histoires, mais jamais, pas une seule fois, je ne les ai entendu se quereller, se fâcher, et encore moins vu se battre. Ils se tuent, mais sans bruit, avec calme. Pour eux, rien n'est dramatique.

Ils sont discrets, ils ne donnent jamais leurs renseignements tout d'un coup; ce n'est qu'à la longue, quand ils vous connaissent, et peu à peu. Ils sont jaloux de leurs secrets qu'ils n'aiment pas à révéler. Ils sont sérieux.

Pourtant ils ont des gamineries étranges. J'ai parlé de la manie qu'ils ont d'accrocher aux branches des arbres, le long des rivières, des objets hors d'usage comme de vieux paniers, du vieux linge, des boîtes de conserves vides; ou bien chaque fois qu'ils voient passer un oiseau, de l'ajuster et de faire le geste de le tuer, comme font nos enfants. Un jour que j'avais fêlé une glace ronde de voyage, je la donnai à l'un d'eux, un vieux, qui grimpa l'accrocher à la cime d'un grand arbre qui avait poussé isolé sur un banc de rochers au milieu du Yaore. Puis, fier de son exploit, le vieux bonhomme vint me montrer l'objet qui brillait, en disant d'un ton grave : « Camo » (le soleil).

Ils sont fort obstinés. Quand ils ont dans la tête de fuir, rien ne peut les empêcher d'exécuter leur projet. On en a vu se décider à traverser à pied, pour se sauver un batellão où ils travaillaient peu et étaient incontestable-

ment aussi bien qu'à la maloca, cinq cents kilomètres en grande partie noyés. La plupart meurent alors en route.

Les Indiens sauvages sont fiers. Ils ne reçoivent pas de cadeaux, mais font avec vous échange de produits et de services. Ceux qui sont civilisés sont beaucoup moins délicats, ils acceptent fort bien des cadeaux des blancs mais ils ne leur en font jamais, ils sont même mendiants au superlatif. Si vous les en croyiez, vous leur donneriez toute votre fortune pour une journée de travail. Ils considèrent volontiers le blanc comme une Providence qui dispense, sans que cela ne lui coûte rien, couteaux, sabres, haches, chemises, pantalons, fusils, plomb et poudre à l'Indien, comme le bon Dieu dispense la pluie, gratuitement, sans qu'on ait rien fait pour la mériter. Aussi ont-ils toujours la main tendue.

Les Indiens sont généralement chastes, par excès de froideur. Pourtant la polygamie n'est pas rare chez eux. Chez la plupart des tribus, on trouve des Indiens ayant deux ou trois femmes, généralement sœurs. Quand ils n'en veulent plus, ils les renvoient sans autre forme de procès. Mais c'est surtout pour les faire travailler à la roça et à la case qu'ils s'associent des compagnes supplémentaires.

Agassiz nous dit que « chez les Indiens de l'Amérique du Sud, le mâle et la femelle diffèrent moins que chez les races supérieures. » Il faut placer cette idée au nombre de ces généralisations prématurées dont les savants sont si amoureux. Après six mois de promenade en vapeur sur l'Amazone, on s'imagine connaître à fond les Indiens pour quelques douzaines qu'on a observés. Mais après trente mois de vie intime avec ces mêmes Indiens, on commence à comprendre que rien n'est complexe et contradictoire comme les caractères physiologiques et psychologiques de cette race. Et cela, non pour toute l'Amérique du Sud, mais même pour un petit groupe d'Indiens, les Indiens de Guyane. Il est tentant et facile de déduire une loi générale de vingt ou trente exemples observés en passant.

Ce serait se faire une singulière illusion que de s'imaginer que les Indiens nous considèrent comme supérieurs. Notre civilisation les étonne, mais ne provoque pas leur admiration. Nous sommes des êtres différents mais inférieurs. L'Indien n'a pas besoin de nous et nous avons besoin de lui. A quoi nous sert d'avoir des maisons de pierre, des vêtements compliqués, des instruments bizarres? Quand vous êtes seul avec eux, le sentiment que vous leur inspirez avec toute votre supériorité est celui d'une commisération dédaigneuse. Et s'ils vous voient trop faible, ils vous abandonnent

comme indigne de cette commisération, comme un être de rebut, bizarre et ridicule, qui ne sait ni flécher, ni pagayer, ni faire de panacous, et qui est toujours malade.

Notes économiques et politiques. — Les campos du Rio Branco sont une des plus belles contrées de l'Amazonie et assurément la plus belle de la Guyane avec la région des campos de la rive gauche de l'Amazone.

Les campos du Rio Branco sont le meilleur district de la province de l'Amazone pour la colonisation européenne. Le climat en est sec et sain, la terre est fertile, les travaux préparatoires seraient presque nuls. La seule nuisance existante est cette cachoeira qui empêche la prairie d'être rattachée à Manáos par un service à vapeur. La cachoeira canalisée, chose qui serait de la plus grande facilité, une ligne mensuelle à vapeur de Manáos à São Joaquim promouvrait un immense progrès. Une forte chaloupe d'un tirant d'eau de soixante-six centimètres pourrait faire ce service toute l'année. La difficulté, l'irrégularité et la lenteur des communications actuelles gênent le développement du Rio Branco.

Cependant si les progrès du Rio Branco sont lents ils sont sûrs. L'industrie de l'élevage n'est pas menacé des banqueroutes qui frappent parfois les industries minières et celles des produits spontanés de la forêt.

Une autre cause qui entrave le développement de la prospérité des fazendas est le peu de crédit que trouvent les fazendeiros auprès des « *aviadores* » de Manáos. On sait très bien qu'avec les fazendeiros on est sûr de n'avoir rien à perdre, mais on ne se soucie pas d'opérations petites et lentes. Ce sont les « *borracheiros* » qui font prime.

Pourtant l'avenir le plus positif et le plus immédiat de l'Amazonie est là. Les campos du Rio Branco seront peuplés de blancs que le reste de la Guyane sera encore désert.

D'ailleurs, dès aujourd'hui, il est aisé de constater les rapides progrès des fazendas des prairies du Rio Branco. Depuis 1877, la progression a été telle que, dans les fazendas privées, le nombre des habitants et le chiffre du bétail ont triplé. En même temps le prix du bétail s'est sensiblement accru. Aujourd'hui un bœuf vaut dans les fazendas 50 milreis [1] et un cheval 80. A Manáos, le prix du premier est de 100 milreis et du second de 150.

[1] Le milreis brésilien vaut, au pair, 2 fr. 50; et le conto de reis (un million de reis), 2,500 fr.

On compte aujourd'hui au Rio Branco un peu plus de 20,000 têtes de bêtes à cornes et de 4,000 têtes de chevaux. Cette forte proportion des chevaux est nécessitée par l'immense étendue des pâturages.

Les fazendas nationales ne comptent guère plus de 9,000 têtes de bétail.

Toutes les fazendas se trouvent sur la rive droite du Rio Branco et à l'Uraricuera. Au Takutu et sur la rive gauche du Rio Branco, on ne compte que quatre fazendas avec 1,000 têtes de bétail. La somme totale des fazendas est de 32.

Les fazendas nationales (Agua Bôa, Saõ Bento, Saõ Marco, Xiriri et Surumu) comprenant le grand et riche espace situé entre le Rio Branco, Agua Bôa, le Parime, le Takutu et le Surumu, vont, paraît-il, être divisées en petits lots et vendues aux particuliers ; ce qui serait incontestablement une chose très heureuse.

La population civilisée du Rio Branco, blancs, métis et indiens vêtus, est de 1,000 individus. Le commerce est d'environ 400,000 fr., dont 200,000 pour l'importation et 200,000 pour l'exportation. Cette dernière est alimentée presque exclusivement par la vente du bétail. 40 batellaõs de bœufs descendent annuellement des fazendas pour Manáos dont 24 appartenant à des particuliers et 16 aux fazendas nationales. Ces batellaõs doivent descendre la cachoeira avec leur cargaison, ce qui nécessite la présence du pratique de la cataracte qui prend 25 milreis pour passer un batellaõ soit pour descendre soit pour remonter. Il y a deux pratiques qui peuvent se faire à eux deux environ un conto de reis par an.

Les batellaõs qui conduisent le bétail de Rio Branco à Manáos sont actuellement les seuls moyens de communication réguliers entre cette ville et les fazendas. Le tonnage de ces batellãos s'évalue en têtes de bétail. Les plus petits sont de 15 têtes, les plus grands, de 35. Il est rare que les particuliers affrètent un remorqueur 100 milreis par jour, c'est trop cher. Ils ne peuvent non plus profiter du vapeur du Rio Negro par la même raison : les vapeurs demandent, de Carvoeiro à Manáos, 10 milreis par tête de bétail. Une compagnie de Manáos, qui a fait un contrat avec les Fazendas nationales pour acheter ses bœufs, a actuellement un remorqueur à vapeur qui, en raison de son fort tirant d'eau qui est de près d'un mètre, ne peut naviguer que six mois ; de septembre à mars les eaux sont trop basses au Rio Branco pour que le vapeur puisse le remonter. Pendant l'époque des grosses eaux, le remorqueur fait à peu près un voyage tous les mois mais à inter-

valles irréguliers. La Compagnie de l'Amazone envoie parfois un de ses petits vapeurs au Rio Branco, mais cela très rarement, seulement quand son Excellence le Président de la Province veut visiter cette rivière. Le plus petit vapeur de la Compagnie ne pourrait naviguer que trois mois par an au Rio Branco.

Il y avait, il y a quelques années, du moins à ce qu'on assure, dans les campos du Rio Branco, près de 10,000 têtes de bétail sauvage, bœufs surtout et quelques chevaux. Ils se trouvaient au Maruaye et aux sources du Parime. On en trouve toujours quelques-uns dans les campos de l'Anaua, du Barauana et d'Inajatuba, mais la grande bande a disparu. Elle s'est probablement réfugiée dans quelque campo lointain des serras centrales.

Il serait difficile d'utiliser ce bétail sauvage. On ne pourrait domestiquer les bœufs, on ne pourrait que les tuer et en faire de la carna secca et des conserves. La chasse aux bœufs sauvages est difficile et périlleuse. Pour la faire, il faudrait de bons vaqueiros, une nombreuse « *cavalaria* » et de bons fusils ou même des fusils de guerre. Cependant les Indiens d'Inajatuba et de l'Amajari en tuent toujours quelques-uns. Il est vrai que pour ces derniers, c'est le plus souvent des bœufs égarés des fazendas voisines qu'ils tuent.

Les campos du Rio Branco sont immenses. Ils comptent environ 150,000 kilomètres carrés. Ils commencent sur la rive septentrionale du Mocajahi et du Cuit Auau et s'étendent, à l'est jusqu'au Couyoouini, à l'ouest jusqu'au Maraca, au nord jusqu'aux montagnes centrales.

Les produits du Rio Branco sont riches et variés, mais ils sont peu cultivés. Le café donne de magnifiques résultats, il en est de même du cacao que l'on trouve un peu partout à l'état sauvage, principalement de la bouche à la caxoeira, dans les forêts des deux rives. L'indigo pousse à l'état sauvage dans les campos du Takutu. La salsepareille est abondante dans les chaînons de la Pacaraïma. On trouve dans les forêts la vanille, le sumahuma, le mungubeira, les canstanheiros et quelques bonnes qualités de bois, tels que le caapiranga, le carajiru, le jutaïcica.

Le tabac du Rio Branco est un des meilleurs de l'Amérique du Sud. Les Indiens préparent grossièrement le tabac dont ils ont besoin pour leur consommation. Cette culture serait très rémunératrice. Un homme peut fournir par an de trente à quarante arrobas de tabac et ce tabac se vend à Manáos 90 milreis l'arroba.

Le copahu et la quinine se trouvent, dit-on, dans les montagnes de l'intérieur, principalement à la Pacaraïma et à la Parime.

Le caoutchouc n'est pas rare, de la Caxoeira à l'embouchure, sur les rives, et sur les bords des lacs. On en trouve aussi beaucoup dans les forêts du Haut Essequibo et du Haut Trombetta.

On trouve du sel gemme dans les petits lacs de la Pacaraïma. De Boã Vista à la Serra do Viado, se trouve un grand banc de pierre à chaux et de pierre à plâtre qui souvent affleure la terre et ne se trouve jamais à plus d'un mètre de profondeur.

Tout le sol de la Guyane est ferrugineux. On trouve du fer oolithique à la surface du sol dans les campos du Rio Branco. Mais il n'est pas certain qu'il se trouve en assez grande quantité pour que l'exploitation soit lucrative.

Au Surumu, au bas Takutu, au Parime, au Maruaye, on trouve en grande quantité les pierres à feu du Rio Branco. Ce sont de petits silex ovoïdes de couleur vermillon, que l'on rencontre à quelques centimètres dans la terre du campo. Dans cette même région, les cristaux de roche, blancs et bleus, sont également fort communs.

Citons enfin de magnifiques silex blancs et jaunes qui sont extrêmement communs dans toute la région des Prairies.

Il y a au Rio Branco une grande abondance de poisson et de gibier, abondance qui s'explique par l'état désert du pays. Le pirarucu, le peixe boï, les pirararas sont extrêmement répandus dans les lacs et les rivières, ainsi qu'une grande variété de tortues : tartaruga, tracaja, jabuti, cabeçuda, matamata. Dans les forêts on trouve les porcs sauvages, les tapirs, les veados, les agoutis, les pacas, les tatitus.

On trouve assez peu de tigres dans les campos et ils font peu de tort aux fazendas. Les serpents venimeux, malgré l'habitude de brûler le campo, sont assez nombreux et tuent passablement de bœufs et de chevaux.

De toutes les rivières de l'Amazonie, le Rio Branco est peut-être la seule qui n'ait pas de regatáos. Cela est dû à ce qu'on ne trouve dans la contrée aucun produit naturel exploité : ni caoutchouc, ni salsepareille, ni piaçaba. Les fazendeirós font eux-mêmes à Manáos leurs approvisionnements et leurs achats des marchandises avec lesquelles ils payent leurs Indiens.

Les Indiens au Rio Branco sont payés cinq testaos [1] par jour comme au Rio Negro, mais ils sont mieux nourris. On leur donne généralement avec

(1) Cinq testaõs : 1 fr. 25.

leur farine de manioc un peu de viande séchée et de pirarucu. Leurs patrons les endettent généralement moins que ceux du Rio Negro.

Une des questions les plus intéressantes qu'on ait à étudier dans la région du haut Rio Branco est celle des territoires contestés.

Il existe le contesté Anglo-Brésilien et le contesté Anglo-Vénézuélien. L'Angleterre réclame la limite Takutu-Surumu-Cotinga; le Brésil, avec plus de logique, la ligne de partage des eaux. Cette zône neutre où il ne se trouve aucun établissement anglais ni brésilien mesure environ 300 kilomètres de longueur sur 40 de largeur et sa superficie est d'environ 12,000 kilomètres carrés.

Le Venezuela réclame la limite Essequibo, Repunani, lac Pirarara, ligne de partage des eaux, et Pacaraïma. L'Angleterre prétend à une frontière bizarre qui suit l'Amacura, petit fleuve qui se jette dans le golfe de l'Orénoque, le 60me degré ouest de Grœnwich, coupe le Cuyuni, gagne le coude du Mazaruni, suit le cours de cette rivière, puis celui du Cako un de ses affluents de gauche, suit la serra de Rincote jusqu'au mont Roroïma et de là suivrait le Coti, le Surumi et le Takutu.

Toutes les cartes américaines donnent les limites favorables aux Américains, et toutes les cartes européennes les limites favorables aux Européens.

Il est évident que ni le Brésil ni le Venezuela n'oseront solutionner par la force un différend avec une nation comme l'Anglererre, et il est non moins certain qu'une nation comme l'Angleterre ne reculera pas d'un pouce dans ses revendications.

Cependant le secret de la solution finale n'est guère douteux. Un jour viendra, plus proche qu'on ne pense, où il sera question de toute autre chose que de petites contestations sur de médiocres bandes de territoire. Quand l'Europe en sera à la liquidation, l'Amérique, son héritière, saura bien appliquer intégralement la doctrine de Monroë. C'est du moins ce que pensent et disent les Américatns.

De Boá Vista à Manáos. — 22 Février. — Je descends avec Motta, le très aimable « professor publico ». Rendus ingénieux par la misère, nous faisons du café d'infusion de maïs brûlé et nous sucrons avec du miel de canne. Recommandé aux gourmets.

L'homme que Campos avait envoyé au batelláo chercher les lettres nous a passés par le travers d'une grande île. Si j'ai des nouvelles je les laisse

derrière moi. Voici un an que la malchance me poursuit sans se démentir un seul instant.

Il y a quelque soixante ans, les Jouroupichounes qui habitaient les serras du bas Mocajahi étaient jaloux de leurs voisins les Paraouillanes qui habitaient un grand village, celui de Concessáo, qui étaient vêtus, civilisés, faisaient le commerce avec les blancs. Un jour, les Jouroupichounes convièrent les Paraouillanes à un immense cachiri. Tous les Paraouillanes de Concessáo, derniers survivants de leur nation déjà bien réduite, s'y rendirent. Le lieu du rendez-vous était un peu en amont du Concessáo, sur une plage de la rive droite. Les Jouroupichounes eurent soin de boire peu. Quand les Paraouillanes furent ivres, les Jouroupichounes les massacrèrent traîtreusement. Deux seulement échappèrent dont un, octogénaire, vit aujourd'hui au Cahuamé, c'est le dernier Paraouillane. Depuis le massacre, la plage funeste est appelée Plage de la Disgrâce. On dit qu'il existe encore un petit nombre de Jouroupichounes qui vivent, isolés des Paochianas aux serras du bas Mocajahi. Ce sont, peut-être eux, les Indiens brabas que l'on signale dans la région.

Je vais chercher la grande nouvelle avec une grande indifférence. Ma philosophie a singulièrement évolué. Depuis quelque temps j'assiste à ma propre existence en spectateur désintéressé. Je regarde se dérouler les évènements, s'agiter les personnages, se tisser ma biographie, avec autant d'indifférence que si je faisais de l'histoire ancienne.

Nous trouvons sur les plages en ce moment-ci à découvert quelques cases temporaires de pêcheurs de tartarugas. On fait peu de manteiga en ce moment. Dans tout le Rio Branco, il n'y a pas plus d'une douzaine de familles qui soient occupés à ce travail. Il ne faut pas s'illusionner sur la qualité du beurre (manteiga) de tartaruga. C'est simplement une espèce de graisse faite avec les œufs fondus de cette tortue. On l'emploie pour remplacer la graisse, mais ce serait une singulière erreur de croire qu'on peut le manger sur du pain. Les « Vireurs de tartarugas » vont le plus souvent vendre leurs captures à Manáos. Une tartaruga qui ne vaut que 2 ou 3 milreis au Rio Branco, se vend de 10 à 15 dans la capitale de la province.

Un peu au sud de Carmo, nous passons l'Equateur et prenons l'hivernage. Cependant le Rio Branco, même dans cette partie de son cours, est au plus bas étiage, souvent l'egaritea s'ensable.

Dès ici les pêcheurs nous mettent en garde contre les Jauapirys. La catéchèse de ces Indiens par l'apôtre botaniste Barbosa Rodrigues a eu de

singuliers résultats. Les Jauapirys pillent maintenant avec impunité les batelláos et les sitios ; les habitants de Moura et du bas Rio Negro sont obligés de s'enfuir. M. Barbosa Rodrigues dit et écrit que ce sont les blancs qui ont tort et ses cannibales qui sont de vrais progressistes.

Nous sortons du Rio Branco le 1er mars, après huit jours d'égaritea depuis Boá Vista.

N'étaient les Jauapyris, nous pourrions nous rendre de la bouche du Rio Branco à Manáos par les paranas intérieurs. A l'époque du grand hivernage au Rio Branco, époque qui coïncide avec la grande sécheresse du Rio Negro, à peu près vers juin ou juillet, les eaux du Fleuve des Savanes remplissent tous ces paranas jusques et y compris ceux d'Anavillana. Maintenant c'est l'étiage dans ces paranas qui ont pourtant encore un minimum de un mètre dans les chenaux.

Après Carvoeiro et Moura, l'Inini et le Jahu, nous arrivons à Ayraô. De là, nous traversons, et un peu en aval du lac où débouchent le Cunamahuau et le Curiuahu, nous prenons le Parana d'Anavillana. Le Parana d'Aravillana est le chemin des montarias, des batelláos et des chaloupes à vapeur qui le prennent non seulement parce qu'il est un peu plus court, mais surtout pour éviter les trovoadas, fréquentes dans la grande rivière. Le vapeur de la Compagnie de l'Amazone prend par la Bahia de Boyassú, immense épanchement peu profond du Rio Négro qui s'étend de la Pointe de Tatucuara au village de Tauapeçaçu.

Le Parana d'Anavillana est coupé de trois rivières : l'Anavillana, le Piaú et le Coieira. A la bouche sud du Parana se jette l'Arara, puis en aval, avant d'arriver à Manáos, sur la même rive le Taruman Mirim et le Taruman Assú. Les plus importants de ces cours d'eau sont la Coieira et le Piaú ; l'Anavillana, l'Arara et les Tarumans sont beaucoup moins importants. C'est aux sources de ces rivières qu'habitaient les Assahys. On trouve de petites campinas le long de ces cours d'eaux, dans la partie moyenne et peut-être aussi dans la partie supérieure de leur cours. A l'Arara et aux Tarumans, on a tiré autrefois beaucoup de bois de construction pour les besoins de Manáos, aujourd'hui ces rivières n'en possèdent plus.

Toute la rive gauche, la rive des Paranas, d'Ayráo à Manáos est d'une terre rocheuse spécialement mauvaise, impropre à la culture, très pauvre en chasse comme en pêche. Au contraire, les rives voisines du Solimoens sont riches et fertiles, et le poisson et le gibier y abondent.

De Manáos à Ayráo, la rive gauche, fort élevée, est un véritable rem-

part de rochers. Ces rochers ont servi jusqu'à ce jour, d'une façon à peu près exclusive, à la construction des maisons de Manáos. Ce rempart naturel a quelques mètres de hauteur et de profondeur. On n'a pas la peine de les extraire, mais seulement de faire éclater les blocs à la poudre. C'est un granit d'un grain dur, assez difficile à travailler. On le retrouve aussi à Pedreira (Moura). Jusqu'à ce jour, les Portugais, qui vont avec leurs goëlettes charger des pierres sur la rive des Paranas, n'ont guère dépassé la Pointe de l'Arara.

Les Paranas sont assez peuplés. Avant d'arriver à l'établissement du capitáo Hilario, je compte deux sitios sur un parana mirim; du capitáo Hilario au Piaú trois autres, trois encore sur la rive droite de cette rivière, cinq sur le Parana du côté du Piaú, deux sur la rive droite du Coieira, trois sur cette rivière près du Parana, une au lieu dit Tucuman sur un parana mirim, deux avant d'arriver à l'Arara, un à Tatúcuara en face du sitio de Paricatuba. Au Taruman Mirim on fonda, il y a une vingtaine d'années, la colonie de Santa Izabel qui fut peuplée de deux cents Cearenses qui se sont depuis tous dispersés. On trouve un sitio un peu en amont du Taruman mirim. On compte une vingtaine de sitios sur les deux rives du Taruman Assú.

Ces habitants des sitios, des Paranas ou des environs de Manáos, sont de pauvres diables d'indiens ou de métis qui, malgré leur proximité de la capitale, proximité qui leur assurerait l'aisance s'ils travaillaient, vivent, grâce à leur insouciance et à leur paresse, dans la dernière misère, plus mal logés et plus mal nourris que les Indiens civilisés du Rio Branco.

Aujourd'hui vendredi 6 mars, le treizième jour de notre navigation depuis Boá Vista, anniversaire de mon départ de France il y a quatre ans à bord du paquebot *Lafayette,* nous arrivons à Manáos. De telles coïncidences ne peuvent donner que de mauvaises nouvelles. Parbleu, j'en étais bien sûr. Qu'importe! « Ni cela, ni plus encore, n'abattra jamais mon âme. »

Manáos-Pará. — Le 14, je pars pour Pará à bord du très confortable vapeur *Bahia* de l'excellente *Companhia Brazileira* qui fait le service de Rio de Janeiro à Manáos. Le *Bahia,* très bon marcheur, puisqu'il fait en deux jours et demi ces 1,600 kilomètres que la Compagnie anglaise de la *Red-Cross-Line* met cinq jours à descendre, s'ensable fort malheureusement au Parana Beijú, un peu en aval d'Itacoatiara. Nous n'arrivons à Pará que

le 19, avec deux jours de retard. Un excellent souvenir aux officiers, au confort, à la propreté, au bel arrangement du vapeur de cette compagnie brésilienne déjà célèbre, qui pourrait faire envie à beaucoup de ses émules d'Europe.

En Mer, France. — Le 2 avril, départ de Pará pour le Havre, à bord de l'*Amazone* de la *Red-Cross-Line*. Escale à Funchal, la gracieuse capitale de Madère, à Lisbonne, la noble reine du Tage; puis, arrivée au Havre le 23 au matin.

CONSOLATIONS FINALES

La France, la famille, les amis, Paris ! Mais les joies du retour sont de courte durée. Quand on a vécu la vie sauvage, la vie civilisée désenchante. Il faut se remettre à compter, calculer, s'inquiéter du lendemain, de l'avenir. Il faisait si bon se laisser vivre là-bas, dans les maisons indiennes des prairies, indifférent, délivré. Chasser, pêcher, sans besoins, sans chefs, dans la liberté absolue, dans l'égalité véritable, indépendant, calmé, dans le vaste désert, sous le sourire du ciel équatorial, oubliant, oublié !

Ici, il faut faire son bilan. Actif : rien, passif : des dettes et des maladies. Et de combiner, d'intriguer, de lutter contre les injustices, la mauvaise volonté, l'inertie, la sottise. Pourquoi tant de mal et pour aboutir à quoi ? Il serait bien plus sage de cultiver le manioc et les ignames, de flécher les hoccos et les toucounarés, sur les bords de quelque rivière sans nom, dans des savanes inconnues. Toujours lutter, toujours souffrir, pour arriver à s'élever quelque peu dans la hiérarchie civilisée, et cela sans être jamais content de son sort, uniquement pour se persuader que quelque chose attache à l'existence.

Le sage, lui, ne lutterait pas. Il sait que le prix de la lutte est chose vide et vaine : « Tout phénomène est vide, toute substance est vide. Au dedans est le vide, au dehors est le vide. La personnalité elle-même est sans substance. »

Mais, n'est pas sage qui veut. Il y a les fatalités du tempérament. La

vie est morne et sans couleur, surtout la vie normale. Il faut donc l'action, l'action pour l'action, l'action intense et hors de mesure. Mais on ne peut s'abstraire de soi-même. Donc, tout pèse. C'est pourquoi on appelle à son aide la fièvre, la sainte fièvre, qui fait vivre plus fort et plus vite. Dans ces conditions, à moins d'une grâce spéciale de Boudha, d'ellébore ou de paralysie, il n'y a pas moyen de mettre en pratique la philosophie de Candide.

HENRI A. COUDREAU.

Rouen. — Imprimerie de E. CAGNIARD, rues Jeanne-d'Arc, 88, et des Basnage, 5.

APR 1 0 1958